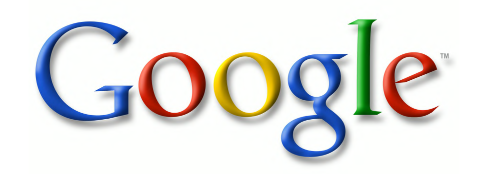
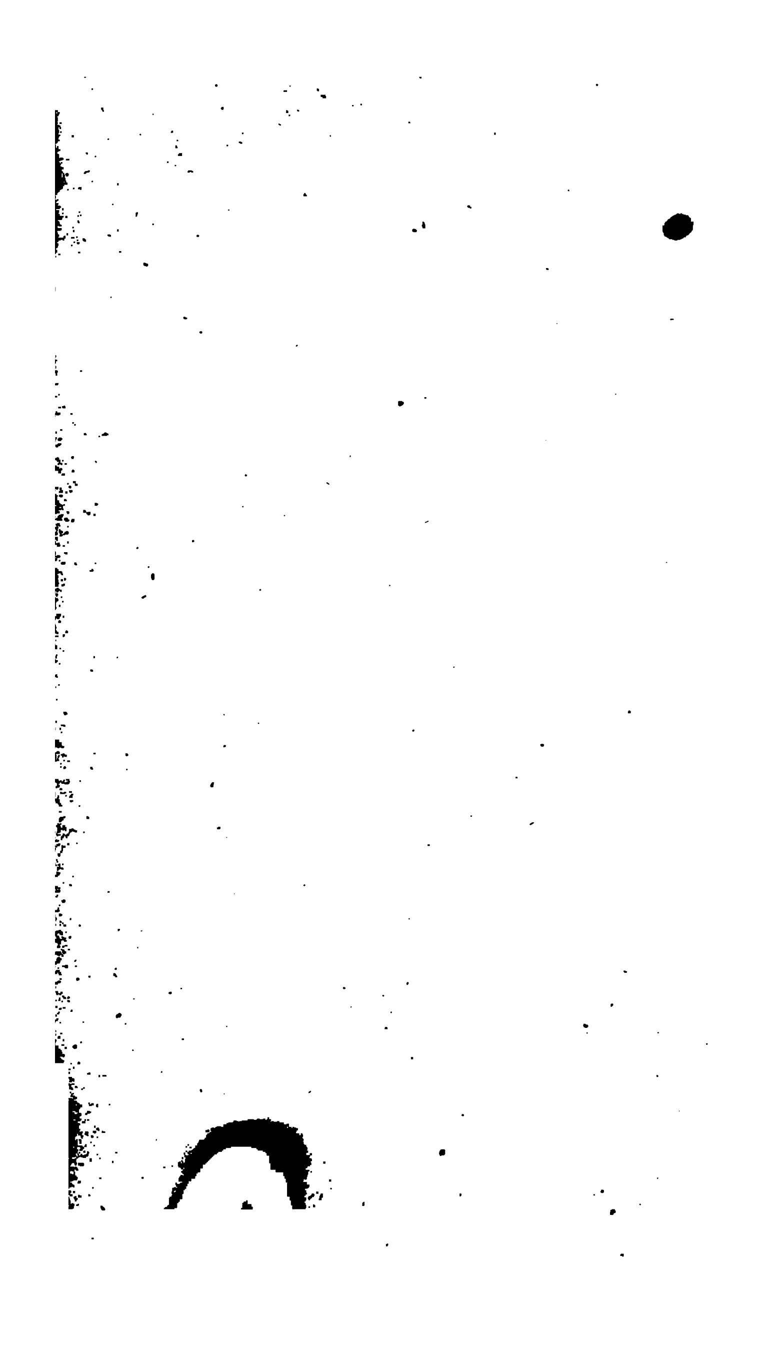










LETTRES

DE FEU

Mr. DE HALLER

CONTRE

M. DE VOLTAIRE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

PAR

F. L. KŒNIG,

Ministre du saint Evangile & Diacre au temple du St. Esprit.

TOME SECOND.



A BERNE,
Chez la Nouvelle Société Typographique,
ET A LAUSANNE,
Chez la Société Typographique.

1780.



LETTRE QUATORZIEME.

Ce Volume ne paroît pas en général devoir beaucoup nous occuper ; outre quelques pieces de poësies, il ne roule que ſur l'hiſtoire naturelle & politique, quoique ces derniers objets ne ſoyent pas hors de l'atteinte des traits de la critique, ils ne ſont pas du genre qui fixe le plus mon attention.

M. de V... répete des anciennes objections au ſujet des pétrifications & des animaux marins, (*a*) dont les coquilles & les autres reſtes ſe trouvent encore ſur les montagnes ; objections qui ne ſeront pas reçues favorablement des connoiſſeurs. L'on voit toujours avec ſurpriſe un homme célebre à tant de titres s'expoſer à haſarder des idées deſtituées de fondement, ſur des matieres qui lui ſont abſolument étrangeres : c'eſt ainſi qu'il refuſe au polype la ſtructure des coraux ; (*b*) j'aimerois tout autant, dit-il,

(*a*) Tome I. pag. 86.

(*b*) Page 97.

regarder le fromage comme la production des cirons qui l'habitent.

La mere des abeilles, (*c*) qu'on a vu tant de fois dépoſer ſes œufs dans des cellules, & dont on voit l'ovaire de la maniere la plus évidente, eſt un être de raiſon aux yeux d'un M. Simon, poſſeſſeur de ſix cents ruchès, par conſéquent phyſicien auſſi habile qu'un financier qui avec cent mille pieces d'or dans ſon coffre, eſt en état d'enſeigner les élemens de ce métal à un chymiſte. Ce M. Simon a non-ſeulement vu une reine, mais encore un roi pere de la famille royale, pendant que les ouvrieres mâles & femelles produiſoient le peuple. De pareilles fables ſont aux yeux de M. de V... dignes d'être oppoſées aux obſervations des de Réaumur & des Swammerdam.

Les cornes d'Ammon ne doivent point ſelon M. de V... leur exiſtence à des animaux, (*d*) puiſqu'on n'en trouve que de très-grandes & de très-petites. Il arrive cependant, quoique rarement, qu'on trouve des pétrifications étrangeres dans nos rochers: „on a bien trouvé des médailles ro„ maines en Autriche." M. de V... prétend que ces médailles y furent portées par des

(*c*) Page 107.

(*d*) Ibid.



hommes ; mais par qui tant d'eſpeces connues de fougere des Antilles ont-elles été portées dans les rochers de la montagne de Glamiock ? qui a tranſporté cette immenſe quantité de coraux dans les montagnes du canton de Soleure ? les corps marins, ces coquillages innombrables qu'on trouve dans les montagnes de l'Europe ne ſont point aux yeux de M. de V... des productions de la mer, (e) puiſque dans ce cas on devroit auſſi y trouver des oſſemens de chiens marins, de baleines & de raies : nous avouons que les oſſemens ſont plus rares, mais on trouve en grande quantité des dents de raies : les gloſſopetres ne ſont autre choſe que la corne du narval, eſpece de baleine, qu'on déterre aſſez fréquemment. On a trouvé dans la caverne de Schartfeld & dans pluſieurs autres endroits de l'Allemagne, des oſſemens & des dents d'animaux marins d'une groſſeur prodigieuſe.

Tout en Dieu. (f) La phraſe que Dieu fit dépendre de la méchanique les ſenſations, qui ſont les principes de nos actions, eſt ſujette à de grandes exceptions. Si deux hommes d'un caractere différent liſent ce que M. de V... dit à ce ſujet, il excitera la plus

(e) Page 106.

(f) Voyez page 291. T. 1. p. 260.

vive indignation dans l'ame de celui qui se laisse entraîner sans résistance par ses premiers mouvemens, pendant que l'autre maître de ses passions, se contentera d'en sourire.

Un long raisonnement de M. de V... contre l'existence de l'ame, (g) être très-superflu selon lui, & dont on peut aisément se passer. Sans vouloir relever ses ironies, nous nous contenterons de rapporter le fruit de nos propres expériences. (h) Le cerveau de l'homme nous offre un spectacle continuel; les impressions des sens y paroissent successivement à notre ame; elle les voit arriver & disparoître, mais elle ne peut en même tems s'empêcher de s'appercevoir, qu'elle est un être différent de ces apparitions qui disparoissent, pendant qu'elle continue d'exister; des impressions sans nombre se perdent, & notre ame demeure entiere, invariable, sans cesse active, elle ne sauroit donc être la somme de toutes ces impressions; elle se représente les sons, sans les confondre avec les couleurs; le son ne sauroit juger de la variété des sons, mais l'ame observatrice & des sons & des couleurs juge des

(g) Page 296, seq. Voyez Tom. I. p. 231. T. II. p. 66. 67.

(h) Tome I. p. 61.

uns & des autres, fait diſtinguer les ſons, les couleurs & toutes les impreſſions cauſées par les différentes claſſes d'êtres, eſt capable d'employer les ſons, & les impreſſions de la vue, non-ſeulement à ſon bonheur préſent, mais encore à ſa félicité avenir; une parole qu'elle vient d'entendre, & qui n'eſt qu'un ſon, ne décide pas moins du ſort de ſes jours éloignés & de celui de ſes enfans; une lettre qu'elle lit, qui n'eſt qu'une couleur, lui annonce les événemens d'une nation, les révolutions des Etats; elle joint les différentes impreſſions des ſens, qui ſe trouvent déja dans ſon cerveau, les impreſſions des tems, & les jugemens qu'elle avoit portés autrefois, à une impreſſion nouvelle, & de toutes ces impreſſions incohérentes, anciennes & nouvelles, de tous ces raiſonnemens elle tire une vérité nouvelle, ou du moins le germe d'une vérité qui ſe découvrira à un âge poſtérieur; opération étonnante, dont le pouvoir réuni de nos ſens & de la matiere, ne feront jamais capables, puiſqu'ils ne pourront jamais raſſembler en un ſeul point ou en une ſeule penſée, qui eſt un point aux yeux de M. de V... mille idées des tems précédens, & mille autres fournies depuis peu par nos en s. (i)

(i) Tome I. pag. 231.

Ce que M. de V... ſoutient du monde & de ſes parties, qu'il regarde comme une émanation de la divinité, demande encore une plus grande attention ; c'eſt une expreſſion qu'il croit pouvoir ſe permettre avec d'autant plus de liberté, par la comparaiſon avec les rayons du ſoleil, qui quoique leur influence s'étende auſſi ſur les lieux les plus ſâles, n'en contractent pas la moindre impureté ; mais rien n'eſt proprement pur ou impur dans la matiere, cette diſtinction n'étant qu'arbitraire, au lieu que le mal moral eſt un mal réel, qui reſte à jamais incompatible avec la divinité. M. de V... ſoutient qu'il n'a point d'ame, que nos actions ont leur ſource dans les ſenſations, celles-ci dans les ſens, & que les ſens reçoivent à leur tour matériellement les impreſſions des corps extérieurs ; mais ſi l'ame n'eſt qu'un mode du cerveau, tous les vices & toutes les mauvaiſes actions ne ſont que des ſuites immanquables de ce mode, & par conſéquent des deſirs corporels qui ſe font ſentir au dedans de nous : nous ne ſaurions en conclure d'après M. de V... ſans frémir, que Dieu dont le cerveau de Néron eſt une émanation, devient par là eſſentiellement la même perſonne avec ce tyran, dont tous les crimes abominables ſont des ſuites néceſſaires du mode d'un

être émané de Dieu. La charité nous oblige à espérer que M. de V... n'a pas assez réfléchi sur ces conséquences : son Dieu, quoiqu'il n'en reconnoisse pas la toute-puissance, est toutes les fois qu'il en parle, un Dieu bienfaisant.

La preuve que les autres planetes sont aussi bien habitées que notre globe ne s'accorde point avec les loix de la physique : (*k*) on y observe, dit-il, la même réfraction des rayons solaires, par conséquent elles doivent être habitées par des êtres doués de la vue. La réfraction des rayons n'a pas moins lieu au 85e. degré qu'ailleurs, quoique cette partie ne puisse être habitée par aucun être raisonnable, qui fût en état d'y faire attention : cette réfraction est même si peu prouvée pour la planete de la lune, que plusieurs naturalistes célebres, & parmi ceux-ci feu M. Tobias Meyer, dont le monde commence à reconnoître le mérite, ne balancent point à la rejetter.

(*k*) Page 302.



LETTRE QUINZIEME.

LA plus grande partie de ce volume roule sur la religion ; il surpasse si fort tous les volumes précédens pour les expressions dictées par la haine, que je ne me trouve point sans sujet de crainte que l'amour irrité de mon créateur & de la vérité, ne me fasse oublier les regles de douceur qui doit en tout tems guider la plume du défenseur de la doctrine de Jesus, ce modele de patience, même à l'égard de ses ennemis. Les répétitions continuelles de notre adversaire serviront à faciliter & abréger ce travail ; & les traits de vivacité qui pourront méchapper, trouveront leur apologie dans les efforts même de m'y modérer.

Pour nous prévenir contre l'Ecriture sainte, M. de V... commence par soutenir que nous ne saurions envisager qu'avec horreur le théologien qui nous ordonneroit au nom du seigneur des meurtres, tels que Jojada, Salomon & Ehud ont commis dans les personnes d'Athalie, d'Adoniah & d'Eglon ; cependant M. de V... ne peut ignorer que notre divin Maître s'est éloigné de toute es-

pece de cruauté, à un degré qui femble lui avoir fait oublier même le foin de notre confervation; non content de nous défendre le meurtre, il nous ordonne encore de fupporter les coups & toutes les injuftices, fans le moindre defir de vengeance. Les trois exemples allégués par M. de V... font très-mal choifis, ces trois prétendus meurtres ne furent commis ni par ordre de Dieu, ni même fuivis de fon approbation; cependant Athalie qui avoit fait affaffiner un roi, & extirper toute la famille de David, au poignard de laquelle il n'a pu échapper qu'un feul rejetton, méritoit à jufte titre la punition due à une ufurpatrice du trône, pour fauver la légitime maifon royale de David, de laquelle le Meffie devoit naître. Adoniah a voulu ufurper le trône du vivant & contre le gré de fon pere, (*a*) qui deftinoit la couronne à un autre fils. Eglon étoit l'oppreffeur & l'ennemi déclaré du peuple d'Ifraël.

Les Chinois ou ne reconnoiffent point de Dieu, ou en penfent d'une maniere fi indifférente, qu'ils ne le jugent digne ni de leur priere ni de leur adoration. Les hommages que l'empereur rend très-rarement au Tien, ne font qu'une cérémonie confervée

(*a*) T. I. p. 171. prem. Edit.

depuis l'âge des Noachides : l'on tolere à la Chine la doctrine des bonzes, & même aujourd'hui celle de Lama ; cette tolérance eut cependant des suites funestes, & les historiens chinois la regardent comme la chûte de la dynastie d'Iven, comme elle a été dans le Japon la cause de l'assassinat du brave empereur Nobunanga.

Notre opinion au sujet des mauvais esprits, de leur haine contre Dieu & les hommes, de la part qu'ils eurent à la chûte de notre premier Pere, n'est point fondée sur un passage d'Esaïe, qui parle de Lucifer. (*b*) Les paroles de Job comparées avec plusieurs discours de notre Sauveur & celles de S. Paul nous instruisent de l'existence d'un esprit puissant & malin, que tout homme attentif à ce qui se passe au dedans de lui, reconnoîtra comme l'auteur d'une grande partie de ses mauvaises pensées. Il y a de l'inconséquence à faire honneur de la doctrine des esprits aux Persans, à cause des mots *El* & *satan*. *El* ne signifie pas moins *Dieu* chez les Hébreux ; ce ne fut point de la langue Persane, que Jacob prit le nom de Bethel ; satan signifie très-clairement en hébreu un adversaire ; David & Job se servent de la même expression, & ce dernier com-

(*b*) P. 12.

posa son livre dans un tems où les Persans étoient une nation aussi éloignée de l'Arabie qu'inconnus de ses habitans. (*c*)

M. de V... trouve ridicule de vouloir exiger de Dieu de créer une ame à chaque acte de volupté, (*d*) Y a-t-il donc plus de décence à vouloir que Dieu tînt dans une circonstance pareille une ame vacante & séparée de son corps, prête à animer un nouveau corps, qui vient d'être concu? Il en résulte simplement combien il est aisé de jetter un ridicule sur l'acte de conception, en y joignant des idées basses; mais la nature ne plaisante point, & la conception d'un homme n'est point un objet de mépris aux yeux du grand Créateur; elle est toutes les fois un bien réel dont le monde entre en possession: sans ces événemens, notre globe se trouveroit dans peu privé d'habitans, & deviendroit en grande partie inutile. La création d'une ame immortelle, précieuse aux yeux de l'Eternel, n'offre certainement aucune idée peu convenable à la puissance suprême.

Il est assez surprenant qu'avec une inclination aussi forte à rejetter la plus grande partie de ce qui concerne l'histoire sacrée, nous trouvions chez cet homme célebre une aussi

(*c*) T. II. p. 10.

(*d*) Page 18.

grande facilité à adopter toutes les anciennes traditions qui paroiſſent venir au ſecours de ſes idées favorites. (*e*) Les Babyloniens avoient, ſelon lui, du tems d'Alexandre, une ſuite d'obſervations aſtronomiques commencées deux mille ans avant cette époque, quoiqu'on n'ait pas beſoin de remonter mille ans, pour trouver Babylone gouvernée par un petit prince, & pour nous voir tranſportés dans un ſiecle où l'on n'avoit encore aucune idée des inſtrumens, ſans leſquels il eſt impoſſible de faire des obſervations juſtes. On avoit à la vérité, obſervé dans les plaines de la Chaldée où le ciel eſt rarement obſcurci de nuages, le retour des corps céleſtes au même point, & les étoiles les plus brillantes ; opérations qui pouvoient ſe faire ſans inſtrumens, au lieu que les véritables obſervations demandent des calculs, des inſtrumens, des pendules, des meſures, une étude longue & ſuivie des événemens du ciel, qui n'étoit poſſible que pluſieurs ſiecles plus tard, par l'uſage des inſtrumens dont l'invention étoit encore très-éloignée. Nous avons déja remarqué ailleurs combien l'année des Chaldéens déterminée par le cours de la lune étoit incomplete. (*f*)

(*e*) Page 24.

(*f*) Tome I. p. 154.

Il eſt vrai que les nations les plus anciennes adoroient un ſeul Dieu, mais M. de V... aura de la peine à les défendre ſur l'article du culte rendu aux étoiles (*g*) L'Etre ſuprême étant ſeul notre Créateur, notre Conſervateur, aſſez puiſſant pour nous protéger, il doit auſſi être le ſeul objet de nos prieres & de notre confiance, que nous ne ſaurions ſans crime accorder à des êtres inanimés, incapables de nous entendre & de nous exaucer. (*h*)

Les Perſans n'emprunterent aucun culte idolâtre des Babyloniens, (*i*) ils reſterent attachés à la religion de Zoroaſtre, qui leur a enſeigné d'adorer un ſeul Dieu, ſous le ſymbole viſible du feu, en leur interdiſant l'uſage des temples. Xerxès pouſſa ce zele religieux plus loin, ſon averſion contre l'idolâtrie l'engagea à détruire les temples & les idoles des Grecs. Xenophon péche ſans doute contre le coſtume, en donnant à Cyrus pour mot de guerre le nom de Jupiter victorieux.

Les Epicuréens ne furent jamais perſécutés, (*k*) au lieu qu'on fit boire de la ciguë à Socrate. M. de V... éclaircit ce fait par

(*g*) Page 15. & chez nous, T. II. p. 4. 20.
(*h*) Tome II. p. 18.
(*i*) Tome II p. 8.
(*k*) Page 40. comp, avec T. I. p. 20. 207. 208.

une raiſon toute neuve : Socrate, dit-il, n'étoit point ſociable, au lieu que les Epicuréens faiſoient le charme de la ſociété. Tous les traits de la vie du philoſophe perſécuté prouvent cependant qu'il étoit très-ſociable, témoins un ſi grand nombre de jeunes gens qui l'environnoient ſans ceſſe, & dont l'inſtruction l'occupoit uniquement : ſa condeſcendance alla juſqu'à viſiter une courtiſanne, qui devoit lui enſeigner l'art de plaire ; mais Socrate rendoit en même tems le vice odieux & ridicule, il appuyoit ſur la néceſſité du patriotiſme, ce qui offenſoit & les tyrans qui gouvernoient alors Athenes, & les grands qui ſe ſentoient coupables des vices cenſurés ; au lieu que les Epicuréens, bien loin de s'embarraſſer des affaires publiques, goûtoient dans leurs jardins les douceurs de la ſociété, du loiſir & de la volupté ; ſemblables à leurs Dieux, ils n'avoient ni prédilection pour les gens de bien, ni averſion contre les méchans ; cependant ils furent perſécutés quelquefois & chaſſés comme des gens qui rejettoient le culte reçu.

M. de V... prétend que les Juifs n'étoient proprement qu'une troupe de brigands de l'Arabie déſerte ; (*l*) anecdote qu'il a ſans

(*l*) Page 46.

doute puisée dans de meilleures sources que notre Révélation, parce que celle-ci écrite par ces mêmes Juifs n'a aucun droit sur notre croyance, par la même raison qu'on rejette le témoignage de Tite-Live, lorsqu'il ose nous conter que le Dieu Mars est pere de Romulus, cette conclusion péche pour être trop générale, parce qu'un peuple a quelquefois mèlé des fables à son histoire ancienne, il cesse de mériter notre croyance dans le récit des événemens dont la vérité est démontrée de la maniere la plus évidente? Quoique l'origine de Romulus, du dieu Mars soit une fable, devons-nous pour cela douter que les Romains n'ayent porté des armes victorieuses par toute l'Italie, ensuite par l'Espagne, l'Afrique, les Gaules & une bonne partie de l'ancien hémisphere? Concluroit-on qu'il n'y a rien de vrai dans les récits de leurs historiens, parce qu'ils y ont quelquefois mèlé des fables? les lumieres que l'Ecriture sainte nous donne sur l'origine des Juifs se recommandent également par la liaison & par l'extrème vraisemblance des faits. Les auteurs payens mal cités par M. de V... font à quelques changemens près mention de la sortie de ce peuple du pays d'Egypte; les auteurs sacrés n'ont ni flatté le peuple Juif, ni écrit quoique ce soit qui puisse jetter le moindre doute

ſur leur bonne foi. Tout ce que M. de V... ſait des crimes abominables de cette nation, a ſa ſource dans l'Ecriture ſainte; il y a puiſé avec toutes les circonſtances les fautes commiſes par les premiers rois, le crime du grand prêtre Aaron, ceux des chefs de pluſieurs tribus : les mêmes auteurs ſacrés nous dépeignent également David, ce prince ſi pieux & ſur-tout ſi favorable aux prêtres, comme adultere, coupable de meurtre, ingrat envers Mephiboſeth, & diſſimulé par foibleſſe à Gath. Des hommes aſſez courageux pour oſer dire à leurs compatriotes des vérités auſſi dures, n'avoient certainement aucun motif de falſifier l'hiſtoire en faveur d'un peuple, dont ils donnent ſi mauvaiſe opinion à la poſtérité.

Mais les Juifs, dit M. de V... n'aimoient point le ſéjour des villes (*m*); accoutumés à vivre ſous des tentes, ils détruiſirent Jericho : ce dernier fait eſt vrai; mais auſſi conſerverent-ils toutes les autres villes du pays de Canaan, telles qu'ils les avoient priſes ſur les ennemis. Nous trouvons dans le livre de Joſué une énumération très-exacte des villes échues par le ſort à chaque tribu, pluſieurs de ces villes ſubſiſtent encore de nos jours, ou ont conſervé leurs noms ſous leurs

(*m*) Page 51.

leurs ruines. Il eſt vrai que les anciens Juifs imiterent la vie des patriarches, & celle des Bedouins de nos jours, paſſant d'une contrée à une autre qui offroit une ſubſiſtance plus facile pour eux & pour leur bétail, mais Joſué en fit une nation agricole, en leur diſtribuant des champs & des villes; ils n'avoient point de capitale avant les Rois, ils ne devoient pas même en avoir, puis que les douze tribus dont la nation étoit compoſée, devoient jouir des mêmes prérogatives.

M. de V... fait ici l'énumération des vices dans leſquels les Juifs s'étoient plongés, mais il a tort d'en conclure, que leur morale a été pour cela plus mauvaiſe que celle des autres peuples: ne trouvons-nous pas à chaque page de la loi moſaïque des traits de charité envers tous les hommes, d'équité & de bienfaiſance même à l'égard des étrangers, & des gens attachés à une religion différente? Ce législateur interdit l'uſure adoptée parmi toutes les autres nations, il leur défend l'eſclavage perpétuel entre Juifs, & leur a laiſſé un code de loix, auxquelles ni les douze tables des Romains, ni les loix d'Athenes ne ſauroient être comparées.

Si nous conſidérons les mœurs du paganiſme dépeintes par le grand Homere, nous ne trouverons chez les héros les plus favori-

ſés de ce poëte, chez un Ulyſſe, aucun trait qui annonce la grandeur d'ame, le pardon des injures, l'humanité; (*n*) la force & la ruſe ſont les ſeules vertus eſtimées du pere de la poéſie : pluſieurs ſiecles après, les Romains & les Grecs offroient encore des victimes humaines à leurs divinités, abandonnoient leurs enfans à une mort inévitable ſans crainte de punition ou de blâme; on ne défendoit ni ne déſapprouvoit même les voluptés les plus infâmes avec les hommes & les animaux, & Caton attachoit un mérite à ſatisfaire ſa paſſion avec des courtiſannes; leur culte public étoit ſouillé de nudités & des actes les plus oppoſés à la pureté des mœurs, & l'on oſe après cela nous repréſenter comme plus corrompu que toutes les autres nations, un peuple qui nous offre tant d'exemples de ſageſſe, de bienfaiſance, de grandeur d'ame envers les ennemis, du pardon des injures qu'on ne rencontre nulle part ailleurs!

Il eſt fait mention de Satan dans le ſecond livre de Samuel, comme dans les Pſeaumes & dans le livre de Job.

Le ſavant Michaëlis a démontré d'une maniere ſi évidente, que Job parle d'une

---

(*n*) Tome 1. page 94.

ſeconde vie, (*o*) que tout homme qui aime la vérité, peut en être parfaitement ſatisfait. (*p*)

Il n'eſt point dit que Joſué ait gravé la ſeconde loi ſur la pierre. (*q*) Le même légiſlateur qui a ſu diſtribuer la terre de Canaan entre les douze tribus, & nommer des villes qui devoient ſervir d'aſyles, avant que les Juifs fuſſent entrés dans le pays, pouvoit auſſi prévoir les devoirs d'un ſouverain. Dans quelle ſource M. de V... a-t-il appris à connoitre l'auteur du Jeſchurun? Moyſe ne parlé point d'un ſicle du temple, mais du ſanctuaire, (*r*) ce qui fait voir combien l'exclamation, qu'on ne découvre nulle part auſſi clairement le ſceau de l'impoſture, eſt déplacée.

M. de V... revoque encore en doute, ſi Moyſe a jamais exiſté. (*s*) On peut traiter de fable l'exiſtence d'un homme, qui fut le général & le légiſlateur d'un peuple qui exiſte encore de nos jours, dont la loi fut de tout tems la ſeule regle de la conſtitution religieuſe & politique des Juifs, dont les Sama-

(*o*) Page 74.
(*p*) Comp. avec Tom. I. p. 34. 35.
(*q*) Page 82.
(*r*) Exod. 30. 13.
(*s*) Page 85. T. II. p. 29.

ritains, les Arabes & d'autres ennemis des Juifs ne parlent qu'avec la plus grande vénération, dont le nom fut même connu des Romains, & dont tous les auteurs sacrés font mention à chaque page!

Mais il n'est cité par aucun auteur contemporain ; comment l'eût-il été, puisqu'il n'en existoit point ? L'auteur le plus proche du tems de Moyse, & cependant de plusieurs siecles postérieur, est Hérodote, le pere de l'histoire ; cependant plusieurs auteurs payens très-estimés ont fait mention de Moyse, & son histoire s'est conservée, à quelques changemens près, parmi les anciens peuples. Manethon, selon l'aveu de M. de V... même, Strabon, Diodore de Sicile, Trogus & Galenus en parlent ; ce dernier s'arrête sur-tout à la vénération sans bornes, que les Juifs ont pour sa loi, & à la création de l'univers du néant : son histoire s'est même conservée d'une maniere reconnoissable chez les Benjames.

M. de V... répete encore que le nom d'Adam n'est point connu (*t*) ; il le répete immédiatement avant que de dériver ce nom de la langue des anciens Brachmanes. Pourquoi le fragment qui nous reste de Sanchoniaton, qui a pour objet la généalogie des dieux,

(*t*) Page 99.

feroit-il mention du déluge? Ne trouvons-nous pas chez les Chaldéens, ce peuple si ancien aux yeux de M. de V... l'histoire du déluge, sans de grandes altérations, jusqu'aux circonstances de l'arche & du pigeon. (*u*)

Il est certain que Moyse est de plusieurs siecles antérieur à Homere & à tous les poëtes de la Grece. (*x*) De son tems les Grecs étoient encore des barbares; il est donc clair, que si Moyse & les Grecs font mention du même fait, ces derniers ont copié l'auteur le plus ancien; il est assez plaisant de compter parmi les prérogatives d'Homere, qu'il a été célébré des Grecs, qui n'avoient eu nulle connoissance de l'existence d'un peuple Juif. Homere n'étoit-il pas aussi inconnu aux Juifs, que Moyse l'étoit aux Grecs? & comme le législateur & le général d'une nation puissante jouoit un plus grand rôle dans le monde qu'un Barde, il étoit naturel, que le premier fût connu & des Grecs & des peuples de l'Orient. Les Samaritains seuls nous fournissent déja une grande preuve de l'antiquité de Moyse, (*y*) puisque se trouvant détachés pour toujours des Juifs depuis le regne de Salmanasar, ils

(*u*) Page 102.
(*x*) Page 109.
(*y*) T. II. p. 41.

n'en ont pas moins conſervé avec la plus grande vénération les livres de Moyſe à l'excluſion de toutes les autres parties de l'ancien Teſtament. A l'article de Jéſus, M. de V... dévoile ſa façon de penſer plus clairement que par-tout ailleurs. (b) Selon lui les bons auteurs n'en parlent pas, cependant ni Suetone, ni Pline le jeune, ni Galenus ne méritent une place parmi les mauvais hiſtoriens; nous n'avons que très-peu d'auteurs contemporains, & le récit plein d'altérations, que Tacite nous donne de Moyſe, fait aſſez voir, combien l'orgueilleuſe Rome s'embarraſſoit peu des événemens qui ne concernoient que les provinces de l'Empire. Ciceron l'éprouva d'une maniere bien mortifiante; flatté de l'idée d'avoir acquis une gloire immortelle dans ſa charge de queſteur, il fut bien étonné de voir à ſon retour dans la capitale, qu'un Romain de ſa connoiſſance avoit ignoré juſqu'à ſon départ pour la province, & que même les Romains les mieux inſtruits ne ſavoient point laquelle des deux charges de queſteur en Sicile lui avoit été confiée.

M. de V... prétend, que la plupart des chefs de ſectes avoient été des hommes ignorans, que Jeſus avoit eu autant de facilité a établir la ſienne, que dans les tems moder-

(b) P. 114.

nes Fox à fonder celle des Quakers. Il seroit cependant aisé de voir la différence entre une secte adoptée par quelques mille hommes, & les millions qui selon le témoignage de Pline adoroient le Sauveur peu de tems après sa mort comme leur Dieu. Les miracles de Jesus n'étoient point le fruit de l'ignorance, & ne furent point imités par Fox, dont personne n'a scellé la doctrine de son sang; si quelques juges de paix infligerent à Fox des châtimens, qui étoient du ressort de la police, ces châtimens qui n'étoient point accompagnés d'effusion de sang cesserent bientôt, & la nation regarde la secte des Quakers avec une indifférence, que le christianisme ne trouva pas chez les payens. Fox n'étoit pas même le fondateur d'une secte nouvelle, il ne fit que rappeller les chrétiens dégénerés aux mœurs du christianisme primitif, & à l'observation littérale des préceptes de Jesus.

M. de V... répete encore, qu'il a été facile à notre Sauveur de fonder une nouvelle église; cependant les promesses temporelles qu'il fit à ses disciples n'étoient pas des encouragemens bien attrayans, il ne leur annonçoit que la pauvreté, des chaînes, des tourmens & la mort. La résignation des premiers chrétiens à la vue de toutes ces souffrances n'a point paru contraire à la na-

ture de l'homme, s'ils n'avoient pas été intimement persuadés de la vérité des miracles, qu'ils étoient prêts à sceller de leur sang.

Il eut même été bien difficile à Mahomet de soumettre les peuples de l'Orient & du Midi, s'il n'avoit pas joint à ses fables, bien des choses vraisemblables ou vraies. (*a*) L'idée d'un seul Dieu est par elle-même si conforme à notre raison, qu'elle entraîne notre approbation dès le premier instant qu'on nous la propose, au lieu que le culte des idoles a quelque chose de si puérile, de si peu conforme à la majesté d'un être suprême, que le seul Dieu de Mahomet represénté avec ses perfections infinies, devoit nécessairement faire disparoître du cœur des hommes, le culte imbécille des étoiles inanimées ou des pierres façonnées par l'industrie humaine. Cependant le mahométisme ne nous donne pas l'exemple d'un seul vrai martyr.

M. de V... se contredit d'ailleurs ici à lui-même. Le charpentier Jesus, dit-il, l'ignorant fonda une secte, car toutes eurent des ignorans pour fondateurs. Il seroit assez singulier que l'ignorance qui met l'homme au-dessous de ses semblables, fût un moyen de l'élever au-dessus d'eux, & de le rendre

(*a*) T. I. p. 52.

capable de diriger des hommes qui lui sont supérieurs en esprit & en talens. Quelle étoit donc la doctrine de ce prétendu ignorant ? c'étoit une morale infiniment plus pure & plus sublime, que tout ce que les Grecs si célébres pour leur esprit, ont jamais enseigné, qui occasionna une révolution bien plus étonnante dans les mœurs des hommes que ne firent jamais les conseils d'un Socrate assaisonnés du sel de la satyre, ou les préceptes orgueilleux d'un Seneque.

Le seul acte de violence que M. de V... puisse reprocher à notre Sauveur, est l'expulsion des banquiers & des marchands d'un temple uniquement consacré à l'admiration de l'ètre suprême. Jesus ne voulut jamais être roi, il disparut toutes les fois que le peuple vouloit l'élever à des honneurs du siecle, il mit un frein à l'ambition de ses disciples, ses miracles étoient autant de bienfaits (le dépérissement d'un figuier insensible étoit un symbole & non un châtiment,) honoré sans la moindre contradiction comme prophete par tous ceux qui étoient témoins de ses miracles, armé d'une puissance souveraine, il n'exerça dans cette occasion qu'un pouvoir, que personne ne contestoit aux autres prophetes; aussi les prètres, ennemis déclarés de Jesus ne s'opposerent-ils point à cet acte d'autorité, qui

paroît à M. de V... une violence ſi répréhenſible, ils n'en font pas même mention dans les plaintes qu'ils forment contre lui. On a déja répondu ailleurs au ſujet des pourçeaux, c'étoit pécher directement contre la loi de Moyſe, que d'entretenir ces animaux impurs, & celui aux ordres duquel les malins eſprits ſe ſoumettent, n'étoit pas moins en droit de punir une violation auſſi ouverte de la loi. Le changement de l'eau en vin a plus d'une foi amuſé M. de V... toute l'objection roule ſur le ſens du mot *metuſtenai*, qui ſignifie auſſi bien boire du vin ſans y mêler de l'eau, que d'en boire avec excès.

Les diſcours ſavans, que notre Sauveur adreſſe aux docteurs de la loi, étoient l'effet de la ſageſſe, avec laquelle ce grand prophete ſe repréſentoit les ſuites terribles d'une religion, qui ne nous enſeigne d'autre moyen pour nous réconcilier avec l'être ſuprême que des regles & des actes extérieurs qui n'ont aucune influence ſur notre cœur. Notre Sauveur avoit ſans doute des notions bien différentes de l'importance d'une vie à venir, de celles qu'on doit chercher chez un incrédule; ces docteurs étoient à ſes yeux des aſſaſſins de pluſieurs milliers d'ames, des guides funeſtes vers une éternité malheureuſe; ces raiſons

justifient assez l'éloigement que Jesus montre dans toutes les occasions à ces docteurs hypocrites, qui dans la seule véritable église, qui devoit offrir aux hommes confiés à leurs soins un chemin de salut plus facile, les entraînoient plutôt à une perdition éternelle.

M. de V... auroit dû s'expliquer sur la différence, qu'il prétend trouver dans la chronologie des évangelistes Matthieu & Lucas sur le tems de la passion de notre Sauveur, il auroit aussi dû nous indiquer les raisons qui l'engagent à fixer cette différence à dix-sept ans. (*b*) Jesus ne fut point crucifié comme blasphémateur, mais pour avoir été accusé de s'être donné pour le roi des Juifs. Ce qui étoit un blasphême chez les Juifs n'étoit aux yeux des Romains qu'une question sur la loi d'un peuple subjugué & méprisé; mais dès que Jesus fut accusé comme coupable de révolte contre le pouvoir suprême de l'empereur, il devint criminel aux yeux de Pilate, qui connoissoit assez la sombre politique & les cruautés secretes de Tibere.

M. de V... fait contre la morale de Jesus la réflexion suivante: que jamais aucun moraliste n'a osé enseigner le vice, réflexion qui ne tend qu'à diminuer la haute opinion

(*b*) P. 122.

que tous les hommes raisonnables ont conçu de la morale de ce divin Rédempteur. Il est vrai qu'il n'a jamais existé de tyran, qui ait directement ordonné le vice; mais le législateur qui exige de tous les individus une obéissance absolue aux ordres d'un homme sujet à se tromper, aux yeux duquel tous les liens de la société doivent être rompus, dès qu'il plaît à un prêtre de les rompre; quoiqu'un pareil législateur ne fasse ni graver sa doctrine dans la pierre, ni publier en chaire, il n'enseigne pas moins tous les crimes qui peuvent être de quelqu'avantage à l'église, à la nation ou au souverain.

M. de V... auroit cependant pu se dispenser de comparer la morale de Jesus avec celle des assassins, quoique nous soyons obligés d'avouer que des chrétiens n'ont que trop mis en pratique la doctrine abominable de ces derniers dans toute son étendue, & que le chef de l'église a trouvé dans des assassinats de souverains des motifs d'en témoigner sa joie & sa reconnoissance à l'être suprême.

Notre Sauveur n'eut point une pareille doctrine à combattre; mais un autre faux principe infiniment plus dangereux dominoit alors, son influence funeste étoit bien plus générale & s'étendoit sur tout le genre humain; je parle de la morale commode des

Grecs, des Romains, de presque toutes les nations, même de toute la race corrompue des hommes, une morale, qui ne nous interdit rien de ce qui peut flatter nos desirs; cette morale dominante de notre cœur corrompu permettoit aux hommes de ce siecle l'impureté, l'orgueil, la haine, la vengeance. Les payens avoient trouvé le moyen de rendre tous ces vices légitimes par l'exemple de leurs divinités. J'ai lu plusieurs fois la morale de Ciceron, un des Romains des plus vertueux, il aimoit le grand Pompée, l'appelloit *virum sanctum*, il lui resta fidele dans son infortune, & résolu de périr avec lui. Ce vertueux, ce saint Pompée avoit cependant plu dans sa jeunesse à des beautés vénales, étant chef de la république il avoit contre les loix distribué publiquement de l'argent, & s'en étoit servi pour corrompre ses concitoyens, il avoit sacrifié les intérêts de la république à ses vues ambitieuses & à celles de César, il avoit même abandonné Ciceron dans son malheur de la maniere la plus ingrate & la plus cruelle, & c'étoit là le Romain, que Ciceron regardoit de préférence comme l'homme de la république, un homme irrépréhensible; il n'avoit aucune notion de l'humilité & de la modestie, qu'Aristote place même dans la classe des vices.

Jesus attaque à sa racine cette morale

commode des hommes corrompus. L'homme ne devoit point desirer ce qui ne lui appartenoit pas, ne devoit point se venger du mal qu'on lui avoit fait, ni laisser parvenir à la connoissance des autres le bien qu'il faisoit; en un mot, Jesus enseigne aux hommes une loi, dont la pratique ne devenoit possible que par la seule espérance d'une heureuse éternité. Tout homme qui s'est occupé à se maintenir dans les voies de la justice, ou à y rappeller les autres, sait par sa propre expérience combien il est difficile, même avec les lumieres supérieures de nos jours, de faire emporter à cette espérance de l'éternité la victoire sur les devoirs de l'instant présent; c'est ce que fit cependant notre divin Rédempteur avec un succès si étonnant, que soixante & dix ans après sa mort plusieurs milliers de fideles chrétiens ne connoissoient d'autre devoir que de combattre tous les vices, & de travailler à atteindre tous les jours un plus haut degré de perfection. (c)

M. de V. ajoute ici plusieurs autres objections, qui méritent à peine d'être refutées. Il est évident, que haïr son pere & sa mere ne signifie autre chose que faire

(c) Lettres de Pline le jeune X. L.

paſſer l'obéiſſance à la loi divine avant celle de ſes parens, contraindre les gens d'entrer dans la ſalle de noces eſt un conſeil donné par parabole & non un ordre; le but de notre Sauveur y étoit ſimplement, d'inſtruire les Juifs des anciennes prophéties, qui annoncent l'entrée des gentils dans la véritable égliſe, au lieu que le peuple d'Iſraël alloit rejetter ſes offres ſalutaires; la punition du valet, qui n'avoit point placé à uſure le bien qui lui avoit été confié, eſt une exhortation d'employer aux progrès de la vérité & au bonheur général les facultés de notre eſprit, notre bien, & toutes les circonſtances favorables de notre vie. Rien de plus évident que toutes ces explications. Il eſt poſſible, que Satan a eu la permiſſion de tenter notre Sauveur, ſans avoir agi ſur ſon corps. (*d*)

M. de V... avoue à la fin lui-même la pureté de la morale de Jeſus; mais c'eſt à ſes yeux un enthouſiaſte, quoique de bonne foi, un bon homme dominé par l'ambition de faire parler de ſoi. (*e*)

Il avoit cependant empêché dans la plus part des villes, les perſonnes qu'il avoit guéries, de répandre dans les premiers mou-

(*d*) P. 125.

(*e*) P. 127.

vemens de leur reconnoiſſance la gloire de ſon nom; il les renvoyoit à l'ordinaire aux prêtres ou dans leur patrie; auſſi n'étoit-ce point le chemin propre à s'attirer les applaudiſſemens des hommes, en déſapprouvant hautement la façon de penſer des prêtres, & même comme l'évangile de St. Jean nous le fait voir par-tout, celle des Juifs habitans de la capitale, qui fourniſſoient ample matiere à ſes remontrances par la duplicité de leur caractere, par les vices qui dominoient parmi eux, & qu'ils cherchoient à voiler par les ceuvres extérieures, & l'obéiſſance littérale de la loi.

Même ce jugement radouci de M. de V... qui fait de notre Sauveur un enthouſiaſte quoique de bonne foi, ne ſauroit être adopté en aucune maniere; puiſque ce déſir de la gloire eut été un défaut très-condamnable.

Ce que le même auteur ajoute enſuite (*f*) que Jeſus n'a jamais eu deſſein de fonder une ſecte, eſt vrai, ſi nous y ajoutons les modifications néceſſaires. (*g*) Le royaume des cieux, dont l'établiſſement étoit le principal but de notre Sauveur, dont il inſéra même l'accroiſſement dans la priere, qu'il venoit

(*f*) P. 28.

(*g*) V. 9. p. 185. ſeq.

venoit d'enseigner à ses disciples, ce royaume des cieux n'est autre chose que l'église purifiée & fondée sur la révélation de la nouvelle alliance, où toute la terre devoit être le temple du Seigneur, où toutes les nations devoient être appèllées à participer à la grace divine; mais il n'en est pas moins vrai que les apôtres ne se détacherent pas sans de grands efforts de l'église judaïque, ils ne commencerent même à regarder comme possible l'adoption des gentils à la communion de leur église, que lorsque leurs préjugés céderent à un ordre formel & réitéré du Seigneur, & à la vue des graces extraordinaires du St. Esprit, dont les gentils furent rendus participans aussi bien que les fideles tirés de l'église judaïque; mais l'entiere séparation des deux églises fut l'ouvrage des Juifs, (a) qui excommunierent tous ceux qui confessoient le nom de Jésus; la destruction de Jérusalem leur fit perdre peu de tems après la mort de Jésus, le centre où tous les Juifs, même ceux qui confessoient le nom de ce divin Rédempteur, se rassembloient encore pour participer aux cérémonies ordonnées par la loi mosaïque. Cette répugnance avec laquelle les apôtres se séparerent de l'église judaïque, & les efforts

(a) T. I, p. 109.

avec lesquels ils sacrifierent enfin à la charité générale, le préjugé qui excluoit les gentils de la communion des juifs, quoiqu'il n'eût jamais été fondé sur un ordre formel du Seigneur, prouvent de la maniere la plus évidente que la séparation des chrétiens de l'église judaïque ne fut point l'effet des passions, ou du desir d'établir une secte. M. de V... n'a point dit la raison pourquoi il appelle la mere de Timothée une prostituée.

La méthode dont les apôtres se servirent pour convertir les peuples au christianisme, n'avoit point sa source dans les écoles de philosophie. St. Paul dit en termes clairs, que sa doctrine étoit une folie aux yeux des Grecs, il rejette toute sagesse humaine, & ne prêche que la croix de Jésus, se trouve-t-il cependant quelqu'un qui ait converti un plus grand nombre d'hommes que St. Paul? Les apôtres disoient: il est un Dieu juste. Vous êtes des pécheurs, il est obligé de vous punir, mais il a envoyé Jésus pour vous reconcilier avec lui, vous trouverez le pardon de vos péchés dans sa justice & sa charge de Médiateur sans qu'il existe d'autre chemin de votre salut; ce n'étoit point là le langage des philosophes; les stoïciens dont la morale étoit plus pure que celle des autres sectes, regardoient le péché comme

l'acte d'un homme peu sensé & non comme une offense faite à l'Etre suprême. Les autres philosophes ne pouvoient se former aucune idée de la triste relation, dans laquelle le péché nous met avec Dieu. Socrate avoit une notion de la peccabilité de l'homme & de la justice vindicative de Dieu; mais tous les ouvrages de Platon qui n'enferment que la doctrine de Socrate, ne nous enseignent aucun moyen de nous reconcilier avec cet Etre suprême; & ce qui mérite, parmi les discours de Socrate, notre attention particuliere, il annonçoit un docteur qui nous révéleroit ce mystere; ce ne fut donc point chez les disciples de Platon qui ne connoissoient aucun moyen pour obtenir le pardon de nos péchés, que les chrétiens emprunterent leurs dogmes, ils les puiserent dans la doctrine de leur Sauveur, & dans une chaîne de prophéties de l'ancien Testament. Le fondement du christianisme différoit donc infiniment de la philosophie de ces tems. La Trinité est & restera toujours un mystere impénétrable; (b) ce jeu de mot sur l'Esprit est déplacé, il signifie ici clairement la sagesse divine qui nous éclaire & nous sanctifie; nous ne saurions ni entendre ni expliquer autrement le mystere de la Trinité que com-

(b) p. 159.

me Dieu nous l'a révèlé. cette révelation est conçue en peu de mots, des notions aussi sublimes étoient infiniment au-dessus de toute expression humaine. La révelation nous offre peu d'idées, mais elles sont élevées & dignes de leur auteur. C'est un seul Dieu, Créateur de l'univers, qui répandit sur le grand prophete des hommes des attributs divins, qui nous accorde son esprit pour nous éclairer & sanctifier ; ce Dieu aux perfections duquel nos connoissances bornées ne sauroient atteindre, n'en est pas moins le seul objet de nos hommages, mais nous ne saurions nous former la moindre idée, comment la différence peut trouver place dans un Etre unique ; ne seroit-ce pas que ce mot de différence n'est point employé ici à propos ? Il suffit pour inspirer de la vénération aux philosophes, que la révelation ne nous donne de l'Etre suprême que des idées conformes à sa nature.

„ Qu'aucun apôtre n'a appellé Jésus, „ Dieu, que St. Jean dont l'Evangile est „ visiblement falsifié, puisque Logos est „ une expression inconnue aux Juifs & tirée „ de l'école de Platon, que le christianisme „ n'auroit jamais fait impression sur les „ hommes, si les chrétiens ne s'étoient en„ veloppés dans la philosophie de Platon, & „ ne s'étoient fait passer par ce moyen pour

des philosophes. " C'est ainsi que s'exprime M. de V... qui peu de pages plus haut avoit reproché aux chrétiens leur ignorance. Le Logos de St. Jean n'est autre chose que l'intelligence, que le livre de la sagesse appelle la splendeur de la vie éternelle, le miroir pur de la puissance divine (c) la sagesse qui demeure éternellement auprès de Dieu, (d) la parole de Dieu, (e) l'Eternel présent partout, (f) la source de la sagesse, (g) la sagesse qui a été créée la premiere, (h) qui conduisit les enfans d'Israël par la mer rouge, (i) dont les Juifs avoient déjà connoissance plusieurs siecles avant la naissance de Jésus. Il ajoute encore que les chrétiens emprunterent le mystere de la Trinité des disciples de Platon, qu'ils n'en ont fait mention que lorsqu'ils avoient eux-mêmes une école à Alexandrie. Or Marcus qui vivoit au milieu du second siecle, étoit le premier docteur de cette école, & le second avant Origene, mais les chrétiens adoroient long-tems avant cette époque le nom de Jésus dans leurs

(c) Sagesse Ch. VI, 25.
(d) Sirach. I, 1.
(e) L. de la Sagesse XXI, 3.
(f) Vid. v. 18.
(g) Sirach. I, 5.
(h) L. de la Sagesse X, 1.
(i) v. 18.

faintes affemblées, la formule du baptême étoit encore plus ancienne, où les trois perfonnes comme nous les appellons faute d'une meilleure expreffion, font nommées & jugées dignes du même honneur; nous trouvons encore dans les écrits de St. Paul plufieurs paffages, où le Fils & le Saint-Efprit font adorés avec le Pere.

S'il exifte quelque reffemblance entre Platon & l'ancienne doctrine de Moyfe comme plufieurs peres d'églife en étoient perfuadés; nous demandons lequel eft plus vraifemblable que quelques rayons de la fageffe de Moyfe ont pénétré jufqu'à Platon par le moyen des Egyptiens, ou par une autre voie, ou que Moyfe, les Juifs & St. Jean ont copié le philofophe Grec? la queftion ne fera pas bien embarraffante. Platon fe diftingue de tous les Grecs par fa doctrine de l'immatérialité de la fageffe & de la toute-puiffance de Dieu; aucun philofophe Grec pas même Socrate n'établit les devoirs de l'homme fur ces attributs de l'Etre fuprème; au lieu que ces mêmes attributs fe trouvent dépeints de la maniere la plus fublime dans l'Ecriture fainte, & même dans les livres apocryphes des Juifs qui font très-anciens, les mêmes auteurs facrés établiffent une liaifon fi étroite entre ces divins attributs & la vénération, les hommages & le culte

que les hommes doivent à leur Créateur, qu'il sera aisé à décider, si celui qui nous offre mille passages dans ce goût, emprunta ses sentimens de celui qui n'en a que dix, ou celui-ci du premier; l'essentiel de ce que St. Jean dit du Sauveur dans le premier chapitre de son Evangile, se trouve aussi dans d'autres passages de l'Ecriture sainte, ils n'ont jamais ni les uns ni les autres été accusés d'avoir été falsifiés; ce fameux passage de St. Jean étoit déjà du tems de Julien tel qu'il est de nos jours. Jésus dit: je fus avant Abraham. Les apôtres disent: qu'il fut auprès de Dieu avant la fondation du monde, (*l*) que par lui tout a été créé, & qu'il n'existe rien qui ne soit l'ouvrage de sa toute-puissance; qu'il est rentré par ses souffrances dans la gloire, dont il jouissoit auprès de son Pere; en un mot on se trouveroit dans la nécessité de refondre l'Ecriture sainte en mille endroits, si l'on vouloit en effacer l'existence éternelle de Jésus & sa puissance active dans l'ouvrage de la création; aussi les chrétiens ne connoissoient-ils pas de devoir plus essentiel que de se rassembler tous les jours pour célébrer le Sauveur qu'ils appelloient leur Dieu. (*m*)

(*l*) v. T. I, p. 193. seq.
(*m*) Pline le jeune au passage cité.

Le myſtere de la Trinité ſe trouve dans la formule du baptême, dont on ſe ſervit mille fois avant l'établiſſement de cette fameuſe école; la prétendue ſuppoſition de l'Evangile de St. Jean eſt une aſſertion non-ſeulement deſtituée de preuve, mais de la moindre vraiſemblance; (n) le caractere de charité ſi particulier à cet apôtre que nous voyons répandu dans ſon Evangile, ſes épîtres & tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, eſt un ſûr garant contre le moindre ſoupçon qui pourroit s'élever dans nos eſprits; Julien n'avoit nulle connoiſſance de cette prétendue ſuppoſition; cet empereur trouvant dans les écrits de St. Jean le premier témoignage qui donne à Jéſus des noms & des attributs divins, fait cependant voir qu'il regardoit ſon Evangile comme authentique.

Il eſt aſſez inutile de répéter ce que M. de V... ſait auſſi bien que nous, ce que tous les chrétiens apprennent dès leur tendre jeuneſſe, que notre Sauveur a vécu parmi les Juifs comme homme, & que ſes ſouffrances étant le but qui lui fit prendre la nature humaine, il étoit également important d'éviter deux obſtacles, de rendre l'exécution de ce ſalutaire projet plus difficile, en montrant trop à découvert la nature divine,

(n) T. I, p. 251, 285, 287.

& d'aggraver d'autant plus le crime des Juifs, en les mettant dans une nécessité absolue de reconnoître sa divinité; ou de les mettre même dans l'impossibilité de chercher, sans renoncer à tout usage de leur raison, la mort de Dieu reconnu tel par eux-mêmes. Cependant Jésus étoit venu au monde pour souffrir.

Aussi voyons-nous ce divin Rédempteur s'humilier par-tout, se montrer avec l'Eternel dans la relation de l'homme avec son Créateur (*o*). Il invoquoit son Pere, célébroit son nom, & lui rendoit ses actions de grace: c'étoit l'occupation la plus ordinaire de ses nuits. Je dois m'occuper, dit-il, de l'ouvrage dont mon Pere m'a chargé; il évitoit tous les honneurs, & s'opposoit aux desirs des Juifs de le déclarer publiquement comme Messie & Roi; au lieu qu'il se manifeste dans toute sa majesté, lorsqu'il étoit nécessaire de déclarer la vérité, & qu'il n'avoit pas lieu de craindre que le peuple n'abusât de ses discours; à son aveu qu'il étoit Fils de Dieu, les Juifs déchirent leurs habits, comme s'ils avoient entendu un blasphême, & comment auroient-ils pu croire entendre un blasphême, si Jésus, l'homme, le fils de Marie ne s'étoit déclaré Dieu? Les Juifs comprirent mieux les discours de Jésus que

(o) T. I, p. 111.

les incrédules de nos jours : tu te fais Dieu, lui disent-ils (*p*). Daniel leur avoit enseigné que toute puissance avoit été donnée éternellement au fils de Dieu ; (*q*) c'est Dieu, c'est mon Dieu ! c'est ainsi que nous entendons l'exclamation du disciple convaincu ; & Jésus ne le reprend point pour avoir fait une confession exagérée, mais de ce que cette confession lui avoit été arrachée par le témoignage de ses sens, après des doutes qui n'auroient pas dû entrer dans son ame. Jésus prédit en termes clairs sa résurrection, & tous les autres apôtres avoient vu Jésus ressuscité. Thomas avoit tort de ne pas ajouter foi à un événement annoncé d'avance qui étoit un des principaux motifs de la mission de Jésus, événement attesté par un nombre suffisant de témoins, il avoit tort d'en douter parce qu'il n'y avoit pas été présent lui-même ; mais Thomas pensoit comme les Rousseaux de nos jours. Notre Sauveur manifesta encore sa divinité dans d'autres occasions. (*r*)

On a attaqué l'authenticité du fameux passage de St. Jean (*s*), qui ne se trouve

---

(*p*) Jean V, 18.
(*q*) Dan. VII, 14.
(*r*) v. Lettres sur la révélation p. 135.
(*s*) p. 134.

pas dans plusieurs anciens manuscrits Grecs; mais M. de V... dit trop, en soutenant qu'il est prouvé que ce passage fut ajouté au sixieme siecle; il se trouve dans toutes les anciennes versions latines, & Tertullien le cite avant la fin du troisieme siecle; c'eût été une entreprise très-difficile, que de vouloir falsifier l'Ecriture sainte qu'on lisoit & expliquoit tous les jours dans plusieurs milliers d'églises, dont les copies innombrables étoient déposées dans les temples & dans les bibliothéques, dans un tems où les hommes les plus subtils de la terre, les Grecs, s'excommunioient & se persécutoient réciproquement pour des définitions sur la nature de Jésus, ou pour des distinctions qui ne pouvoient être saisies que des esprits les plus pénétrans; il eut fallu pour cela, ou que plusieurs milliers d'évêques & de prêtres se fussent réunis par une conjuration impossible pour altérer le texte, ou ce qui seroit encore plus difficile à concevoir, qu'un seul évêque ou prêtre eut trouvé moyen d'ajouter sans contradiction & résistance un article aussi important dans toutes les copies & versions latines, syriaques, arméniennes, indiennes. „Il régnoit alors" [c'est avec cette justesse chronologique que M. de V... fixe l'époque des faits] „des contesta„tions continuelles entre Justinien & l'é-

„ glise romaine, Héraclius & les Monothé-
„ lites & les autres ecclésiastiques; " si donc pendant ces troubles quelqu'un s'étoit avisé dans l'orient d'insérer un faux passage dans les écrits de St. Jean, avec quelle chaleur les évêques de Rome n'auroient-ils pas saisi cette occasion pour exposer au grand jour la témérité de leurs adversaires, & auroient fait servir ce scandale pour affermir leur autorité, qui étoit le but de toutes leur démarches? Si de l'autre côté un évêque Latin avoit falsifié les manuscrits soit à Rome soit dans le reste de l'Italie, par quel moyen seroit-il parvenu à infecter de ces faux passages le nombre prodigieux de manuscrits Grecs, & toutes les versions? Pour peu qu'on réfléchisse sur toutes ces circonstances, on ne pourra se dissimuler les difficultés insurmontables, dont le projet d'insérer dans les livres sacrés un dogme de foi de quelque importance eût été accompagné.

La connexion semble même exiger ce passage, sans lequel il se trouveroit de l'incohérence dans le discours, au lieu que la comparaison entre les témoins du ciel & de la terre établit une liaison parfaitement conforme au tour d'esprit de l'apôtre, qui s'arrête dans plusieurs autres passages à la relation réciproque de trois Etres comme ailleurs celle des enfans, des jeunes gens & des

vieillards; avant le passage contesté l'apôtre commence par dire: que le témoignage de Dieu est le plus grand de tous, qu'il perdroit cependant de vue, aussitôt que nous effaçons le septieme verset, au lieu que selon le texte ordinaire il dit dans ce verset: que le Pere rend témoignage dans le ciel.

La vérité enfermée dans ce passage est d'ailleurs enseignée dans d'autres endroits du nouveau Testament. Les trois personnes divines, [comme nous nous exprimons faute de termes plus clairs] sont établies dans la formule du baptême, de même la divinité de Jésus est enseignée dans plusieurs passages même du vieux Testament soit en termes clairs, soit par des conséquences naturelles & nécessaires, quel motif eût donc pu engager un prêtre à falsifier par un attentat très-dangereux, l'Ecriture sainte pour y inférer un dogme qui se trouve déjà très-clairement dans d'autres passages, dont l'authenticité n'a jamais été contestée? Il ne me reste plus qu'une seule réflexion à faire à ce sujet: l'Ecriture sainte nous interdit de la maniere la plus formelle tout culte des créatures, les anges se défendent par-tout de ces marques d'une trop grande vénération, & cependant la même Ecriture nous offre un nombre prodigieux de passages de St. Paul, de St. Jean & d'autres

auteurs inſpirés, qui nous propoſent Jéſus comme l'objet de l'adoration des hommes & de toutes les créatures ; ſi Jéſus n'étoit pas Dieu n'aurions-nous pas lieu d'être ſurpris de trouver une contradiction auſſi frappante dans la parole émanée de l'Eternel ?

M. de V... en diſant (*t*) que les abſurdités de Mathieu ne ſont point celles de Jean, ni celles-ci du genre qu'on rencontre chez Luc, nous fait voir à quels excès la haine pour la religion peut nous entraîner ; il ne nomme point ces abſurdités, & nous le défions d'en montrer une ſeule ou la moindre contradiction entre deux évangéliſtes. Lorſqu'un évangéliſte fait mention d'une circonſtance qui ne ſe trouve point dans un autre, lorſque dans un livre qui ne s'attache pas toujours à ſuivre l'ordre chronologique, un évangéliſte rapporte un événement plutôt qu'un autre, de pareilles différences bien loin d'être des contradictions, ſervent plutôt à prouver que les évangéliſtes ne ſe ſont point copiés.

On reprochoit depuis long-tems aux Grecs d'avoir ſuppoſé des écrits ſous les noms d'hommes célébres pour faire une plus forte impreſſion ſur le peuple, ils avoient fabriqué de fauſſes lettres d'Hippo-

(*t*) p. 13.

crate, comme dans la ſuite celles de Jéſus ou d'Agabe ; c'étoit auſſi un artifice employé par des ſectes particulieres pour donner plus de poids à leurs dogmes ; la logique de M. de V... reſſemble ici à celle d'un Virtuoſo, qui rejetteroit toutes les médailles antiques parce qu'on en trouve de ſuppoſées, comme ſi nous devions juger des premieres plutôt d'après les défauts des autres, que d'après les caracteres eſſentiels qui en prouvent l'authenticité ; nous devons de même juger des écrits du nouveau Teſtament plutôt par leurs propres caracteres, que par les défauts d'autres écrits, qui n'ont aucun rapport avec eux, & dont la comparaiſon ne peut ſervir qu'à rehauſſer le prix ineſtimable des premiers.

On ne ſauroit trouver le même degré de lumiere & d'obſcurité dans toutes les prophéties [*u*] ; mais pourquoi celles où notre eſprit borné ne ſauroit pénétrer, effaceroient-elles l'impreſſion ſalutaire des autres? Les prophéties de Daniel ſont dans toute la rigueur du terme une hiſtoire détaillée, que le prophete nous donne pluſieurs ſiecles avant ſon accompliſſement ; il annonce d'abord les ſeptante ſemaines [*x*], qui de-

(*u*) p. 41.
(*x*) p. 40.

voient être ſuivies du ſacrifice expiatoire pour le péché, de la juſtice éternelle & de l'onction des ſaints ; bientôt après il fixe ſept ſemaines juſqu'au Meſſie ; [y] enſuite qu'après ſoixante-deux ſemaines & demie le Meſſie ſera enlevé non pour lui-même, [z] la ville ſera détruite ; [a] & les ſacrifices abolis. Nous trouvons les mêmes caracteres d'un récit hiſtorique dans la prophétie de Biléam ; dans celle d'Abraham que ſa poſtérité devoit s'accroître à un peuple immenſe, telles étoient les prophéties ſur la vie errante des Arabes ; ſur la délivrance des Juifs de la captivité, & ſur-tout la naiſſance du Meſſie du ſang de David, qui devoit arriver dans un tems preſcrit ; prophétie qui fut compriſe non-ſeulement des Juifs ; mais encore de tous les peuples de l'orient ; & que Tacite & Suetone rapportent comme un fait connu, telles étoient encore la deſtruction de Jéruſalem ; la vocation des gentils, la corruption de l'égliſe chrétienne prédite par St. Paul ; & les différens événemens annoncés par St. Jean aux ſept égliſes d'Aſie.

Nous trouvons une clarté pas moins étonnante dans la prophétie d'Eſaïe Ch. LIII,

(y) Ch. IX ; 24.
(z) v. 25.
(a) v. 26.

tableau

tableau qui dans toute la suite des tems depuis la création du monde ne sauroit être appliqué qu'au Sauveur humilié & exalté, crucifié & ressuscité.

D'autres prophéties détachées & conçues en peu de mots, ne sauroient se rapporter par les caracteres les plus marqués qu'à Jésus, comme les trente pieces d'argent, le champ du potier, les os de Jésus qui ne devoient pas être rompus; ces prophéties détachées parurent claires aux Juifs même avant que les chrétiens se fussent séparés de leur communion, & leurs commentaires les plus anciens les expliquent du Messie aussi bien que nous. Tous ces traits peuvent servir de preuves soit que nous les regardions comme détachés & ne pouvant se rapporter qu'au Messie seul, soit que nous les considérions comme appuyés sur la grande promesse du Messie, qui mille fois répétée acquit par la succession des tems une plus grande clarté à mesure qu'elle s'approchoit des jours de son accomplissement.

Nous avons déjà parlé de Quirinus; [b] quand même il y auroit ici une faute chronologique, [c] elle seroit très-indifférente, n'ayant aucun rapport avec l'histoire de

[b] T. I, p. 98. seq.
[c] V. p. 142.

Jésus. Mais M. de V... conclut ici selon sa méthode ordinaire, parce que Luc n'a point parlé du voyage de Jésus en Egypte; il se trouve en contradiction avec Mathieu qui fait mention de ce voyage, sans considérer la différence qui est entre nier un fait & le passer sous silence.

La crédulité de quelques auteurs [d] des siecles postérieurs à l'égard des faux miracles ne sauroit affoiblir la vérité des événemens, que d'autres auteurs ont rapporté dans d'autres tems & avec des circonstances bien différentes. Quoiqu'il ne soit pas vrai qu'Accius Navius ait coupé une pierre à éguiser avec un rasoir par ordre de Tarquin, il n'est pas moins incontestable que Tarquinius Priscus a regné à Rome, & a embelli cette ville par des bâtimens considérables; nous ne devons pas plus juger des miracles de Jésus par les légendes ou par le miracles d'un Xavier, que par ceux d'un Ram ou d'un Isurens. Ils doivent porter en eux-mêmes les caracteres de la vérité.

Ces miracles de notre Sauveur sont d'ailleurs suffisamment attestés par ses ennemis les plus déclarés, les philosophes & les juifs. C'est pécher contre le profond respect dont nous devons être pénétrés pour le Tout-Puissant,

[d] V. p. 144.

que de vouloir l'instruire sur la maniere dont ces miracles auroient du être opérés ; [e] de pareilles prétentions semblables aux desirs des pharisiens de voir un signe du ciel, ne sauroient changer les décrets de la sagesse éternelle ; elles auroient été bien loin d'atteindre le but que cette sagesse s'étoit proposé, nous aurions été privés du témoignage très-important que les martyrs scellerent de leur sang. Si les grands de la terre avoient concouru à la fondation du christianisme, n'auroient-ils pas aussi fourni des armes à un philosophe du XVIIIme siecle, pour soutenir que le christianisme ne doit son existence qu'à des vues mondaines ? Ne trouvons-nous pas dans les miracles & la conversion de Constantin une preuve bien évidente, que le pirrhonisme des hommes n'est jamais plus à son aise, que lorsqu'on leur annonce la conversion d'un souverain opérée par des miracles ? N'auroit-on pas eu raison d'inférer delà, que ces miracles supposés se trouvant soutenus de l'autorité impériale ne nous laissent plus la ressource d'un mûr examen, & cette approbation subite des hommes puissans, n'auroit-elle pas donné à un second de V... une ample

[e] p. 147.

carriere de s'étendre en objections ſur de pareils miracles?

M. de V... s'exprime un peu durement à l'égard de Bonnet ſavant d'un vrai mérite, & même tolérant envers les philoſophes. [f] Nous n'aurions pas encore lieu de traiter la réſurrection de dogme abſurde, quand même M. Bonnet ſe ſeroit trompé ſur la nature des corps dont nous ſerons revêtus dans l'éternité; la ſageſſe ſouveraine connoît ſans doute mille voies impénétrables à notre raiſon pour nous donner un corps propre à ſes fonctions immortelles; mais il y a une contradiction bien évidente à ſoutenir en même tems, que l'idée d'un Dieu rémunérateur & vengeur eſt très-ſalutaire, & n'a rien de contraire à la ſaine raiſon, mais que le dogme de la réſurrection révolte tout homme qui penſe & calcule. Comment Dieu, dont la juſtice ne s'exerce pas toujours dans cette vie, [g] pourra-t-il récompenſer & punir s'il n'exiſte une ſeconde vie, où ſa juſtice rendra à chacun ſelon ſes œuvres? Et ce paſſage à une ſeconde vie n'eſt autre choſe que la réſurrection. M. de V... appelle donc contraire à la raiſon, la même choſe qu'il avoit déclaré un inſ-

[f] p. 151.
[g] T. I, p. 203.

tant auparavant, salutaire & conforme à la même raison.

C'est par une pareille inconséquence [h] que M. de V... reproche au christianisme, que Dieu a souffert qu'on pendit son verbe, & que nous ne saurions répondre à ce reproche que par des mysteres incompréhensibles. Les souffrances de notre Sauveur sont le fondement du christianisme; il sera aisé de former des objections contre la satisfaction de Jésus; mais il sera impossible de prouver qu'elle choque notre raison. C'est la satisfaction que la justice divine exige, sans laquelle l'aversion de Dieu contre le péché seroit restée sans effet, au lieu qu'elle fut manifestée par le sacrifice volontaire de Jésus pour l'instruction de tous les Etres pensans. L'impunité du péché que Dieu nous avoit défendu d'une maniere si formelle, ne pouvoit avoir lieu sans mettre cet Etre suprême en contradiction avec lui-même.

Le véritable objet de la loi mosaïque [i] étoit la constitution politique & le culte extérieur des Hébreux, c'étoit une regle prescrite à un peuple soumis immédiatement au gouvernement théocratique. Ce que M. de

---

[h] p. 160.
[i] p. 161.

V... traite ici d'inſtitution ſuperflue & même ridicule, n'en eſt pas moins l'effet d'une ſageſſe ſuprême. La propreté d'un camp ſtable, occupé par 600000 hommes étoit un moyen indiſpenſable de les garantir des contagions inſéparables dans ces climats d'une conduite oppoſée ; l'obſervation du ſabbat qui obligeoit un peuple ſenſuel & avide à quelques heures de repos, n'étoit pas moins néceſſaire, en ſuſpendant les travaux des hommes elle élevoit leur ame vers leur Créateur, au lieu que la vertu & la préparation à une heureuſe éternité ne pouvoient jamais être l'objet d'une loi civile, le juge temporel ne ſauroit prononcer ſur ces objets ſublimes, ni punir les fautes que les hommes commettent à cet égard ; ſans cela la vie de tous les hommes, celle du juge auſſi bien que des accuſés ſeroit ſans ceſſe expoſée à la ſévérité des loix. Ces devoirs ne pouvoient donc pas entrer dans une légiſlation, qui ne régloit que la conſtitution extérieure de l'état, quoique nous n'ayons pas lieu de douter qu'Aaron, les pontifes ſes ſucceſſeurs & les prêtres n'en aient fait l'objet de leurs exhortations. Les notions ſublimes de la vertu qui ſe trouvent répandues dans les pſeaumes & même dans les livres hiſtoriques de l'Ecriture ſainte nous font aſſez voir, que la connoiſſance de la

morale n'étoit point étrangere aux Juifs ; Job nous donne un tableau touchant de l'homme de bien ; les prophetes sont sans cesse occupés à nous convaincre que le culte extérieur ne suffit point pour nous rendre agréables à Dieu, que pour espérer le pardon de nos fautes, il faut s'en repentir, offrir au Seigneur un cœur contrit, nous corriger par une vie contraire à nos égaremens passés. Les Juifs ne pouvoient certainement rien trouver de nouveau ou de contraire à leur religion dans une doctrine, dont les prophetes exigeoient l'observation en l'appuyant sur les motifs les plus pressans, même dans les siecles les plus corrompus & sous des rois idolâtres, & qui étoit à leurs yeux le vrai fondement du culte divin.

Notre Sauveur ne dit nulle part : [*l*] je mourrai pour expier le péché originel ; je ne suis pas le même avec le Pere, & je le suis, &c. Il ne falloit point confondre les expressions & petites distinctions adoptées arbitrairement par une église avec le but qui engagea notre Sauveur à se revêtir de la nature humaine.

Nous ne saurions encore douter que la mort de Jésus pour les péchés du monde ne

[*l*] p. 161.

ſoit le but de ſa naiſſance. [m] Il dit lui-même : que Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné ſon fils unique, afin que quiconque qui croit en lui ne périſſe point, mais qu'il vive éternellement, qu'il a donné ſa vie pour pluſieurs, [n] qu'en buvant ſon ſang & en mangeant ſa chair, nous obtenons la rémiſſion de nos péchés ; [o] qu'il donne ſa vie pour ſes brebis ; [p] même dans l'inſtant ſolemnel où il prit congé de ſes diſciples ; où ſes paroles exprimoient toute ſa divinité ; il dit en termes formels : que ſon ſang ſera répandu pour la rémiſſion de nos péchés. [q]

L'article que M. de V... a joint à ces grandes vérités, dans le ſeul deſſin de faire rire le lecteur, [r] n'eſt pas même un article de foi aux yeux de l'égliſe dont les livres ſacrés en font mention.

Notre Sauveur ne cherche certainement point à nous donner des notions métaphyſiques de l'ame ; [s] mais il nous enſeigne qu'elle eſt immortelle, que ſon ſort avenir

[m] Jean III, 16.
[n] Math. XX, 28.
[o] Jean VI, 51.
[p] X, 15.
[q] Math. XXVI, 26, 27, &c.
[r] p. 162.
[s] p. 162.

est pour nous d'une bien plus grande importance, que tout ce qui peut nous arriver dans cette vie, que selon la maniere dont nous aurons véeu ici-bas, nous devons nous attendre ou à des récompenses éternelles, ou à des peines infinies; autant de vérités dont la connoissance nous est absolument nécessaire, & que Dieu seul pouvoit nous communiquer.

Un tableau révoltant de la religion chrétienne en général. [t] M. de V... l'appelle une bâtarde juive, née en Syrie, élevée en Egypte, & maitresse d'une partie de l'occident par l'argent, la fourberie & les supplices. La religion chrétienne est la religion judaïque perfectionnée par les vérités révelées par notre Sauveur; elle est née à Jérusalem même, & s'est séparée de la religion judaïque, à cause des persécutions & excommunications qu'elle en avoit essuyée, mais sur-tout à cause de l'abolition du culte mosaïque, qui fut une suite de la destruction de Jérusalem. Elle ne domine chez les protestans, ni par l'argent, ni par les fourberies, ni par les supplices; ayant à combattre d'un côté une communion puissante & active, dont elle est haïe & persécutée, de l'autre l'incrédulité qui cherche à la bannir de la terre comme toutes

(t) p. 167.

les autres communions chrétiennes ; elle ne ſe ſert d'autres armes que de la conformité de ſa doctrine avec celle de Jéſus & des apôtres, & en établiſſant la divinité de la doctrine de ce rédempteur glorifié.

M. de V... s'eſt ſervi à cette occaſion des écrits de Hume, [u] qui reſpirent la haine de cet homme célebre contre le clergé preſbytérien ; il parle de la cruauté atroce de ces prêtres, & en quoi conſiſtoit-elle ? Ils inſiſtoient non à embraſſer extérieurement le chriſtianiſme purifié, mais à ſe convertir intérieurement, qui eſt la véritable baſe de notre religion. Ces presbytériens furent le premier objet des perſécutions de l'imprudent & infortuné Charles, & ils ſe défendirent par les armes ; mais ils prirent auſſi les premiers la défenſe de leur perſécuteur, & expoſerent leur vie pour lui, n'exigeant du monarque d'autre récompenſe d'un procédé auſſi généreux qu'une conduite plus conforme aux maximes de ſa religion.

M. de V... calcule derechef le nombre prodigieux d'hommes qui ont été les victimes de la haine de religion. [x] Il convient cependant que tous ces meurtres étoient directement contraires aux préceptes de

(u) p. 171.
(x) p. 173. v. T. I, p. 183. T. II, p. 84.

Jésus, à ses exhortations tant de fois réitérées, & à son exemple. Le Fils de Dieu ne vouloit pas même permettre que les Samaritains fussent punis de la haine de religion, qu'ils lui avoient fait éprouver. A quoi sert donc cette longue énumération de meurtres, dont la religion n'a pas même été le prétexte ? A quoi sert de citer les croisades dont l'ambition de la cour de Rome & l'intérêt du clergé étoient les premiers mobiles ? Même les traits de cruauté qu'une Eglise puissante s'est tant de fois permise contre d'autres chrétiens, & se permet encore quelquefois de nos jours, ne sauroient être attribués en aucune maniere à la doctrine de notre Sauveur, qui prêchoit & exerçoit par-tout la tolérance, qui même contre l'usage des Juifs s'est conduit envers les Samaritains avec sa charité ordinaire; & nous a fait voir par son exemple, que nous ne devons pas moins aimer ceux dont les sentimens religieux différent des nôtres?

M. de V... fait ici une sortie violente sur la théologie, science qui nous enseigne nos devoirs envers Dieu. [y] Pourquoi ne serions-nous pas empressés à nous instruire des devoirs, dont l'observation nous conduira

(y) p. 187.

à un bonheur ſuprême ? Pourquoi n'y auroit-il pas dans la ſociété des hommes conſacrés à expliquer au peuple la révélation divine, qui communiquée aux hommes dans des ſiecles éloignés du nôtre, comme dans des circonſtances différentes ſoit pour la religion ſoit pour la conſtitution politique, parmi d'autres mœurs, & dans des langues qui différent entiérement de la nôtre, ne ſauroit ſans ce ſecours être à portée du chrétien qui n'eſt point inſtruit par l'étude? Ne peut-on pas eſpérer avec raiſon, que l'homme qui lit le texte original de l'Ecriture ſainte, qui joint à cet avantage la connoiſſance de l'hiſtoire ancienne, des langues qui ont quelque rapport avec les langues ſacrées, celle des explications données par d'autres ſavans, ſe trouvera en état de donner au peuple des idées plus claires & plus juſtes des devoirs de la religion, que le chrétien qui eſt obligé de conſumer ſa vie dans d'autres occupations? Mais on devinera aiſément la ſource de cette haine contre la théologie; les loups ne voulurent faire la paix avec les brebis, qu'à condition qu'elles ſe défairoient de leurs chiens.

Quel mal la théologie a-t-elle fait chez les proteſtans depuis deux ſiecles & demi? Avec quelle juſtice mettra-t-on les vues mondaines d'une hiérarchie puiſſante ſur le

compte de la religion, dont le fondateur ne possédoit rien où il eût pu reposer sa tête.

M. de V... prétend ici, [z] que Charles I subit à Londres le dernier supplice pour n'avoir pas voulu être presbytérien ; il dit cela après avoir lu Clarendon ! Cromvel qui sacrifia la vie du roi à sa sûreté n'étoit point presbytérien. Charles fut condamné comme transgresseur de la loi, & rebelle contre la république d'Angleterre ; la procédure & l'arrêt prononcé contre lui existent encore ; à sa mort les presbytériens avoient perdu tout pouvoir qui avoit passé aux indépendans.

M. de V... se permet des expressions très-dures au sujet des pseaumes. [a] Ces cantiques nous présentent en général l'expression de l'état de leur auteur ; ce sont des cantiques de pénitence & d'action de graces, & des prieres pour être délivré de ses ennemis. Plusieurs de ces cantiques furent composés pour David seul, & n'ont aucun rapport aux siecles postérieurs ; mais plusieurs autres qui ont pour objet la louange de l'Etre suprême, l'adoration de sa Majesté infinie, la confiance que toutes les créatures doivent à l'auteur de leur existence, des

(z) v. p. 185. T. I, p. 172, 173.
(a) p. 188. v. p. 149.

prieres pour le pardon de nos péchés pe
nous être aussi salutaires qu'ils l'étoient
vid. Rien de plus aisé pour l'église que
faire un choix. Les malédictions prono
contre les ennemis de David ne sont i
exemples à imiter, ni même l'expression
desir de vengeance de ce monarque off
elles ne sont que l'expression de la do
d'un peuple opprimé, chantées en préser
Seigneur par le chef de ce peuple. (b)
seul pouvoit nous enseigner à ne pas
borner à vouloir du bien à nos enn
mais à leur en faire; il expira en pro
çant les paroles : mon pere pardonne
pardonne aux meurtriers du bienfa
de la nation, du prophete de la ver
plus sublime. Le meilleur ouvrage peu
défiguré par des traductions absurdes,
justifier ceux qui saisissent cette occ
pour le tourner en ridicule. Roc-coa
n'est autre chose que rocher ferme &
muable du Seigneur; l'objet de la conf
de David, & n'a aucune connexion
les maledictions prononcées contre Basa

M. de V... est encore moins en
d'altérer l'Ecriture sainte; ce n'est

---

[b] T. II, p. 39.

[c] p. 189. M. de V... a défiguré ces pa
qu'il cite.



Dieu qui eſt ſorti du ſoleil comme un époux ſort de ſon lit; c'eſt le ſoleil lui-même qui commence avec joie ſa carriere; c'eſt lui qui ſelon David parcourt d'une extrêmité du ciel à l'autre, & dont la chaleur ſe répand ſur tous les êtres. (*d*)

Nous permettons volontiers à M. de V... de préférer les chanſons d'Horace à celles de David, & de croire qu'elles parlent plus noblement de l'Etre ſuprême; (*e*) mais les pſeaumes ne ſont ni des ballades ni des nonſenſes; ils s'élevent dans le texte au plus haut degré du ſublime, & ce n'eſt que d'après le texte original que nous devons en juger. Il reſte même aux traductions des veſtiges de beautés, quoiqu'elles ſe trouvent défigurées par la pauvreté des langues modernes; mais il ne paroîtra pas moins évident à l'eſprit le plus borné, qu'un Etre qui n'exiſte que dans l'imagination des poëtes tel que le Jupiter d'Horace ne devoit point élever ſon eſprit à ce noble enthouſiaſme, que l'ame de David pénétrée des perfections infinies de ſon créateur a répandu dans ſes cantiques.

Entraîné par la force de la vérité, M. de V... ne veut abolir ni la prédication ni le

---

(*d*) Pſ. XIX, 5.

(*e*) p. 190. comp. avec T. II, p. 94.

culte public ; nous avons plus d'une fois réfléchi avec surprise sur l'ingratitude des philosophes, qui méprisent un moyen admirable pour adoucir & corriger les mœurs du peuple, qu'un Socrate, un Epictete & tous les sages de l'antiquité auroient regardé comme le plus grand bienfait de la divinité. Toutes les semaines pour le moins un fois l'on a soin d'instruire le peuple publiquement des avantages inestimables de la vertu, de lui représenter les suites funestes du vice, de le rendre attentif à ses devoirs, & de lui donner des lumieres sur les perfections de l'Etre suprême, auxquelles un Socrate ou un Epictete n'étoient jamais capables d'atteindre ; quant à l'état moral des peuples du tems de ces deux sages, ils n'avoient aucune idée du bonheur à venir ; personne ne cherchoit à les éclairer sur leurs devoirs envers l'Etre suprême, envers leur prochain & eux-mêmes. Les prêtres satisfaits de pouvoir manger les revenus consacrés à l'autel, chantoient, dansoient, amusoient le peuple par des processions magnifiques, mais gardoient un profond silence sur les devoirs de la morale ; les philosophes n'avoient aucune communication avec le peuple, & les instructions qu'ils pouvoient donner aux grands, n'étoient que des doutes sur la nature de Dieu, sur le bien suprême,

sur

ſur la vie avenir, leur connoiſſance, dans la religion naturelle étoit auſſi bornée, que celle de leurs ſucceſſeurs de nos jours l'eſt dans la religion révelée. Le miniſtre paſteur de village guidé par des ſentimens de pieté, contribue aujourd'hui infiniment plus à rendre les hommes meilleurs, que ne faiſoient les fameux chefs de ſectes avec toute leur éloquence ſubtile. Il n'eſt point extraordinaire, que nous trouvions parmi le grand nombre de perſonnes, qui ſe vouent au miniſtere ſacré une grande variété de talens ſoit pour les connoiſſances ſoit pour les graces extérieures de la propoſition, mais tout homme raiſonnable ſe gardera bien de mettre ſur le compte de la religion la foibleſſe de quelques miniſtres du Seigneur, dont le diſpenſateur de tous les biens a reſſerré les talens dans des bornes étroites; mais auſſi cette clarté admirable répandue ſur la révelation, cette précieuſe ſimplicité qui ſçait ſe rendre intelligible à l'eſprit le plus borné, ſont-elles un avantage particulier de la religion chrétienne, ſans lequel notre divin maître n'auroit point rempli ſon but; une longue chaine de raiſonnemens une ſuite de propoſitions métaphyſiques euſſent été un travail abſolument perdu pour la plus grande partie du genre humain.

qui ne les auroit point lus & encore moins compris.

M. de V... prononce ſans la moindre exception l'anatheme : (*f*) que quiconque dit : Dieu m'a parlé, eſt coupable envers Dieu & les hommes. Notre Sauveur répete cependant mille fois, que c'eſt de ſon pere, qu'il tient ſa doctrine, & qu'il n'enſeigne que les paroles de ſon pere du Dieu ſouverain. Je frémis en réflechiſſant à la concluſion que cet homme célébre en tire. Il n'eſt pas douteux, que Dieu n'ait manifeſté immédiatement ſa volonté qu'à très peu de mortels, & dans des cas de la plus grande importance; mais trouverons-nous coupable envers l'être ſuprême l'homme qui s'étant glorifié d'une révelation divine la prouve par des miracles; ſeroit-il encore coupable envers les hommes, qu'il guide à leur bonheur par une doctrine divine infiniment ſuperieure à tout ce que des mortels ont jamais enſeigné? & qui peut nier, que Jeſus n'ait rempli ces deux objets?

M. de V... ajoute, (*g*) que c'eſt le comble des abominations, & en même tems du ridicule que de nous repreſenter Dieu comme un deſpote petit, inſenſé & barbare qui

(*f*) p. 193.
(*g*) p. 193.

ayant revelé en secret à ses favoris une loi incomprehensible, fait mourir le reste de la nation pour l'avoir ignorée. L'énigme est aisé à resoudre; l'objet de ce reproche est le Dieu des chretiens, si le salut est refusé aux peuples du paganisme. Mais M. de V... sçait aussi bien que tout le monde, & l'écriture sainte s'explique là-dessus de la maniere la plus formelle, que les gentils ne seront point jugés d'après une loi secrete & incomprehensible, qui n'a été révelée qu'à un petit nombre de favoris (environ cent millions de chretiens) mais d'après la loi qui leur a été révelée. (*h*)

Dieu un homme! Dieu mourir! „ Idée „ digne de punch! „ Expression révoltante & contraire au respect que M. de V... doit lui même au Dieu des chretiens, qu'il s'est engagé d'honorer en presence d'un notaire & de témoins; Dieu n'est point mort, aucun chretien n'admet une pareille contradiction, c'est Jesus qui est mort c'est le fils de Marie revètu de la nature humaine comme nous.

„ Un homme prédire. Idée digne de Nostradamus „ (*i*) L'homme ne voit point dans l'avenir, cette connoissance n'appar-

(*h*) X. V. p. 40.
(*i*) p. 194.

tient qu'à Dieu ; mais si nous avons devant nos yeux & les prophéties & leur accomplissement, le philosophe répondra-t-il cela est arrivé, mais il n'en est pas moins impossible ? les prophéties qui nous annoncent la destruction de Jerusalem, sept églises d'Asie, l'élevation d'un homme qui usurpe le trône de l'éternel, qui defend le mariage & l'usage de la nourriture que notre pere commun nous a donné, & mille autres prophéties répandues dans toutes les parties de l'écriture sainte, seront-elles déclarées impossibles, après que l'expérience nous a convaincu de leur vérité ?

M. de V... ajoute qu'il n'y a que la témerité la plus coupable, qui puisse inventer des propheties ou nous annoncer un Dieu qui s'est manifesté aux hommes des premiers âges. La foi est un devoir, dès qu'elle est accompagnée de conviction, quand même les évenemens qu'elle nous annonce seroient extraordinaires & s'éloigneroient de la marche journaliere de la nature ; il doit suffire pour notre conviction, que les témoins, qui attestent d'avoir vû un événement ne peuvent être soupçonnés ni de n'avoir pas été assez instruits du fait, ni d'avoir eu dessein de nous en imposer. (*k*) Il n'y a rien

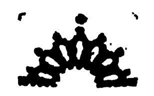
(*k*) p. 181.

de vrai des ſcenes tragiques que les Lutheriens & les Calviniſtes doivent nous avoir donné en Angleterre, en Hollande & en Allemagne. La doctrine des Proteſtans n'a jamais excité de guerre entre eux ; ce fut ſelon toute apparence la politique, qui dicta les arrêts rendus contre Crell, Pencer & Olden Barneveld. [l] La religion entra pour très peu de choſe dans la guerre malheureuſe de Charles I. qui étoit un Proteſtant zelé ; [m] la prodigalité l'avoit obligé à recourir à des moyens violens pour ſe procurer de l'argent ; la Reine avoit ſcandaliſé la nation par ſon zele indiſcret pour une religion que le peuple avoit pris en averſion, & par ſon penchant pour le luxe & les plaiſirs. Charles avoit encore perdu la confiance de la nation par ſon inconſtance, & s'étoit même rendu mépriſable à ſes yeux par une fermeté déplacée dans ſes projets & par la foibleſſe avec laquelle il les abandonnoit à la moindre reſiſtance. [n]

Nous reconnoiſſons encore le ſtile de M. de V... dans la prétendue inſtruction d'un jeune prince, [o] il s'y permet des expreſ-

(l) P. 32.
(m) P. 88.
(n) P. 326.
(o) P. 205.

sions peu décentes sur ce que l'Apôtre nous dit de la mort de la semence du bled, & des plaisanteries sur le grincement de dents dans l'éternité malheureuse où les hommes n'auront plus de dents. La flatterie que M. de V... se dit à lui même, que le prince lit avec fruit son siecle de Louis XIV. n'est que ridicule.



LETTRE SEIZIEME.

OBJECTION réiterée contre les Evangiles autentiques tirée des cinquante Evangiles apocryphes; (*a*) il leur donne pour auteurs des ennemis des chretiens, des Valentiniens ou des Juifs (*b*). Il ajoute que les peres Apostoliques citent des livres apocryphes; (*c*) mais l'exemple qu'il en donne ne le prouve point. Que Jesus avoit dit à ses disciples, qui le prenoient pour un spectre: touchez-moi, pour vous convaincre que je ne suis pas un esprit, la révelation dit la même chose à quelques mots près; l'ordre de le toucher pour être certains, qu'il n'est ni une ame séparée du corps, ni une apparition, se trouve dans un autre passage des Evangiles autentiques, & les peres Apostoliques qui écrivoient de mémoire, pouvoient aisément ajouter au texte quelques mots, dont le sujet leur fournissoit l'occasion. La difference est très-petite: touchez-moi, leur dit notre Sau-

(*a*) XI. p. 76.
(*b*) Lettres T. I. p. 40. &c.
(*c*) V. p. 90.

veur, un esprit peut-il être pourvu de cha
& d'os, comme vous voyez que je le sui
Les loups que Clement ajoute aux discou
de Jesus (*d*) se trouvent aussi dans l'Evai
gile, de même que la consolation, que
même Sauveur donne à ses disciples : 1
craignez point ceux qui vous tuent, ma
craignez celui qui a le pouvoir d'envoyer v
tre ame dans le séjour des tourmens. J'
les peres Apostoliques sous mes yeux,
n'y en a pas un, qui cite un livre apocr
phe, excepté l'auteur de la seconde épit
de Clement, qui est très suspecte, & q
aucun bon critique ne regarde comme a
tentique, au lieu que les mêmes peres c
tent mille fois les Evangiles & les épitres e
en propres termes ou pour le sens, je n'
nommerai du grand nombre que très peu, 1
Clement, Ignace, Polycarpe, Hermès &

„ Que Mahomet admet l'amour charn
„ dans une seconde vie, & ne fait poi
„ comme les chretiens résusciter les hor
„ mes avec les organes de la generation sa
„ leur en permettre l'usage" (*e*). La 1
velation ne nous dit nulle part, que l
hommes résusciteront avec ces organes, c
rectement opposée aux idées lubriques c

(*d*) P. 82.
(*e*) V. XI. p. 283.

faux prophete, elle nous dit que les bienheureux ſeront ſemblables aux anges. Il n'y a que l'homme, incapable de s'élever au-deſſus de la terre, qui puiſſe s'imaginer que le bonheur ſuprême dont les êtres jouiront dans la contemplation de leur créateur ne puiſſe être poſſible, ſans les plaiſirs des ſens, que nous partageons avec les brutes.

M. de V.. dit encore: qu'il n'exiſte rien dans l'homme, que nous puiſſions appeller ſa volonté, perſonne ne prétend qu'il exiſte un être pareil, ſelon M. de V... ce n'eſt que la volonté qui exiſte, mais non l'être capable de vouloir. Nous reconnoiſſons un être doué de la puiſſance de vouloir, ce qui eſt bien plus vraiſemblable qu'une volonté, ſans l'être qui l'exerce, l'attribut ſans ſon ſujet. Quel peut être le but des plaintes de M. de V... contre la providence? il la compare à un artiſte, qui après avoir achevé un horloge excellent, le briſeroit l'inſtant après. Cette comparaiſon cache bien des ſophiſmes, mais elle ne laiſſe pas d'enfermer auſſi du vrai. L'horloge étant d'une matiere ſujette à ſe caſſer, ne ſauroit être d'une durée perpetuelle, l'artiſte prevoit même, qu'il ſe dérangera un jour, il ne l'a même fait, que pour qu'il ne dure qu'un tems borné. Mais l'homme poſſede plus, que cette machine périſſable, ſon corps, ſon ame immortelle ſurvit à la deſtruction du

corps; elle eſt le veritable but de la création de l'homme; ſon deſtin eſt un bonheur ſuprême & éternel offert à tous ceux qui le cherchent. M deV... qui croit l'homme doux comme un mouton, convient cependant ici que le genre humain n'eſt qu'une aſſemblée abominable d'infortunés malfaiteurs. D'où vient donc cette corruption ſubite, qu'il ſe donne ailleurs tant de peine à rejetter?

Contre le ſabbath (*f*). Les Mages, que M. de V... cite comme les inventeurs du ſabbath, repreſentent Dieu comme un ouvrier, qui demande ſix ſemaines pour achever ſon ouvrage, & ſe donne du bon tems à la ſeptieme. Ce qu'il y a encore de vrai dans ce récit, c'eſt que Dieu conſacra ſix jours, ou ſix tems, qui ne ſont point déterminés à l'ouvrage de la création, & qu'au bout de ce tems il a ceſſé de produire de nouvelles créatures. Un jour de repos eſt pour l'homme un véritable bienfait de ſon créateur; il lui fixe par là un tems, où il puiſſe, libre de tout travail, élever ſon ame à l'auteur de ſon exiſtence & s'occuper de ſon ſalut.

M. de V... nous perſuaderoit ici, que les Juifs étoient des antropophages: (*g*)

(*f*) P. 299.
(*g*) T. I. p. 11.

si le texte ne nous faisoit voir clairement, que Dieu n'invite le peuple d'Israël qu'à consumer les chevaux & les chariots de ses ennemis.

Nous passons sous silence le poëme burlesque sur un prêtre mourant, où M. de V... tourne en ridicule le plus grand évenement, qui puisse arriver à un homme, l'exaltation du Prophete Elie.



LETTRE DIX-SEPTIEME.

LE commentaire ſur l'épitre aux Romains, que je trouve dans ce volume ne cede en rien pour la violence à ce que j'ai déja examiné ; il commence par un tableau de St. Paul dicté par un eſprit de plaiſanterie & de haine ; ſur le compte duquel il débite des fables puiſées dans les ſources les plus ſuſpectes, (*a*) le prétendu mariage de cet apôtre avec une fille de Gamaliel, & l'ordre qu'il doit avoir donné comme domeſtique de ce Phariſien de lapider St. Etienne, ſont formellement démentis par l'hiſtoire. Il avoit été diſciple de Gamaliel & la maniere, dont il en parle, fait voir, qu'il regardoit comme très honorable pour lui d'avoir été inſtruit par ce docteur célébre. Il n'a jamais été marié. Lorſque Etienne fut lapidé, il n'étoit encore qu'un jeune homme ſans aucune autorité. L'hiſtoire abſurde de Ste Tecle a non-ſeulement été refutée par Henri Ott, mais il y a long-tems, que le Pape Gelaſe l'a rejettée : & que Baronius l'a comptée parmi les fables. Bien loin

(*a*) XI. p. 139.

de tromper les fideles en leur annonçant la fin prochaine du monde, (*b*) St. Paul fit tout ce qu'il put, pour les convaincre que cet évenement étoit encore éloigné de ses jours. Il pouvoit être citoyen romain quoique natif de Tarse, (*c*) l'on obtenoit, quelquefois cette prérogative par une patente imperiale, qui ne s'étendoit pas toujours sur les autres habitans d'une ville: le droit de bourgeoisie s'obtenoit très facilement sous les mauvais empereurs, Pline le jeune nous cite un grand nombre d'exemples de gens auxquels Trajan accorda cette grace à sa recommandation, quoique cet empereur fut plus difficile de ce côté là que ses prédécesseurs. De quel droit le commentateur peut-il traiter de mensonge l'histoire des Apôtres, & soutenir que Silas ne pouvoit être citoyen romain? (*d*) Il est assez extraordinaire de rejetter cette histoire, que tous les peres d'église depuis le tems des Apôtres ont reconnue autentique, & de vouloir nous obliger à recevoir la légende très apocryphe de Ste Tecle reconnue généralement pour une fable dont l'antiquité n'avoit nulle connoissance, & de la faire remonter au premier siecle.

(*b*) I. p. 159. II. p. 167.
(*c*) T. I. p. 41. 249.
(*d*) P. 117.

M. de V... confond encore ici ſelon ſa coutume la cauſe de l'hiérarchie romaine avec celle du chriſtianiſme. (*e*) Si l'évêque de Rome s'eſt arrogé les prérogatives d'un prince ſéculier, & d'un chef ſpirituel d'une grande partie des peuples civiliſés, nous ne devons point en accuſer St. Paul, qui enſeignoit à Rome dans les chaines, & qui ſouffrit le martire dans cette capitale. Où M. de V... a-t-il puiſé l'anecdote, que Conſtantin fut ſoutenu de l'argent des chretiens? ſur quel fondement le choix que cet empereur fit d'une ſeconde capitale, ſera-t-il un ſujet de reproche pour le chriſtianiſme? Qu'un philoſophe ne faſſe pas grand cas des ſaints des ſiecles poſtérieurs, dont une bonne partie doit nous être aſſez ſuſpecte, rien n'eſt plus ſimple, mais ſera-t-il pour cela obligé d'honorer un Mars, une Junon & d'autres idoles du paganiſme, quand même leurs ſtatues ſeroient l'ouvrage des ſculpteurs les plus célébres? S'il y a du rapport entre les Evangiles & quelques fables payennes, il eſt ſi eloigné, & approche ſi peu du rapport des mêmes Evangiles avec des hiſtoires paralleles ſe l'ancien teſtament, qu'il n'eſt pas poſſible, que M. de V... ait pu croire ſérieuſement, qu'un Apôtre deſtitué d'éru-

(*e*) P. 140.

dition, ou dont l'érudition se bornoit aux dogmes judaïques, ait pu imiter l'histoire inconnue d'une fille d'Anius ; le vase d'huile de la veuve de Sarepta eut été bien plus à sa portée.

La comparaison de Romulus avec Jésus est révoltante, & ne prouve que la haine que cet homme célebre a voué à notre divin rédemteur (*f*)

M. de V... compte en confondant les légendes avec la révélation dans un petit nombre de villages 14000 enfans massacrés par ordre d'Herode, & après avoir défiguré l'histoire de Jésus par des additions, il appelle les Evangelistes des fourbes insensés, qui méritent d'être enfermés dans l'hôpital des foux ... M. de V... le prédicateur de la tolérance parle ainsi de St. Jean, après avoir prodigué à l'empereur Julien l'épithete de bienfaisant !

M. de V... sçait aussi bien que tout le monde, que l'Oecuméne dont Auguste fit dénombrer les habitans n'est autre chose que la Palestine. (*g*) Nous avons déja parlé ailleurs de l'éclipse : (*h*) nous avons aussi répondu ailleurs à l'article d'Ananias

(*f*) p. 144.
(*g*) p. 150.
(*h*) I. p. 116.

& de Saphira (*i*). Quelle preuve M. de V... tirera-t-il du teſtament abſurde des douze Patriarches contre nos Evangiles? Un livre mérite-t-il d'être rejeté à cauſe des defauts d'un autre? M. de V... inſulte encore ici la Trinité, quoique ſous le nom d'un chretien (*k*) par les expreſſions les plus révoltantes; mais ſes railleries ont moins l'écriture ſainte pour objet que quelques expreſſions ſcholaſtiques, qui ont répandu plus d'obſcurité encore ſur une doctrine déja impénétrable à notre raiſon. Il eut dû conſiderer combien l'idée de la divinité doit déja être par elle-même obſcure à nos eſprits bornés, mais que ce que nous ſommes le moins en état de comprendre peut également être très-vrai & démontré mathématiquement, comme M. de V... convient lui-même au ſujet de l'exiſtence éternelle de l'être ſuprême, que nous ne ſommes pas plus en état de comprendre. Dès qu'il eſt donc démontré que Jéſus l'envoyé de Dieu a prouvé ſa miſſion par des miracles, par le parfait accord que nous rencontrons entre les évenemens de ſa vie & les anciennes prophéties, & entre ſes propres prophéties & leur accompliſſement, nous

---

(*i*) p. 152.
(*k*) p. 150. & chez nous T. II. p. 318.

nous ſommes auſſi obligés de croire, ce que l'écriture nous en dit en termes clairs; elle nous annonce un ſeul être ſuprême, mais qui ſe manifeſte à l'homme par de différentes relations. Il eſt la cauſe premiere de toutes choſes, (*l*) il eſt notre rédemteur & notre prophete; il ſanctifie enfin notre ame corrompue; perſonne n'eſt obligé de croire ce que la révelation n'exprime pas en termes formels, & quiconque ne s'écarte pas de cette regle, ne ſçauroit mériter ces traits de ſatire. L'image viſible de la colombe étoit peut-être moins un évenement réel, qu'un ſymbole, qui annonçoit aux aſſiſtans les graces ſurnaturelles promiſes à notre divin rédemteur. Le myſtere qui repréſente Jéſus revêtu de la nature humaine ne devroit point offrir un ſujet de raillerie.

Une ame humaine exemte de toutes nos imperfections morales ſe trouve réunie à la divinité d'une maniere à la vérité inconcevable à notre eſprit borné, mais ſans nous laiſſer le moindre prétexte de nous en former une idée indigne de ſon objet.

Les ſarcaſmes de M. de V... ſur la maniere, dont notre ſauveur exprime le ſentiment de ſes ſouffrances, ſont apparemment

(*l*) T. II. p. 310.

une ſuite de la morale de théatre, qu'une application conſtante à ce genre de litterature lui à rendue familiere. (*m*) Selon les principes de cette morale l'homme ne ſe plaindra d'aucune douleur, & envifagera la mort d'un œil ferme & tranquille; mais cette morale n'eſt qu'un roman, elle eſt en contradiction avec la nature, nos nerfs ſont les inſtrumens de nos ſenſations, & nous ne ſçaurions ſentir la douleur ſans ſouffrir; une loi éternelle à rendu la mort un objet de terreur, que nous ne ſçaurions enviſager de près ſans être ſaiſis d'effroi, il falloit donc que Jéſus, aſſujetti à toutes nos foibleſſes excepté le péché, ſentît la douleur comme un mal. Les Grecs, ces guerriers intrépides, qui ſupportoient la douleur avec autant de fermeté que nous, dont les chirurgiens avoient introduit des opérations également inſupportables aux romains & à nous, laiſſent cependant leurs héros ſe plaindre, & répandre des larmes. Euripide, Poëte bien plus naturel, que ne le ſont nos françois modernes met des plaintes dans la bouche de ſes héros, & la crainte dans le cœur des grecs les plus intrépides. L'Achille d'Homere & l'Enée de Virgile verſent des larmes. Une ſuite de traits

(*m*) II. p. 164.

injurieux contre notre Sauveur, (*n*) quoique destitués de tout fondement, n'excite pas moins notre indignation. La courtisane publique, qui doit avoir été sa meilleure amie est Marie la pécheresse, dont la repentance expia les désordres passés.

" Je croirois, dit M. de V... si le „ peuple avoit crû, auquel Jésus adressa ses „ prédications „. (*o*) Sa doctrine fut embrassée par un grand nombre d'hommes; plusieurs personnes de considération, (*p*) qui n'étoient pas moins convaincues, se laisserent arrêter par la crainte, & plusieurs autres scellerent leur foi de leur sang. Nous pouvons juger par le discours de St. Etienne, de quelle conviction inébranlable les disciples de Jésus étoient pénetrés; mais la plus grande partie de la nation étoit aveuglée par la corruption naturelle, l'orgueil, l'avarice & sur-tout par le préjugé d'un Messie victorieux; d'ailleurs la conversion de tout le peuple d'Israël n'étoit point nécessaire pour remplir le but de la venue du Messie, ce but étoient les souffrances de Jesus, & n'eut pas été rempli si sa doctrine avoit été accompagnée de l'approbation de tout le peuple.

(*n*) 153.
(*o*) p. 187.
(*p*) Jean, 7, 42.

M. de V... nous permettra encore de douter, qu'il croiroit si les Juifs avoient crû : il y a plutôt apparence, qu'il se seroit écrié avec un air triomphant, que les miracles de Jésus n'ont été ni examinés ni prouvés, & que personne ne s'est trouvé en état de résister au torrent qui entrainoit toute la nation, que les adhérens de Jésus ne sçauroient être des témoins recevables & qu'on se seroit bien gardé d'attribuer des miracles à Jésus, si des hommes libres de préjugé ou de crainte avoient osé ou voulu les soumettre à un mûr examen.

M. de V... n'épargne pas même le discours inimitable, que Jésus prononça sur la montagne, ce premier modele de la morale la plus pure, & auquel les plus beaux écrits des philosophes ne sçauroient approcher. (*q*) Nous ne comprenons point, en quoi la promesse peut être ridicule, lorsqu'elle annonce le royaume des cieux aux hommes pénetrés d'humilité & du sentiment de leurs fautes.

Le passage d'Epictéte est d'un Grec pur, & embelli de tous les ornemens de l'éloquence, il n'enferme cependant rien de plus élevé que ces paroles de notre sauveur : mon pere délivre moi de cette heure ! mais

(*q*) p. 207.

c'eſt pour cela que je ſuis venu au monde, glorifie ton nom, que ta volonté ſoit faite, & non la mienne. (*r*)

Nous avons déja répondu aux objection de M. de V... ſur le jugement réſervé aux peuples privés de la révelation divine, (*s*) & au ſujet de la prophétie ſur les deux jugemens, nous avons diſtingué celui que Dieu a déja exercé contre la ville de Jéruſalem, de celui auquel un jour tout le genre humain ſera appellé: (*t*) prophétie, qui ſelon M. de V... ne ſçauroit être plus fauſſe, quoiqu'une partie en ait deja été parfaitement accomplie, & que l'autre ne puiſſe être qu'éloignée, parce qu'elle ſera précedée de pluſieurs évenemens annoncés dans d'autres prophéties.

L'expreſſion de M. de V... „L'énormité (*u*) de ces abſurdes bêtiſes" péche pour le moins contre la décence de nos mœurs d'aujourd'hui; il donne cette épithete à la fuite du peuple d'Iſraël, qui ſortit d'Egypte à la hâte & mal armé, non dans le ſeul but de prendre la fuite, mais de ſe rapprocher de la terre dont la poſſeſſion lui étoit promiſe. Les preuves dont M. de V... ſe ſert à

(*r*) Jean 12, 27,
(*s*) T. II. p. 121.
(*t*) T. II. p. 156.
(*u*) V. p. 226.

cette occasion, font assez voir combien il sentoit lui-même l'impossibilité d'en pouvoir fournir de meilleures, avec tout le génie dont la providence l'a favorisé. La sortie du peuple d'Israël de la servitude d'Egypte, est un évenement connu, rapporté non-seulement par plusieurs auteurs du paganisme, mais sur-tout par le scrupuleux Tacite; l'écriture sainte, qui devoit à la fois servir aux Juifs d'archives & de code de loi, accompagne le récit de cet évenement remarquable d'un grand nombre de circonstances; comment auroit-elle pu cacher un fait aussi important au peuple, pour lequel elle fût proprement écrite; elle se distingue sur-tout des fables du Paganisme en nous laissant toujours voir la liaison entre les causes & leurs effets. Les Israëlites se voient tourmentés & ensuite chassés, parce qu'ils sont la cause des jugemens exercés contre l'Egypte; ils sortent à la hâte, & plusieurs années après ils s'emparent du pays de Canaan partagé en plusieurs états indépendans les uns des autres. Ce récit paroît infiniment plus vraisemblable qu'une armée de lépreux qui compose une nation puissante, qui s'empare d'un pays considérable, & que Moïse se servit de la médiation d'un âne pour demander la portion, que le seigneur lui avoit assigné. Cette prétendue

origine des Juifs d'une troupe de lépreux bannis & vivant sans aucune loi ne s'accorde pas plus avec les loix de Moïse qui étoient aussi sages que conformes aux intérêts de l'humanité, qu'avec le culte de ce peuple dicté par la sagesse suprême & accommodé à sa situation que ce Législateur y avoit établi. La source de cette grande difference entre les deux récits, est que les Egyptiens excités par leur haine avoient défiguré la vérité, & que Tacite n'a point copié leurs calomnies.

Le dessein d'inspirer du mépris pour Jésus, fait dire à M. de V... (*x*) qu'il avoit été un Juif attaché aux usages religieux de sa nation, (*y*) mais qu'entraîné par l'ambition de s'élever au-dessus de sa sphere, il avoit attiré quelques femmes dans son parti, & que s'étant exhalé en injures contre les magistrats, en fut puni du dernier supplice, que sa secte resta dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'elle fut soutenue par quelques Platoniciens d'Alexandrie. (*z*) Un tas de faits inventés arbitrairement! Un grand nombre de fideles, qui subirent le martyre à Rome, & même des gens d'un mérite distingué

(*x*) V. p. 232.
(*y*) comp. avec I. p. 213.
(*z*) II. p. 281.

avoient embraſſé le Chriſtianiſme, toutes les nations depuis la Paleſtine juſqu'en Bythinie avoient renoncé au culte des idoles, avant qu'il exiſtat à Alexandrie un ſeul chretien attaché à la ſecte de Platon.

Il ajoute, que les chretiens ſe ſont eux-mêmes attiré les perſécutions par leur intolerance, pour avoir calomnié la religion dominante, & même pour en avoir médité la deſtruction, n'ayant pas voulu ſouffrir d'autre religion que la leur. (*a*) Ils étoient cependant encore trop foibles pour être intolérans, lorſque Néron les punit de l'incendie de Rome, dont il étoit lui-même l'auteur; leurs principes les obligeoient néceſſairement de s'élever contre le culte des idoles comme le plus grand obſtacle au ſalut des hommes; n'eſt-ce pas exiger plus que de la tolerance que d'interdire aux chretiens de défendre leur doctrine contre les erreurs, avec leſquelles elle eſt incompatible; lorſque M. de V... exige comme un droit la tolerance des Philoſophes, s'abſtient-il pour cela d'attaquer le Chriſtianiſme ſans le moindre ménagement, & voudra-t-il renoncer par ce motif au droit de tolerance? St. Paul nous a d'ailleurs laiſſé un exemple édifiant de tolerance par la réſerve, avec laquelle il

(*a*) V. p. 233.

ait envisager le culte des idoles comme l'ouvrage de l'ignorance & des siecles d'obscurité, & n'exhorte pas moins les fideles à l'obéissance envers les magistrats, mêm envers un Claude & un Néron. (*b*)

Nous conviendrons aisément avec M. de V... que l'absolution d'un prêtre ne sçauroit délivrer le pécheur impénitent de la punition : (*c*) mais aussi n'est-ce pas la doctrine de Jésus ; aucun Moraliste n'exigeoit avec autant de rigueur la véritable pureté du cœur, & un détachement sincere des choses terrestres. Nous croyons aussi peu que M. de V... qu'un Dieu rémunerateur & vengeur, puisse être l'objet des railleries des hommes ; & ce Dieu n'est-il pas aussi le Dieu des chretiens ? (*d*)

M. de V... revient à l'écriture sainte, & l'accuse de nous annoncer avec une *fureur absurde*, (*e*) que Dieu s'est choisi un petit peuple, qui venoit d'être esclave chez les Egytiens ; (*f*) expression peu décente pour désigner la sortie de ce peuple d'Egypte ; événement, qui est aussi rapporté par

(*b*) I. p. 133.
(*c*) V. p. 277.
(*d*) p. 248.
(*e*) p. 261.
(*f*) Comp. avec II. p. 177. 178.

Diodore de Sicile ; eſt-ce une fureur que de nous apprendre, que Dieu s'eſt manifeſté d'une maniere plus particuliere à un peuple qu'à un autre ? M. de V... ne ſe ſent-il pas plus éclairé, que ne l'eſt le chretien ſuperſtitieux, l'objet de ſon mépris un Morellet, un Chomeix & d'autres ? Ne ſe flatte-t-il pas de l'eſpérance d'être d'autant plus agréable à Dieu, que cet être bienfaiſant ſe plait à récompenſer nos efforts à devenir plus éclairés & plus vertueux ? Viennent enſuite les objections contre l'hiſtoire de l'ancienne alliance revêtues des termes les plus durs, quoiqu'elles ne ſoient fondées que ſur des paſſages alterés de l'écriture ſainte. [*g*]

Que peut-il y avoir de dangereux dans le premier chapitre de la Geneſe qui méritât d'en défendre la lecture ? qu'y a-t-il de commun entre cette hiſtoire & la théogonie des Phéniciens, où Sanchoniaton rapporte non la création phyſique de l'univers, mais une ſuite d'anciens rois, qui ſe faiſoient la guerre ? Il demande enſuite comment l'eſprit de l'homme a pu s'abbrutir au point de nous raconter des choſes auſſi infames & auſſi ſuperſtitieuſes, que l'hiſtoire des ſouris d'or ? Auſſi cet acte de ſuperſtition n'étoit-il nullement un ordre du Seigneur, mais une erreur des Philiſtins.

(*g*) V. p. 262.

Il dit au ſujet des ſacrifices, qu'il eſt mpoſſible, qu'ils puiſſent être agréables à Dieu; (*g*) que cet être ſuprême a lui même répeté mille fois, que rien ne peut lui plaire qu'un cœur pur Le Seigneur commande les ſacrifices à ſon peuple comme le ymbole de la mort de Jeſus, qui devoit un our ſe ſacrifier pour les péchés du monde, ce grand évenement étoit annoncé par l'agneau de pâque, dont la fête ſe rencontroit dans le tems de l'année, où elle trouva on accompliſſement dans le ſacrifice de l'agneau ſans tache, par le choix détaillé des nimaux purs pour les ſacrifices, & l'exclu- ion de tous les autres, par les ſacrifices particulierement deſtinés pour les péchés du peuple & par un grand nombre d'autres inſtitutions pareilles. Les ſacrifices étoient donc à la fois un ſymbole du parfait ſacrifice du Meſſie, & un aveu tacite de l'homme, qu'il reconnoiſſoit Dieu pour l'auteur de tous les biens dont il jouiſſoit, & qu'il ſe ſentoit dans l'obligation indiſpenſable de conſacrer à la gloire de ce bienfaiteur céleſte ce qu'il avoit de plus cher, & l'effet le plus précieux dans l'enfance du monde, étoient ſans doute les animaux utiles, qui avant l'invention des arts ſervoient à la fois de nourriture & de vêtement aux hommes; le

(*b*) V. p. 266.

ſang des boucs ou la graiſſe des taureaux ne pouvoient à la vérité par eux-mêmes effacer les tranſgreſſions du pécheur ; cette reſſource eut été trop facile pour les riches ; auſſi les Prophetes ont-ils mille fois refuté l'erreur des Juifs, qui s'imaginoient de pouvoir appaiſer la divinité par des ſacrifices. Il eſt cependant aſſez ſingulier, que les idées des payens ſur les effets ſalutaires des ſacrifices ſe fuſſent parfaitement accordées avec celles des Juifs : les ombres des héros défunts, qu'on honoroit par des victimes, s'abbreuvent dans Homere avec plaiſir du ſang répandu, l'odeur de l'encens, dont la fumée s'élevoit au ciel, parut agréable à Jupiter.

Sur les Magiciens d'Egypte ; (*b*) cette difficulté n'eſt pas aiſée à réſoudre, je pencherois cependant aſſez pour l'opinion de Reinbeck, qui regarde ces miracles des magiciens comme un pur effet de leur adreſſe à en impoſer, l'on peut porter ce jugement avec bien plus de vraiſemblance ſur la magicienne d'Endor ; mais on ne ſera pas moins obligé d'en convenir, que le pouvoir des malins eſprits a été plus viſible & plus étendu avant la naiſſance de notre Sauveur ; nous croyons en trouver la principale

(*b*) V. p. 270.

preuve dans le ſilence des oracles, dont Plutarque eſt un témoin irréprochable, & qui ne peut être l'effet d'une philoſophie plus éclairée, puiſque les hommes les plus puiſſans de la terre avoient déja embraſſé du tems de Céſar les ſentimens d'Epicure; ſans que la foule ait pour cela renoncé à la ſuperſtition & ſur-tout à la confiance aux oracles, qui étoit même fondée ſur les loix & la conſtitution politique de l'état.

M. de V... ſçait auſſi bien que nous, qu'on ne peut en aucune maniere accuſer le chriſtianiſme des meurtres, dont une ſecte puiſſante s'eſt rendue coupable; il trouve cependant ſon compte à rendre la religion odieuſe pour des crimes, dont elle n'a été que le prétexte, & qui peut ignorer que les victimes infortunées des perſécutions n'aient adoré le même Sauveur, dont elles portent le nom & au nom duquel elles ont reçu le baptême? & ce ſont les mêmes chretiens, qui ont péri ou ſucceſſivement par la main du bourreau, ou par milliers dans les guerres, que l'eſprit de perſécution excita contre eux, ce n'eſt donc pas au chriſtianiſme, que des chretiens ont été immolés, quand même on ſuppoſeroit, qu'ils ont été dans l'erreur; ces exécutions ſanglantes firent même perdre au chriſtianiſme une partie de ſes enfans, & le priverent de l'autre côté

de la confidération dont une églife puiffante s'eft emparée à l'exclufion des autres, mais que l'intolerance auffi contraire aux préceptes de notre charitable Sauveur lui a fait perdre.

L'héroïfme des Proteftans aux approches d'une mort cruelle, (*i*) ne doit point effacer le fouvenir de celui des premiers martyrs, (*k*) fondé fur la même efpérance.

Les Chinois, ce peuple fi tolerant & fi philofophe ont plus d'une fois emprifonné & battu des chretiens, ils ont exilé dans des déferts & même condamné au dernier fupplice des princes, qui avoient embraffé le chriftianifme. Japan extirpa le chriftianifme avec une fureur plus foutenue & plus réfléchie, que n'ont jamais fait les Nérons & les Dioclétiens, auffi eft-il parvenu à fon but avec le même fuccès, qui accompagne le procédé de l'inquifition envers les proteftans Efpagnols, dont le fer & le feu ne laifferent pas échapper un feul.

Eloge très pompeux des Théiftes, (*l*) dont M. de V... adopte les fentimens avec un million d'habitans de l'Europe, chez lefquels on doit felon lui chercher le peu de bien, qui exifte encore parmi les hommes.

(*k*) V. p. 277.
(*l*) T. I. p. 214. 215.
(*m*) P. 287. 288.

:n quoi cette secte a-t-elle méritée de si
rands éloges? trouvons nous chez les philo-
ophes de l'antiquité. & même chez un Socra-
e, cette perfection sublime, que M. de V...
eur attribue? Bien loin de trouver ce degré
e perfection dans leur vie, nous ne le trou-
ons pas même dans leurs écrits.

Privés de la connoissance de l'être suprê-
ne & d'une vie avenir, ils ignoroient les
evoirs les plus essentiels de l'homme, ce
u'il doit à son Créateur; les Stoïciens, un
eneque n'attendoient rien de l'être suprême;
e sage esperoit tout de soi-même, c'est un
rgueil si naturel à l'homme, qu'il n'y a
ue peu de mois, que M. Thomas mit dans
a bouche de Marc-Aurele les propres paro-
es; qu'il ne demandoit point la vertu des
ieux, qu'il ne l'attendoit que de soi-
nême.

Mais si les Théistes adorent une seul Dieu,
'où leur vient une science, à laquelle Ci-
ceron & les plus grands philosophes des sie-
les les plus éclairés & des nations les plus
ivilisées ne purent atteindre, excepté les
uifs & les Guebres, car les Arabes étoient
ncore idolâtres & adoroient les astres? n'est-
e par le fruit de la révelation, dont M. de
V... emprunte les armes pour la combat-

tre, & abuſe de ſes bienfaits pour lui conteſter ſon utilité. [*n*]

Cependant le langage de Marc-Aurele n'eſt point celui, que M. Thomas lui fait tenir, plus humble que ſon panegyriſte, il reconnoit auſſi bien qu'Epictete la relation de l'homme avec ſon Créateur, tous deux regardent comme leur premier devoir de ſe rendre conformes à Dieu & de ſe réſigner à ſa volonté; aucun payen n'a pû atteindre à des ſentimens auſſi ſublimes; mais il manquoit encore bien des choſes à la perfection de ces hommes vraiment vertueux; ils ne connoiſſoient pas aſſez leur corruption; ils ne ſentoient pas aſſez combien ils étoient éloignés de cette pureté morale, que la ſainteté de l'être ſuprême exige de nous; ils ne pouvoient ni eſperer ni chercher le moyen de ſe reconcilier avec la divinité offenſée, [*o*] & d'en obtenir le pardon de leurs péchés. Une idée de Socrate ſe repandit comme un éclair dans les tenebres epaiſſes qui environnoient tous les ſages de la Grece, il eſperoit, que Dieu appellera dans ſa bonté un homme pour enſeigner les moyens d'obtenir ce pardon de nos péchés. Aux jours de Marc-Aurele cet homme étoit venu il avoit

(*o*) Voyez ſur l'état déplorable du Monde II. p. 331. ſeq.

(*p*) Voyez T. II. p. 308.

ıvoit enſeigné aux mortels le chemin du ſalut ; il y a même apparence qu'une partie de cette lumiere a pénetré juſqu'à Epictete ; cependant ni Epictete ni Marc-Aurele n'étoient aſſez pénetrés du ſentiment de leur corruption, & de l'indignation du juge ſuprême, ſuite néceſſaire de nos fautes, auſſi n'étoient-ils point parvenus à cet état d'humilité, qui nous conduiſant à la confeſſion ſincere de nos fautes eſt le fondement du chriſtianiſme, & nous prépare à participer aux bienfaits céleſtes.

Le tableau que M. de V... nous donne du chretien n'eſt autre choſe que ſon Marc-Aurele auſſi éloigné de la confiance en un médiateur, que du ſentiment de ſa corruption.

Le chriſtianiſme n'eſt établi ni ſur un Abgare & de fauſſes épitres de Jeſus, ni ſur les conſtitutions apoſtoliques ou les livres des Sybilles ; la plupart des chretiens ignorent juſqu'aux noms de la plus grande partie de ces livres ſuppoſés.

Le chriſtianiſme raiſonnable eſt plutôt fondé ſur le ſentiment de notre corruption & de nos offenſes envers l'être ſuprême, ſur une révelation divine, qui nous rend attentifs à notre état corrompu, qu'une triſte expérience nous a déja fait connoître & qui nous enſeigne un ſeul moyen confor-

me aux lumieres de notre raiſon, pour obtenir du juge ſuprême le pardon de nos fautes, ſur des preuves qui établiſſent de la maniere la plus évidente la divinité de cette révelation, ſur l'accompliſſement des prophéties de l'ancienne alliance auſſi bien que de celles de Jeſus & des Apôtres établi ſur des preuves hiſtoriques, ſur le ſçeau infaillible de la miſſion divine de notre Sauveur, des miracles reconnus par ſes ennemis même, c'eſt à deſſein, que je paſſe ſous ſilence ce ſentiment interne, qui nous annonce que nos prieres ſont exaucées, les effets admirables de la priere, la paix de l'ame qui ſuit la pratique des devoirs du chriſtianiſme, & d'autres preuves perſonnelles qui peuvent bien convaincre le fidele, mais dont il ne ſçauroit communiquer la conviction aux autres.

Eh mes bonnes gens, dit M. de V... ne craignez point les Théiſtes, [r] ils ne font point fanatiques, ils ne prêchent, ni ne font des proſélites! mais ſi cet homme célébre n'eſt point fanatique, ſa haine pour les chretiens n'en eſt pas moins réelle, & les traits de ſa plume cachés ſous le ſtile le plus ſéduiſant n'en ſont pas moins redoutables.

(r) V. p. 292.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on com-
ence à remarquer, que les philoſophes
odernes forment une ſecte, qui n'eſt ap-
rouvée que de ſes adhérens, qui affecte de
épriſer tous ceux qui oſent croire une
velation divine, & qui ne leur rend pas
ême la juſtice que l'on ſe doit entre hom-
es; un prélat auſſi célébre pour ſes talens
ie pour ſa piété, nous en fournit un triſte
temple. A leurs yeux Maupertuis n'eſt
ı'un capucin; il ſuffira pour être confon-
ı dans la foule du peuple de reconnoî-
e dans la nature, les deſſeins d'une ſageſſe
prême. Rendons cependant juſtice à M.
V... La raiſon abandonnée à elle même
l'a point laiſſé tomber dans l'erreur de
s philoſophes, qui s'efforcent à méecon-
ıitre cette preuve de la ſageſſe divine; un
ıffon la combat ſans ceſſe, & cherche à
ablir ſon opinion ſur des conjectures ha-
rdées de quelques médecins ſur le vrai but
s parties oſſeuſes des corps; s'en ſuivra-t-
que l'œil n'eſt pas fait pour la vue, parce
ı'il n'eſt pas bien décidé que le ſang ſe
épare dans le foie, cependant un membre
l'académie des ſciences de Paris a ſoutenu
ntre moi avec la plus grande opiniâtreté
ıe les yeux ne ſont pas plus faits pour
ir, que les pierres ne le ſont pour caſſer
vitres; n'avons-nous pas vu depuis peu

un philosophe de condition chercher à convertir avec l'épée un capucin trop crédule ? L'entretien raisonnable d'un empereur de la Chine avec un moine borné peut jetter du ridicule sur l'état de ce dernier, sans qu'un protestant ait sujet de s'en fâcher, au lieu que le monarque de Ferney attaque le divin Sauveur & sa mere bienheureuse, par des traits, qui ne sont qu'un mélange des calomnies des Juifs & de ses propres fictions; je ne sçaurois me résoudre à répeter les expressions qu'il se permet contre la Trinité, lui qui accuse les chretiens de s'être attiré des persécutions, pour avoir proferé des blasphêmes contre les idoles du Paganisme. Tout ce passage se distingue par une animosité révoltante; son principal objet est la divinité de Jesus, dont M. de V... abuse pour parler de Dieu en termes très peu conformes au profond respect que nous devons à sa Majesté suprême. Quant aux maux que le christianisme a produit dans le Japon, les mémoires de Kæmpfer ne nous laissent plus aucun doute, que l'ambition n'ait été le premier mobile des persécutions qui désolerent cet empire, [s] & encore quel christianisme que celui de ces peuples !

(s) T. I. p 131.

M. de V... ſe permet encore quelques petites railleries ſur l'exiſtence de l'ame, [*t*] & ſe ſert pour établir la probabilité de ſon anéantiſſement de la comparaiſon entre un enfant & une bête brute. Mais qu'elle contradiction y auroit-il à ſuppoſer même aux bêtes une ame d'un rang inférieur, un être doué de ſentiment & de volonté? Nous ne répeterons pas ici les raiſons, qui n'admettent point dans la matiere la faculté de penſer & ſur leſquelles nous avons inſiſté ailleurs. [*u*]

(*t*) T. II. p. 230. 231. p. 125.
(*u*) T. I. p. 175.





DIX-HUITIEME LETTRE.

Le douzieme & treizieme volumes des mélanges philoſophiques ne nous donnent pas beaucoup d'occupation ; nous y avons lu avec plaiſir des pieces de théatre auſſi innocentes que dignes du génie de leur auteur, & des petits poëmes dont l'aménité & le feu ne ſe reſſentent point de l'âge avancé de cet homme célébre. Il ſe permet cependant une raillerie légere dans un petit poëme du douzieme volume (a), où il ne s'exprime pas ſur l'Etre ſuprême avec le reſpect que la créature doit en tout tems à l'auteur de ſon exiſtence & à ſon juge. L'Eternel ne ſourit point. La note offre auſſi une idée peu convenable de la punition des méchans ; (b) le Dieu des chrétiens n'a pas créé des millions innombrables d'êtres ſenſibles, dans la vue de n'en favoriſer qu'une très-petite partie, ce que M. de V... oſe appeller un deſſein brutal, expreſſion dont le foible mortel ne ſauroit ſans crime ſe ſervir à l'égard de l'Etre ſuprême. Je ne parle que de cette expreſſion, l'objection ſe préſente

(a) XII, p. 160.
(b) V. p. 212.

d'elle-même dans la matiere obscure sur la permission du mal physique & moral.

Locke & Newton n'étoient point des Théistes dans le sens que M. de V... donne à ce mot, ils étoient des chrétiens très-zélés qui se sont aussi occupés à répandre par leurs commentaires des lumieres sur l'écriture sainte; même Clarke pour lequel M. de V... témoigne une si haute estime, étoit chrétien, & s'il s'éloigne de la doctrine reçue quant à la divinité de notre Sauveur, cette erreur d'une espece plus subtile n'a eu sa source que dans le desir d'accommoder un peu plus la révélation avec la foible lueur de notre raison.

M. de V... ne veut point admettre la mort du bled jetté en terre, qui arrive cependant avant qu'il se soit formé en épis; il nie de même le réveil des anguilles microscopiques d'une léthargie qui ressemble assez à la mort; je souhaite sincérement que cet homme célébre devienne moins décisif, lorsqu'il s'agit d'expériences; nous avons déjà fait voir ailleurs, que la possibilité de réveiller les animalcules aquatiques d'une mort apparente, se montre tous les jours avec plus d'évidence aux observateurs; mais aussi pourquoi ce réveil ressemble-t-il si fort à la résurrection que tout philosophe se croit obligé de nier?

L'ancienne épître très-révoltante à Uranie. Il y a plus de quarante ans que j'ai réfuté cette satire violente contre la révélation ; j'étois jeune, mes idées n'étoient pas encore montées sur un ton aussi sérieux, cependant je ne pouvois voir sans indignation les efforts des incrédules pour détruire nos espérances immortelles. Dieu a noyé les parens & donné sa vie pour leur postérité, il juge une nation méprisable digne de naître chez elle ; il se soumet aux travaux & aux infirmités de la vie humaine, il meurt & ne sauve qu'un très-petit nombre. Peut-on sans frémir entendre nommer futile la grace de l'Etre suprême ? Cependant l'ennemi de Dieu commence à trouver, que la doctrine de Jésus pourroit avoir son utilité, quand même elle ne seroit fondée que sur l'imposture. J'ai rassemblé en peu de lignes les blasphêmes que cet homme célébre s'est déjà permis dans sa jeunesse, lui qui trouve les supplices des chretiens justes, parce qu'ils avoient mal parlé du culte des Idoles. L'objection tirée de la différence avec laquelle Dieu s'est conduit envers les premiers hommes, & envers leur postérité coupable des tems postérieurs, n'est pas bien difficile à résoudre. Les habitans du premier monde étoient d'autant plus coupables que Dieu se manifestoit alors aux hommes d'une maniere

plus familiére, que la tradition de l'origine du monde, de la création & de la chûte de l'homme, de même que de la sentence, que l'éternel avoit prononcé contre lui, étoit encore très-récente, puisqu'Adam pouvoit la transmettre au pere de Noë & celui-ci à son petit-fils; la punition générale infligée à tout le genre humain n'étoit point une destruction d'hommes dont l'innocence eut mérité l'immortalité, elle ne fit que diminuer la durée d'une vie passagere, acte conforme au droit du maître de l'univers. Si Jésus est mort dans le tems fixé par les Prophétes, pour des hommes coupables, guidés par une lumiere plus foible, & s'est chargé en même-tems des châtimens éternels de plusieurs millions de pécheurs, qui devoient naître dans les siecles postérieurs à ce grand événement, une grace aussi peu méritée doit être plutôt un motif de reconnoissance que de murmure pour nous qui avons été rendus participans de ces fruits salutaires. L'humiliation du Dieu-homme est un exemple admirable de bonté & de miséricorde, qui doit nous engager à nous prosterner devant le trône de l'agneau sans tache, qui a donné sa vie pour nos offenses. La mort de Jésus est même le salut de ceux qui ont péris dans le déluge.

Je ne sçaurois sans une vive émotion

trouver ici, ce que M. de V... a déja tant de fois répété ailleurs, que l'aimable & respectable Fénelon s'étoit déclaré dans sa vieillesse par une chanson, dont le Poete de Ferney prétend avoir vu l'original chez le Neveu du célebre Archevèque, qu'il étoit prêt à renoncer à ses travaux & ses méditations, pour se livrer à la joie; ou comme M. de V... explique son sentiment: qu'il renonçoit à ses réflexions sérieuses sur la vie intérieure du Chretien, pour passer le reste de ses jours dans un parfait éloignement de toute espece d'inquiétude; cependant les mémoires de la vie de cet Archevèque écrits par le Chevalier Ramsay, ne nous laissent voir qu'une pratique constante de tous les devoirs de la morale & du Christianisme, des traits de charité, de bienfaisance, de zéle pour la conversion des hommes égarés par l'erreur, une vie irréprochable, parfaitement conforme à celle des Chretiens de la primitive Eglise; je me rappelle encore d'après le témoignage d'un officier général, qui commandoit alors en Hollande, la véneration que Marlborough & les Alliés témoignerent à ce respectable Prélat, qui l'avoit mérité non par une indifférence épicuréenne, mais par la vertu la plus sublime.

J'ai sous mes yeux la chanson, de la-

quelle M. de V... tire sa preuve contre le Christianisme de Fénelon; il y a long-tems, qu'elle est imprimée dans les œuvres spirituelles de Madame Guyon. Voici la strophe citée par notre Poete.

Jeune j'étois trop sage
Je voulois tout sçavoir,
Je n'ai plus en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien sçavoir.

Cette strophe détachée des autres paroît en effet assez conforme au sens, que M. de V... lui donne, mais les autres strophes nous en fournissent l'explication la plus naturelle. Voici la premiere.

Adieu vaine prudence
Je ne te dois plus rien;
Une heureuse ignorance
Est ma science,
Jésus & son enfance
C'est tout mon bien.

Toute cette chanson ne nous laisse d'ailleurs aucun doute, que Fénelon ne soit resté fermement attaché à son premier senti-

ment. Nous y trouvons entre autres ſtrophes celle-ci :

Amour pur on t'ignore
Un rien te peut ternir,
Le Dieu jaloux abhorre
Que je l'adore
Si m'offrant j'oſe encore
Me retenir.

Séduit par cet artifice, l'univers croit voir au lieu du défenſeur le plus zélé du Chriſtianiſme pratique ; un homme qui dans un âge plus avancé craint d'avoir été entraîné trop loin par ſes ſentimens de piété & abandonne ſa morale auſtére, pour rentrer dans une carriere plus agréable & plus commode ; cependant M. de V... avoit ſous ſes yeux toute la chanſon, quoiqu'il n'en cite que la ſtrophe favorable à ſon ſentiment, & ne ſe fait aucun ſcrupule, de ſupprimer les autres, qui reſpirent cette piété pure & digne des premiers ſiecles du Chriſtianiſme, dont toute ſa vie nous a donné les preuves les plus touchantes. M. de V... prétend que chaque peuple tire ſon origine du pays, qu'il habite (*c*) puiſque les rennes de la Laponie ne ſont point

(*c*) V. 273.

des descendans des cerfs d'Allemagne, que le palmier ne sort pas du poirier, & que les Négres n'ont point des Irlandois pour ancêtres.

La différente structure du poirier & du palmier prouve sans difficulté que celui ci ne tire point son origine du premier ; chacun de ces arbres a son origine indépendante de l'autre, de même que sa semence & son germe, mais la pêche d'Allemagne n'en tient pas moins son existence de celle de la Perse, de même que la cerise d'Allemagne, de l'arbre dont la premiere patrie est aux environs de Cerasus, & que les Tulipes qui ornent nos parterres, viennent de celles d'Asie, c'est ainsi que les chevaux de l'Amérique sont des descendans de chevaux européens, le petit cheval Islandois de la race noble de l'Arabie, & le chien muet & nud des côtes de la Guinée de celui de l'Europe aussi différent du premier par son aboiement que par sa peau velue, & peut-être un seul chien est-il la souche de toutes les races qui existent. Nous ne sommes pas encore bien éloignés des tems, où l'Europe vit pour la premiere fois avec étonnement des animaux & des plantes étrangeres, avec lesquels nous nous sommes familiarisés depuis.

Nous avons encore une connoissance

plus détaillée des émigrations des peuples. Les Visigoths qui dominoient en Espagne, & les Ostrogoths qui s'établirent en Italie, étoient inconteſtablement les deſcendans des Gots établis ſur les rivages du Danube; les Saxons de la Tranſilvanie ont conſervé la langue & bien d'autres marques caractériſtiques de leur ancienne patrie, les Turcs de l'Aſie ne ſont autre choſe que les anciens Scytes; nous ſçavons tous les évenemens ſinguliers, qui accompagnerent le voyage des Mexicains de l'Amérique ſeptentrionale à la nouvelle Angleterre de même que l'émigration des Huns des frontieres de la Chine juſqu'en Allemagne; il n'y a pas bien long-tems, que les anciens Sheiks abandonnerent la grande Tartarie pour chercher un aſyle auprès du fleuve d'Indus, & les Juifs de la Paleſtine ſont des deſcendans du Chaldéen Tharé. Nous avons mille autres exemples de peuples, qui ne ſont point originaires des pays qu'ils habiterent dans des tems poſtérieurs; au lieu que la poſſeſſion de la Grece & de l'Italie par des anciens habitans, avant que les Colonies orientales s'y ſoient établies, n'eſt fondée que ſur des traditions très-obſcures.

Les langues ſont une preuve évidente de l'ancienne relation entre les peuples d'orient & d'occident; nous trouvons dans

la langue allemande & même dans l'efclavone un nombre prodigieux de mots grecs & hébreux ; les Allemans & les Perfans ont plufieurs expreffions communes entr'eux.

Mais le but de M. de V... eft aifé à deviner ; c'eft de rendre fufpecte & ridicule la narration de Moïfe qui fait defcendre toutes les nations d'un feul homme ; l'opinion du Poëte eft fondée fur un faux principe, que la différence du Blanc au Négre eft effentiellement auffi grande, que celle du palmier au poirier ; ce qui eft une erreur évidente. (*d*) Toutes les nations que nous connoiffons dans les contrées auftrales & feptentrionales, qu'on découvre encore de nos jours dans les isles de l'Océan, qui s'étend du pays des Patagons au cap de Bonne-efpérance & à toutes les autres parties du monde connu ne différent en quoique ce foit entre elles dans les vifages, les dents, les doigts des mains & des pieds, la poitrine, toute la ftructure intérieure & les inteftins ; nous connoiffons des animaux, qui font inconteftablement de la même efpece, puifqu'accouplés entre eux ils en procréent d'autres, & entre lefquels la différence eft plus grande, qu'elle ne l'a jamais été

(*d*) T. I. p. 104. 181. 196.

entre des hommes de nation différente, le nombre des dents & des ongles est aussi essentiel chez les chiens & les porcs, que chez l'homme où il ne varie point; cependant nous avons vu des porcs qui n'avoient point les ongles fendus, & d'autres, qui en avoient trois, & les chiens ont souvent une dent plus ou moins, les poules different considerablement entre elles quant à la figure de la queue, & de la crête, la couleur & la direction des plumes, il en est de même des pigeons, des lapins, des chats & d'autres animaux apprivoisés, au lieu que ces mêmes animaux éloignés de l'homme se ressemblent parfaitement pour le nombre des differentes parties, la couleur, & la figure; il est donc évident, qu'ils ne perdent cette ressemblance que par des accidens qui sont une suite de leur éducation parmi les hommes.

La plus grande difference qu'on puisse rencontrer chez l'homme, consiste dans la blancheur ou la noirceur du mucilage de sa peau; mais nous avons montré ailleurs, combien cette difference est peu considerable, [e] une maladie peut effacer la couleur brune d'un habitant de Java ou d'Amboine, ou de la côte de Coromandel, la couleur noire de l'Africain occidental, celle de cuivre

(e) T. I. p. 185.

cuivre du ſauvage qui habite le détroit de Darien. Le ſéjour des lapins parmi les hommes ne donne-t-il pas à leurs yeux bruns la même couleur rouge qui diſtingue les yeux de l'Albinos ?

L'amendement du fameux Cardinal de Retz ne le rendit point philoſophe mais chrétien, [f] ſelon le témoignage de Me. de Sevigné, qui ne péchoit pas par un excès de crédulité.

„ La philoſophie nous enſeigne [g] d'a-„ dorer Dieu, de ſervir le roi, d'aimer le pro-„ chain : " mais ces maximes, dont M. de V... fait honneur à la philoſophie n'ont-elles pas leur ſource dans la religion ? & combien l'adoration de l'être ſuprême que celle-ci nous ordonne n'eſt-elle pas ſupérieure à celle que la philoſophie inſpire à un payen honnête ? avec quel orgueil un Seneque n'oſa-t-il pas élever le ſage au-deſſus des dieux ? comment la philoſophie eut-elle même été capable de donner la moindre force à ce précepte, tandis qu'elle ne nous offre que des doutes ſur la nature & l'exiſtence de Dieu, qu'aujourd'hui elle croit un être ſuprême qu'elle rejette le lendemain, ou dont la divinité n'eſt autre choſe que cet univers, ce

(f) V. p. 338.
(g) V. p. 342.

qui est la vraie conclusion où conduit la doctrine des Stoïciens, quoiqu'ils ne l'aient pas exprimé en termes formels ; un autre philosophe rejette toutes les divinités, qui ne sont à ses yeux que des hommes ou des fables, pendant que l'indifferent épicurien admet tous les dieux de sa patrie, parce que le peuple les honore, mais en leur refusant les attributs inséparables de la nature divine, même un grand nombre de philosophes, & les plus subtils d'entre eux n'en reconnoissent aucun; M. de V... lui-même ne parle pas toujours de l'être suprême avec la vénération, qu'une créature comblée d'autant de faveurs doit à l'auteur de son existence.

Aimez les hommes; [b] mais le commentaire dit : aimez ceux qui nous aiment & qui nous sont utiles, & la philosophie de M. de V... dit : aimez le ministre, qui est en place, l'homme d'esprit, qui sçait rendre justice à nos talens, bien éloigné du précepte de la religion qui nous enseigne d'aimer ceux qui nous haïssent, de faire du bien à ceux qui nous ont offensé, d'en faire encore à ceux qui sont hors d'état de nous le rendre.

(b) V. p. 344.

Quoique le XIVme Volume que nous avons sous les yeux, n'ait pas de quoi exercer beaucoup notre critique, nous y trouvons cependant matiere à quelques réflexions. Quel critique refuse de convenir, que le tombeau de Jesus ne se trouve point au même lieu où les chretiens le visitent aujourd'hui? [i] J'ai cependant lu quelque part, que des sçavans dans l'histoire naturelle ont cru reconnoître dans le rocher fendu des vestiges indubitables du tremblement de terre, qui se fit sentir dans ces lieux à la résurrection de notre divin rédemteur.

D'où vient que cet homme célébre, qui dans tous ses écrits nous représente l'Egypte comme le pays le plus nouveau & le plus tard peuplé, [k] ne trouve rien de contradictoire chez Platon, lorsque celui-ci donne 10000 ans d'antiquité aux temples d'Egypte! [l]

Le taureau blanc, [m] une raillerie légere sur quelques histoires de l'ancien testament, qui ne prouve que le mépris de l'auteur pour l'écriture sainte.

(i) V. p. 67.
(k) T. II. p. 16. 241.
(l) P. 192.
(m) P. 346.

Dina à laquelle M. de V... ne donnoit ailleurs que ſept ans [*n*] en a ici cent & vingt.

Une ſortie violente ſur les évenemens rapportés dans l'écriture ſainte [*o*] M. de V... ſaiſit toutes les occaſions pour la tourner en ridicule, ou il en confond les récits avec des fables reconnues telles de tout le monde, ou il en altere les circonſtances, mais tous ces traits ne ſçauroient être appliqués qu'autant que ces contradictions ſeroient réelles. Nous nous contentons d'avouer qu'elle n'eſt pas toujours propre à amuſer des lecteurs oiſifs.

M. de V... déſavoue enfin pluſieurs ouvrages imprimés ſous ſon nom [*p*] Il reconnoîtra du moins ceux, que les Cramers ſes fideles écuyers réimpriment toutes les années ſous ſes yeux tantôt in-quarto tantôt in-octavo; la liaiſon étroite dans laquelle il vit avec ces libraires ne nous laiſſe aucun doute, qu'il n'ait eu part à l'impreſſion des 36 v. in-quarto & des 60 in-octavo; il eſt vrai que M. de V... à cedé à des initiés pluſieurs de ſes écrits en proſe & en vers, ce ſont ceux qui auroient pu le plus révolter

(*n*) V. 370.
(*o*) P. 371.
(*p*) P. 372.

les profanes, ou empêcher quelques lecteurs aisés à effaroucher à rendre à leur auteur les hommages respectueux qu'on doit à l'homme intrépide qui dresse un autel à la vérité & à la vertu, pendant qu'il renverse celui de la religion, qui en même tems crée la Pucelle & un système de religion supérieur au christianisme. [q]

(q) V. p. 298.



LETTRE DIX-NEUVIEME.

Nous avons parcouru deux ouvrages considerables où M. de V... s'est donné le plus de peine à répandre sa doctrine dangereuse, les questions sur l'encyclopédie & les mélanges, qui respirent par-tout le desir d'effacer la religion du cœur des hommes. Tout ce que M. de V... a trouvé sur ce sujet chez les ennemis de la révelation ses prédécesseurs y est revêtu de cette ironie fine & agréable, le vrai moyen de captiver les applaudissemens du lecteur plus empressé à s'amuser qu'à s'instruire; à ces objections M. de V... a ajouté de nouvelles, en les accompagnant de tout ce qui pouvoit leur prêter quelque force, sans s'inquiéter des contradictions fréquentes, auxquelles sa méthode devoit nécessairement l'exposer. Quoique ces objections ne soient point d'une force, qui exige des recherches profondes, il ne falloit pas moins un empire soutenu sur moi-même, pour me défendre des mouvemens d'impatience. M. de V... répand ces mêmes sentimens par tous ses autres ouvrages avec l'adresse de les placer dans des endroits, où l'on devroit le moins s'attendre à



les trouver; il feroit auffi difficile que fuperflu d'examiner tous ces paffages, dont une grande partie a déja été refutée dans d'autres occafions.

Le cinquieme difcours en vers fur l'homme, enferme un grand nombre de principes [a] qui quoique fufceptibles d'un fens favorable ne laiffent pas d'être d'une conféquence dangereufe: "que Dieu ayant guidé les hommes par la route du plaifir„ ne mérite point d'être revêtu des attributs d'un tyran, que Calvin lui donne.„ Mais Dieu n'a point donné à l'homme pour guides les plaifirs, qui different infiniment de la vraie félicité qui doit être le feul objet de fes defirs. L'homme appellé à une vie paffagere dans ce monde, & fur-tout à une durée éternelle dans l'autre, reçut de fon créateur les regles de conduite dont l'obfervation doit être la fource d'une félicité fuprême, auquel il fera appellé dans la vie avenir; le grand créateur en nous accordant les plaifirs paffagers de cette vie, ne veut point qu'ils foient l'objet fouverain de nos vœux; bien loin qu'ils puiffent nous conduire à un bonheur fouverain, leur abus fert plutôt à nous en éloigner, & à les changer en maux réels; le Dieu vengeur n'eft point de l'invention de

(a) T. I. p. 351.

Calvin; le fils de Dieu lui-même nous avertit de ne point nous exposer aux jugemens de celui, qui peut punir dans toute éternité.

M. de V... se moque dans son sixieme discours de ceux qui croient, que la terre a été faite pour l'homme; [d] il met la même prétention dans la bouche des oies & des souris; la terre renferme cependant bien des choses, dont les oies & les souris ne sçauroient faire usage; l'homme seul est capable de connoître la nature avec tous ses charmes; la structure admirable des animaux & des plantes, & l'harmonie avec laquelle la moindre de leurs parties répond à l'usage auquel elles sont destinées, élevent notre ame à la connoissance du souverain créateur, dont la main toute puissante les a formés; de tous les habitans de la terre nous ne connoissons que l'homme, qui soit en état de connoître la variété, l'ordre, & les relations de ses differentes parties, & d'en jouir; lui seul sçait faire usage des fossiles, sçait se procurer des jouissances variées de mille manieres; les métaux cachés dans les rochers & sous des amas de pierres ne le deviennent réellement que par l'adresse humaine: ils ne sont incontestablement créés que pour ceux, dont la main seule pouvoit leur donner la

(d) P. 169.

perfection dont ils étoient capables. C'est avilir l'homme que de ne lui assigner qu'une part à la terre égale à celle des animaux, qui n'y trouvent que leur nourriture.

Le Poëte termine ce discours par son propre éloge; il est " amant de tout grand génie, auteur sans jalousie, adorateur de Dieu. „

Je ne sçais comment M. de V... adore son créateur, lui qui rejette la priere. (*e*) Il croit que célebrer Dieu est presque autant que l'avilir, & jetter des doutes sur sa toute-puissance.

Le Poëme sur la destruction de Lisbonne est révoltant (*f*) c'est à ses yeux un trait de cruauté de la providence, qui a dirigé cet évenement terrible. "Pourquoi souffrons-nous sous un maître équitable „? Il a déja lui-même répondu à cette objection.

M. de V... refute encore dans son sixieme discours un Chinois, qui se plaint de la briéveté de la vie; (*g*) il fait voir qu'une vie trop longue ne s'accorde point avec la constitution de la terre, quel moyen donc d'accorder l'immortalité avec elle? & si la mort est inévitable, Dieu fera-t-il des miracles

(*e*) T. I. p. 233.
(*f*) P. 446.
(*g*) p. 363.

pour empêcher celle de quelques hommes établis ſur un terrein, qui renfermant dans ſes entrailles une quantité de matiere combuſtible doit néceſſairement tôt ou tard ſe renverſer par une commotion violente ; la douleur eſt de même une ſuite abſolument néceſſaire de la ſtructure de notre corps & le principe que tout eſt bien ſeroit démenti par l'expérience, s'il n'étoit queſtion que de cette vie, comme M. de V... l'explique ; mais il peut être vrai, dès que l'éternité peut faire oublier à l'homme les larmes qu'il a répandu pendant ſon ſéjour ſur la terre. Tout eſt bien, puiſque tout eſt ſoumis à la direction de la divinité bienfaiſante, dont la ſageſſe peut faire diſparoitre par des bienfaits ſans bornes, le peu de mal que nous éprouvons ici bas, qui étoit peut-être le moyen le plus propre à élever nos ames à la connoiſſance de ſes perfections infinies ſur-tout de ſa juſtice.

A l'occaſion de ce que M. de V... dit ſur la loi naturelle, nous croyons devoir avertir la claſſe des lecteurs, dont le jugement n'a pas encore aquis la ſolidité que donnent l'âge & l'expérience, que l'auteur n'a ici d'autre deſſein qu'à chercher à faire enviſager la révelation comme un bienfait dont on peut aiſément ſe paſſer, puiſque Dieu a eu ſoin de graver dans le cœur de l'homme une loi naturelle ſuffiſante pour le diriger. Tous les peuples dit-il,

econnoissent cette loi, un Dieu juste & ven-
eur du crime.

Il dit trop : tout homme est doué de la
aculté de connoître Dieu, de distinguer le
ien du mal, mais quelle distance de cette
aculté au sentiment d'une pleine convic-
ion ? Sa voix qui nous dit : adore un Dieu !
'a point assez de force pour pénetrer dans
os ames, aussi ne fut-elle point entendue
Rome, dans la Grece, à la Chine, encore
noins chez les nations non civilisées ; aucun
le ces peuples n'offrit ses adorations à l'être
uprême. Ciceron avoue de bonne foi ses
loutes sur l'existence d'un Dieu, (b) dou-
es qui approchoient même plus de la né-
ative ; les nombreux sectateurs d'Epicure,
uoiqu'ils n'attaquassent pas ouvertement
es divinités reçues, n'en reconnoissoient
ependant aucune. La même voix de la na-
ure ne s'explique pas plus clairement sur la
norale, qui doit diriger nos actions dans le
ours de cette vie, chaque individu aspire
lutôt à une monarchie universelle, l'hom-
ne cherche à s'approprier tout ce qu'il de-
ire, & tout ce qui est placé entre lui &
'objet de ses desirs, encourt sa haine ; en
arcourant les immortels écrits d'Homere
& les récits des voyageurs modernes, nous

(b) P. 191.

trouvons par-tout, que les peuples ne jugent point de la valeur de l'homme d'après ses vertus, sa justice, son humilité, son amour pour la vérité & sa continence; mais qu'ils se réunissent tous à préferer celui, qui a assez de forces & de talens pour faire respecter sa volonté; l'aveu est humiliant; mais nous-mèmes qui sommes éclairés par les lumieres de l'Evangile, n'apprécions-nous pas le plus souvent les hommes d'après les mêmes principes?

La morale des Grecs & des Romains étoit, comme Leland l'a démontré de la maniere la plus évidente, froide, peu déterminée & incapable d'influer sur les mœurs; ne connoissant point leur créateur ils ne pouvoient avoir que des notions vagues de ce qu'ils devoient à leur prochain, la plupart des vices étoient permis ou du moins tolerés; il s'en trouvoit même, qui étoient en honneur chez eux, comme l'orgueil, cette source de notre corruption; l'humilité étoit un vice aux yeux d'Aristote.

Où sont les martyrs de l'Arminianisme? (*i*) M. de V... ne cherche qu'à étendre sur toutes les communions chretiennes le reproche de l'esprit de persécution, qui n'est dû qu'à une seule. Toute l'histoire de la ré-

(*i*) V. p. 410.

rmation ne fauroit nous citer douze hommes punis pour leurs principes de religion; s partifans d'Arminius ne perdirent que urs charges dans une églife, dont ils n'éoient plus membres, puifqu'ils avoient abaré quelques-uns de fes dogmes effentiels, els que la fatisfaction de J. C.

Notre célébre poëte efpere, que l'éternel qui l'a comblé de tant de bienfaits, ne oudra pas le condamner à des tourmens ternels, (*k*) mais fi M. de V... a payé ces ienfaits d'ingratitude, s'il s'eft révolté contre fon créateur, s'il a abufé de fes rares talens pour affoiblir les motifs de nos hommages, pour attaquer même ouvertement l'éternel, qui s'eft révelé dans fa parole, nous aire envifager fa doctrine célefte comme la roduction du fanatifme, fi fa plume audacieufe renverfe les barrieres du crime, établies par la main du feigneur, lorfqu'il a daigné fe revêtir de notre nature, les bienfaits que a main liberale a répandu fur lui, deviendront-ils alors à fes yeux un motif de grace & de pardon? je fupprime les triftes prefentimens qui s'élevent dans mon ame. Pourquoi les incrédules fe repréfentent-ils donc le Dieu des chretiens comme un juge févere, qui punit fes adverfaires fans retour

(*k*) T. I. p. 477.

& dans toute éternité ? contradiction d'autant moins excusable, que la misere du méchant est plutôt la suite que la punition de ses crimes, qui le privent par leur nature & nécessairement de la faveur céleste; nous ne saurions qu'être malheureux, dès que nous renonçons à la crainte du seigneur, incapables de domter nos desirs déreglés, nous n'avons ni le droit ni le pouvoir d'exiger, que le reste des hommes s'y soumît, & comme notre volonté & nos intérêts se trouvent sans cesse en collision avec ceux des autres, nous éprouvons aussi tous les jours la mortification de voir échouer nos projets les mieux concertés & nos espérances les plus cheres s'évanouir. Ne voyons-nous pas déja dans cette vie les maladies se trainer à la suite de la volupté; c'est ainsi que dans la vie avenir le sort du pécheur se trouvera en tout conforme à ses desirs déréglés, qui ne trouveront nulle part des objets propres à les satisfaire, puisque même la puissance souveraine ne sauroit communiquer le bonheur à des ames incapables de le goûter. Comment le voluptueux seroit-il heureux sans la jouissance sensuelle ? comment l'orgueilleux pourroit-il l'être dans une sphere, & parmi des êtres dont l'élevation & la félicité lui feront d'autant mieux sentir son néant ?

LETTRE VINGTIEME.

OUTRE les mêlanges historiques cet auteur célébre a publié sur d'autres sujets un très-grand nombre de volumes, qui nous offrent à chaque page des attaques plus ou moins fortes contre la révelation, dont l'effet peut être d'autant plus dangereux sur les esprits peu éclairés, qu'elles ont l'air de paroître sans aucun dessein prémédité non dans un livre de controverse, mais dans des traités purement historiques en apparence, accompagnées de ce ton de confiance inimitable & imposant, qui semble leur prêter une nouvelle force.

Nous trouvons dans le premier tome de l'essai sur les mœurs & l'esprit des nations un grand nombre de passages, qui ne sauroient s'accorder avec la vérité de la révelation. Nous y rencontrons à la vérité bien des répetitions de ce qui a déja été avancé dans les volumes précedens, comme sur les hommes blancs & noirs, les Hottentots, les Albinos, les Lappons, les Américains, qui sont selon M. de V... des races différentes d'hommes, dont l'origine ne remonte point à un pere commun; il com-

mence par la membrane muqueuſe des Négres, dont nous avons parlé ailleurs : (a) de là il paſſe aux Albinos ou Négres blancs, il n'oublie point les Hottentots, à cauſe d'une prétendue peau pendante, chez les femmes, mais qui n'exiſte point ; il finit par les ſatyres fabuleux, dont M. de V... cherche à prouver l'exiſtence par un trait aſſez indécent, qui prouve non des hommes à pieds de bouc, mais une corruption extrême des mœurs.

M. de V... eſt plus ſéduiſant, lorſqu'il parle de l'ignorance & de l'état ſauvage des hommes de l'antiquité la plus reculée ; de l'établiſſement des ſociétés, & de la lenteur avec laquelle les hommes ſont parvenus à polir leurs eſprits & leurs mœurs ; ces traits ne ſont dangereux que parce que l'auteur y a mêlé quelques vérités, quoique le fond ſoit directement oppoſé à la révelation. Il prétend que dans leur origine les hommes étoient ce que les peuplades errantes de l'Amérique & de l'intérieur de l'Afrique ſont de nos jours ; mais où prendra-t-il la preuve de cette hypotheſe ? Nous ne trouvons dans l'hiſtoire ancienne de Moyſe, des Indiens, des Perſes, des Egyptiens, & même

(a) T. I. p. 102. 184. 181. 196. T. II. p. 197.

même de ſon peuple favori des Chinois, aucun veſtige d'un pareil état ſauvage des premiers hommes. (*b*) Toutes les nations de l'orient prétendent avoir eu dans leur premiere origine des héros & des dieux pour chefs ; la Chine reconnoît l'ancien Hoangti pour l'auteur de ſes ſciences, de ſes arts & particulierement de l'anatomie : ils avouent même que leurs artiſtes modernes ſont bien loin de la perfection des anciens ; les Egypticns ſont remonter leurs fameux édifices & leurs arts d'un grand nombre de ſiecles plus haut, que ne commence l'hiſtoire des autres nations, leurs canaux ſont preſque auſſi anciens que leur état civil ; les occidentaux nous dépeignent auſſi bien que les Indiens le premier monde comme le ſiecle de la vertu & de la félicité, & ce ſiecle fortuné antérieur aux vices & aux rois pourroit-il être comparé à l'état d'un peuple ſauvage, aux mœurs féroces des Patagons, des peuples larrons des terres auſtrales, ou des nations guerrieres de l'Amérique ſeptentrionale ? Des outils de fer, des couteaux qu'on a trouvé dans les rochers profonds près d'Œningue, qui ne peuvent s'y être perdus que lorſque ces rochers n'étoient encore qu'un limon fluide,

(*b*) T. II. p. 75. 239.

prouvent clairement qu'il a exiſté dans les ſiecles les plus reculés & avant le déluge général, des hommes qui poſſédoient les arts, & ſavoient manier les métaux, nous puiſons encore la même preuve dans les différentes ſortes de bled qu'on trouve imprimées dans l'ardoiſe.

Les obſervations aſtronomiques des Egyptiens dont Ptolemée nous a laiſſé un recueil, ont engagé Bailli à conclure, qu'il a exiſté avant les Egyptiens que nous connoiſſons, des peuples de beaucoup ſupérieurs dans cette ſcience à leurs deſcendans. M. de V... avoit ſes bonnes raiſons pour métamorphoſer les premiers hommes en ſauvages (*c*) auxquels la frayeur & la crainte du tonnerre donnerent ſelon lui les premieres notions de la divinité, dont ils vouloient appaiſer le couroux par des ſacrifices & des offrandes de lait, s'imaginant que ſemblables aux hommes, ces êtres inviſibles aſſez puiſſans pour nuire ſe laiſſeroient toucher par des préſens.

Il eſt vrai que de pareilles divinités ſont l'objet du culte de pluſieurs nations. Mais conſultez là-deſſus les livres les plus anciens des Chinois, (*d*) des Perſes & des Indiens,

---

(*c*) p. 10.
(*d*) T. II. p. 139.

& vous verrez qu'ils reconnoissent un seul Dieu sage & bienfaisant, même le Tien des Chinois rejette le tyran Tscheu dans les déclarations de guerre de Wuwang; (e) c'est ainsi disoient ils, que Dieu abhorre le crime, & appelle le nouveau roi à venger les peuples opprimés. Je ne pousse pas mes conséquences plus loin; Ramsai a déja démontré, que les peuples les plus anciens reconnoissoient non-seulement un Dieu vengeur du crime, mais encore un médiateur appellé à reconcilier Dieu & l'homme. Selon M. de V... les hommes vécurent pendant un grand nombre de siecles à la maniere des sauvages & selon les principes de Rousseau, (f) que leur morale n'a eu d'autre source que leur attachement pour leurs femmes & leurs enfans, & que le reste est l'ouvrage de la raison universelle, que Dieu grava dans tous les cœurs pour leur enseigner la différence entre le juste & l'injuste, & de la compassion si naturelle aux enfans, que la parole n'est que l'imitation des cris, qui expriment nos besoins, & que c'est la raison pour laquelle les mots des peuples les plus anciens ne sont que monosillabes.

Il y a quelque chose de vrai dans tout

(e) T. I. p. 218.
(f) V. p. 20. 21.

cela ; l'exemple des Chinois, des Perſes, des Juifs, des Indiens & des Egyptiens prouve qu'un ſeul Dieu étoit l'objet du culte des peuples les plus anciens ; cette connoiſſance de l'être ſuprême eſt ſans doute plus parfaite que celle qui s'eſt conſervée chez quelques peuples ſauvages de l'Amérique ; l'ame de Pharaon étoit ſaiſie de la crainte de faire du mal, parce que Dieu l'abhorre, au lieu que cette idée ne dirige point les actions des Eskimaux ou des autres peuples de l'Amérique ; c'eſt dans cette crainte d'un Dieu bienfaiſant, juſte, rémunérateur & vengeur, que nous trouvons la ſource des vertus ſublimes, de la continence & de l'empire ſur nos deſirs déréglés, qui dirigeoient l'ame de Pharaon, & que les Sauvages n'ont jamais connu.

Mais l'hiſtoire du monde ne nous montre nulle part qu'il falloit un ſi grand nombre de ſiecles pour civiliſer un peuple ſauvage. Manco-capac changea les anciens habitans du Pérou, qui vivoient comme le premier homme de Rouſſeau, en artiſtes ou ſujets policés & ſoumis à des loix, au lieu que M. de V... fait végeter les Chaldéens pendant 470000 ans, avant qu'ils aient pu former une année lunaire, encore trouve-t-il que ce nombre de ſiecles eſt peu de choſe.

L'invention des arts qui eſt l'ouvrage

des premiers ſiecles, les édifices & les canaux des Egyptiens, prouvent aſſez clairement qu'il ne faut point une longue ſuite de ſiecles pour civiliſer un peuple. Manco-capac ne fit-il pas en peu d'années des Péruviens dont le tigre étoit la premiere divinité, un peuple tout nouveau, un peuple laborieux, heureux & dirigé par des loix juſtes?

Tout ce M. de V... dit des langues allemande & hébraïque prouve ſeulement combien ces deux langues lui ſont étrangeres; (g) l'hébreu, dit-il, a un prétérit, mais point de préſent, il oublie malheureuſement qu'il vient de nous donner les termes monoſyllabes comme la marque de l'antiquité d'une langue, c'eſt le cas des mots hébreux qui ſont bien plus monoſyllabes que les expreſſions allemandes, & cependant l'hébreu eſt à ſes yeux une langue peu ancienne.

Il prétend encore que le gouvernement de tous les peuples anciens fut théocratique, (h) cela peut être vrai dans un ſens; d'autres peuples firent de pluſieurs de leurs premiers rois des dieux & l'objet de leur culte; mais ce fut une prérogative des Hébreux ſeuls que Dieu ſe déclara immédiatement leur roi, les regardant comme ſon

(g) T. I. p. 22.
(h) V. p. 25.

peuple particulier, dont il vouloit être honoré comme ſon unique protecteur & légiſlateur, ce qui étoit aux yeux de l'Eternel même une grace ſans exemple. Nous trouvons pluſieurs ſiecles plus tard un gouvernement à-peu-près pareil chez les habitans du Mexique, mais point chez les peuples chaſſeurs de l'Amérique ſeptentrionale, qui ſelon M. de V... peuvent nous donner une idée des premiers hommes.

Ninive. Selon M. de V... le premier roi d'Aſſyrie étoit Phul, moins ancien que Joas, lequel étoit contemporain de Jonas; mais d'après quel paſſage de l'Ecriture, Phul eſt-il le premier roi d'Aſſyrie? (*i*) Il eſt le premier roi dont elle faſſe mention, mais elle ne parle de ces rois que lorſqu'ils ſe trouvent en relation avec le peuple d'Iſraël; la conſéquence de M. de V... n'eſt dono fondée que ſur une pure conjecture. Les 125000 enfans de Ninive n'étoient point tous des enfans qui ne faiſoient que naître, ils étoient ſeulement aſſez jeunes pour ne pas pouvoir diſtinguer la main droite de la gauche.

Il ne falloit point conclure qu'on adore des idoles à Perſepolis, parce qu'on a trouvé

(*i*) Jonas vécut du tems de Jéroboam, 2 Rois. II. 14. 25. au lieu que Phul & Tyglath-Pileſer contemporains de Pekah, menerent en captivité les tribus qui habitoient la rive orientale du Jourdain.

des ſtatues dans les ruines de cette capitale; (k) ces ſtatues repréſentent des rois de l'antiquité avec leur ſuite, la boule & la tête garnies d'ailes ont comme le ſphynx une origine égyptienne.

S'il étoit vrai qu'on fit aux myſteres d'Iſis & de Cérès la lecture d'un paſſage de Sanchoniaton, (l) ce qui eſt aſſez difficile à ſavoir de ces myſteres, à la connoiſſance deſquels les initiés ſeuls étoient admis, bien loin de regarder les myſteres d'Iſis comme copiés de Sanchoniaton, nous croirions plutôt que Sanchoniaton a inſeré dans la généalogie des dieux un paſſage de la mythologie égyptienne. „Il parle d'Iſraël, qui n'eſt au„tre choſe que Chronos." Ce ſeul mot ſuffira-t-il pour nous faire préférer l'opinion que Moïſe a copié Sanchoniaton, à celle que Sanchoniaton a voulu inſérer un paſſage des antiquités judaïques dans ſon hiſtoire du premier monde? Sanchoniaton ne dit qu'un mot d'Iſraël, il a pu le copier, au lieu que Moïſe n'a rien emprunté de lui, mais auſſi chercheroit-on en vain chez Sanchoniaton toute la vie de Jacob que Moïſe nous a laiſſé.

Cependant M. de V... trouve que Diodore fait mention de Moïſe & du Dieu Jého-

(k) p. 37. Vr p. 237. 118.
(l) p. 39.

vah; pourquoi se plaît-il donc à répéter par-tout que ce législateur a été inconnu aux payens ?

Il n'est pas plus vrai que les Juifs aient appris le phénicien, (*m*) parce qu'ils étoient esclaves des Philistins. Les noms de Jacob, Israël, Moïse, Adam & de tous les anciens patriarches sont du pur hébreu, (*n*) mais le phénicien, le chaldéen & l'hébreu, ne sont que des dialectes d'une même langue.

M. de V... dit encore que l'Egypte est restée submergée pendant quatre mois de l'année (*o*) & que ce fut très-tard que les Troglodytes creusèrent un lit dans le Nil. (*p*) Qu'il y eut déja du tems d'Adam des pyramides en Egypte, & qu'il en résulte que l'Egypte moderne est encore assez ancienne, & que les parties habitées dans les tems antérieurs l'ont été plusieurs siecles auparavant. Cependant la matiere des édifices que les enfans d'Israël aiderent à construire plusieurs siecles après la mort d'Adam, étoit de pierre cuite, au lieu que les Egyptiens employoient pour leurs pyramides des rochers monstrueux, ce qui ne peut avoir lieu que dans des tems postérieurs, où l'on savoit

(*m*) V. p. 41.
(*n*) T. I. p. 21.
(*o*) p. 60.
(*p*) v. T. II. p. 16. 241.

déja faire usage du levier ; le Nil n'inonde pas à beaucoup près tout le pays d'Egypte ; & au-dessus de Delta il passe entre deux montagnes paralleles, mais les villes aussi bien que les pyramides étoient toujours assez élevées pour se trouver à l'abri des inondations ; le Gange a aussi son Delta d'une étendue plus considerable que celui du Nil, ayant plus de 200 lieues de largeur ; tous ces pays si fertiles en ris sont sujets aux inondations, de même que ceux de la Chine ; cependant M. de V... lui-même place la Chine & l'Indostan dans le nombre des pays les plus anciennement peuplés.

M. de V... avoue (*p*) que les Egyptiens eurent un langage particulier, (*q*) mais il se trompe dans le choix de la preuve ; *Cohen* (*r*) est la même chose que l'hébreu Cohen, qui signifie sacrificateur ; il rend de sa propre autorité Hermès de huit siecles plus ancien que Moyse. Ihaho, qui ailleurs étoit Phénicien se trouve ici d'origine Egyptienne, synonyme de Jaho & Jéhovah : au lieu qu'il n'y a selon lui qu'une imagination égarée, qui puisse confondre Jon & Javen, quoique ces deux noms eussent en hébreux

(*p*) V. p. 647.
(*q*) V. T. II. p. 16.
(*r*) V. p. 55.

les mêmes lettres radicales, autant de preuves, combien les décisions de notre Poëte sont arbitraires, & combien il lui en coûte peu de rejetter ce qu'il avoit adopté un instant auparavant. Les Egyptiens se font circoncire, dit-il encore, mais si les nations les plus puissantes se sont fait circoncire, comment cette cérémonie religieuse pouvoit-elle être un caractére distinctif de la famille d'Abraham ? comment les Juifs ont-ils pu désigner toutes les autres nations sous la dénomination générale d'incirconcis ? Mais Dieu ne dit-il pas lui-même dans le livre de Josué, lorsque les Israëlites s'étoient fait circoncire à Guilgal : c'est à présent que mon peuple se trouve delivré de la honte des Egyptiens. Les Arabes & les Ethiopiens avoient reçus la circoncision des Israëlites ; les mœurs, les loix & les usages des Israëlites n'avoient d'ailleurs qu'un rapport très-foible avec ceux des Egyptiens. Contre la population des anciens peuples (s) M. de V... cite les livres mortuaires des grandes villes, où les enfans meurent en plus grand nombre, quoique les naissances y fussent moins nombreuses. Tout le monde sçait d'ailleurs que les domestiques, les ouvriers & les apprentifs, composent une partie

(s) V. p. 72.

considerable des habitans des grandes villes; nous voyons encore par l'exemple des colonies Angloises, que les cultivateurs qui ne redoutent point d'avoir une famille nombreuse se multiplient du double de siecle en siecle, quoique leur vie soit courte, & ne puisse entrer en comparaison avec celle des anciens Noachides. (t)

Nous avons déja parlé de la défense d'adorer des créatures ou d'accorder notre confiance à des statues inanimées, défense fondée sur la bonté de l'être suprême & d'autant plus severe à l'égard des anciennes idoles, plus on se rendoit alors coupable par sa transgression. La nécessité de paroitre avec un cœur pur n'entroit jamais dans le culte de ces fausses divinités. Ces Barbares croyoient acheter la protection de Moloch par le sacrifice de leurs enfans; d'autres nations honoroient leurs divinités par d'autres victimes humaines, ou par la prostitution de leurs filles; les plus éclairés se contentoient d'offrir des présens; le sage Numa se servit d'une ruse pour refuser à Jupiter des victimes humaines; les divinités du Mexique pressées par la faim demandoient par milliers le sacrifice des prisonniers. Carthage offrit dans une calamité publique

(t) V. I. p. 27. II. p. 34. 193.

les enfans des meilleures familles à Saturne ; l'on voit encore de nos jours les danſeuſes de l'Indoſtan ſe proſtituer à l'honneur de leurs Idoles, (*u*) pluſieurs autres exemples d'un culte pareil rendent vraiſemblable ce qu'on débite des ſacrifices offerts par les anciens à la déeſſe Mylitto.

L'idolâtrie étoit donc pour le moins inutile, puiſqu'elle endormoit les hommes par de vaines cérémonies, mais elle formoit encore une barriere entre Dieu & l'homme, & entrainoit celui-ci dans les crimes les plus horribles ; auſſi les peuples qui pratiquoient ces cérémonies affreuſes, furent-ils l'objet des châtimens les plus terribles & le Prophéte reproche aux Juifs les ſacrifices des enfans offerts à Moloch comme un des premiers motifs des jugemens par leſquels le Seigneur s'étoit manifeſté à toute la nation. (*x*)

St. Paul ne fixe point le jour du jugement ; (*y*) nous avons même remarqué ailleurs, (*z*) que cet Apôtre croyant la fin du monde très-éloignée, en avertit les fideles ; pourquoi M. de V... cherche-t-il donc à faire entendre, que cette prophétie de l'Apôtre n'a point été accomplie, comme

(*u*) T. II. p. 21.
(*x*) Jérem. 32. 35. Num. 12. 29.
(*y*) V. p. 95.
(*z*) T. I. p. 189. II. p. 23. 107.

elle auroit dû l'être? Nous ne trouvons point avec cet auteur célebre la connexion entre les paroles de cet Apôtre & le regne millenaire, aucun de ses écrits n'en fait la moindre mention; St. Pierre avertit aussi les fideles, de ne point croire la fin du monde aussi prochaine.

Sur l'impossibilité de la résurrection. (a) Nous ne nions point qu'elle ne soit un miracle (b); mais M. de V... se contredit lui-même; il faut plus que quelques jours pour faire passer les parties du corps humain dans l'estomac & les sucs des animaux, & quand même cela seroit, il n'en résulteroit rien, qui fut contraire à la saine raison; les parties de la matiere ne s'anéantissent point par des différentes modifications des corps, & la même puissance souveraine, qui a sçu s'en servir pour la formation de nos corps pourra aussi la rassembler au jour de la résurrection.

« Que Dieu ne fera point de miracle, „ ni n'abolira par là les loix établies par „ lui-même. „ (c) objection mille fois refutée. Les loix subsistent dans toute leur force quoique le législateur suprême en suf-

(a) V. p. 98.
(b) T. I. p. 240. T. II. p. 28.
(c) V. p. 98.

pende l'exécution dans des cas rares & extraordinaires. Sans entrer dans une longue discussion, si de pareils effets de la sagesse & de la puissance divine doivent en tout tems être considerés comme des miracles, nous avons un exemple frappant d'une suspension pareille de l'exécution des loix de la nature dans la durée extraordinaire du reflux, qui empêcha en 1673 le débarquement de la flotte Angloise à Helvoetsluys, & sauva la république des Provinces-unies, événement dont la vérité est constatée, qui s'est passé en presence de plusieurs milliers de témoins, & que les historiens les plus scrupuleux de ces tems là ont transmis à la postérité. Nous voyons encore dans la disposition des astres un exemple majestueux des changemens que la puissance suprême produit dans l'ordre de la nature.

Il est aisé de lever le prétendu dilemme. (*d*) Dans le siecle le plus corrompu, lorsque le culte des Baalim avoit fait les progrès les plus rapides, Dieu vouloit empêcher chez son peuple élu l'entiere extinction de la foi, ce fut le motif des miracles étonnans & nombreux opérés par ses prophétes, qui engagerent aussi quelques milliers d'Israëlites à persister avec fermeté dans

(*d*) V. P. 196.

la confession & la pratique de la vraie religion ; Dieu prévit donc aussi bien ces miracles, que les évenemens qui les avoient rendu nécessaires.

Nous n'avons pas pu sans être révoltés, voir ces miracles confondus avec les prodiges absurdes rapportés dans les légendes romaines & grecques ; le prétendu miracle de Vespasien est évidemment un coup de politique, & les miracles d'Appollonius ne sont que des fables puériles composées plusieurs années après sa mort par un imposteur enthousiaste, qui a perdu tout son crédit par une fausse explication de l'histoire naturelle des Indes, en faisant croître contre toute apparence de vérité des arbres aromatiques sur-toutes les hauteurs d'une montagne.

M. de V... répéte encore, que quoique le temple d'Hercule à Tyr ne soit pas bien ancien il l'est cependant plus que celui de Jérusalem, (e) il le prouve par l'effronterie des Tyriens, qui en présence d'Alexandre oserent donner à leur temple 2300 années d'antiquité, plus modestes encore que les Chaldéens, auxquels il n'en falloit par moins de 470000, quoiqu'ils ne se soient pas donné la peine d'appuyer cette

(e) T. II. p. 106. 191.

prodigieuse antiquité sur la moindre preuve. L'Ecriture sainte parle plusieurs fois dans le livre des Juges, de Sidon comme d'une ville florissante, dont les mœurs avoient été adoptées par d'autres nations, au lieu que Tyr n'y paroît nulle part sous le titre d'un royaume; Hannon parle aussi des Sidoniens comme d'une nation qui parcouroit toutes les mers & s'enrichissoit du commerce des marchandises à la mode, sans faire la moindre mention de Tyr: Hiram l'allié de David est le premier roi de Tyr, dont il soit parlé dans l'écriture sainte; depuis ce tems là cette ville parut avec éclat parmi les puissances de l'orient, & résista pendant 27 ans à toutes les forces du conquerant Nabuchodonosor; si Sanchoniaton parle du Dieu ou roi d'Israël sous le nom de chronos ou Saturne, l'Hercule de cet auteur, qu'on ne compte nulle part parmi les premieres divinités & qui doit de toute nécessité être postérieur à son grand-pere Saturne, se trouve selon le calcul de M. de V... même plus jeune que Jacob, ce qui rabat une bonne partie des milliers d'années dont ce héros doit avoir précédé Alexandre.

Je ne m'arrêterai point à la critique du temple; (*f*) il paroit que notre Poëte s'est repré-

(*f*) V. p. 105.

représenté ce fameux édifice d'après le modele de nos temples modernes. (*g*) Pour nous former une idée de la grandeur de ce temple, nous n'avons qu'à considerer les sommes immenses qui furent employées à sa construction, le nombre prodigieux de bras qui y ont travaillé, l'or dont toutes ses parties intérieures furent couvertes, & qui étoit la matiere de tous les ustensiles, dont on se servoit dans le culte divin, l'élevation des murailles construites pour soutenir la montagne, & pour servir de fondement à l'édifice même, l'éloignement duquel il falloit transporter par un pays montagneux sur la montagne de Morya le bois de charpente & la pierre, les larmes répandues par les vieillards, lorsqu'ils comparoient la gloire du premier temple, avec celui qui fut bâti sous les auspices de Nehemie, & bien d'autres articles qui prouvent la grandeur immense & la magnificence des différens édifices, qui composoient le temple de Salomon.

De la Magie, sujet très-difficile à expliquer, parce qu'il n'existe plus de nos jours d'exemple digne de foi de l'influence, que les esprits malins peuvent avoir sur les corps, quoique le défaut d'exemples modernes ne

(*g*) V. II. p. 28.

si les oracles ont été en tout ou en p
l'ouvrage des démons, comme Socrat
roit l'avoir cru, nous sommes en droit
conclure, que l'apparition de Jésus a
le pouvoir de ces esprits malins, ce qu
teroit en même-tems de la lumiere si
disparition de la magie; mais si ces m
oracles furent l'effet de l'imposture, il
pas moins remarquable, que les pr
payens, qui en tiroient la plus grande
tie de leur subsistance, aient préciséi
choisi le tems de l'apparition de Jésus
mettre fin à leurs impostures; la sup
tion n'avoit encore rien perdu de sa fu
influence sur les hommes, tout le m
sçait la confiance sans bornes dont N
honora une statue de la Victoire,
croyoit-lui avoir sauvé la vie. L'obje
tirée du mot python ne donne point
idée avantageuse de la science de son aut
l'esprit de la magicienne d'Endor est r
en hébreux par Ob, & le mot de py
ne se trouve que dans la traduction; il
fit d'examiner de près cet événement,
se convaincre, qu'il ne s'y est rien pass

ſurnaturel. Nous avons déja juſtifié l'extirpation des anciens habitans de la Paleſtine, la même main toute-puiſſante, qui avoit fait diſparoître par un déluge univerſel la premiere race des hommes, n'étoit pas moins en droit de punir par le glaive des Iſraëlites, un peuple dont la corruption s'étoit depuis long-tems ſignalée par le ſacrifice des enfans & d'autres crimes non moins atroces.

Une ſatyre violente & détaillée contre les Juifs, (*h*) qui ne ſont à ſes yeux qu'une nation très-peu ancienne, (*i*) le peuple de la langue duquel les premiers hommes de la terre ont tirée leurs noms! les divinités de Sanchoniaton même portent des noms Juifs, la terminaiſon grecque, dont ces noms ſe trouvent revêtus, prouve tout au plus que l'antiquité de cet auteur peut avec raiſon être ſuſpecte à nos yeux: l'Iſraël des phéniciens eſt Jacob auquel l'éternel donna lui-même ce ſurnom honorable; ce n'eſt qu'un jeu de mot de dire, que ce nom eſt chaldéen, qui n'eſt qu'un dialecte de l'hébreu, dont il ne différe point à l'égard de ce nom, & très-peu en tout. Abra-

(*h*) V. p. 117.
(*i*) I. p. 157. 209.

ham étoit Chaldéen, i ne s'allia point par mariage avec les payens de la Palestine, les femmes des Patriarches furent toutes choisies parmi les descendans de Tharé.

Les Juifs essuyerent bien des désastres, & furent même subjugués plusieurs fois par les nations voisines; notre auteur se trouve à cet égard parfaitement d'accord avec l'écriture sainte; ces évenemens étoient inévitables chez un peuple, qui quoique soumis à une Théocratie immédiate, ne céda pas moins tant de fois à son penchant funeste pour l'idolâtrie. Le reproche que ç'étoit un peuple mal armé & peu redoutable à la guerre n'est vrai qu'en partie; il s'y trouve sous le regne de David des guerriers, qui eussent fait honneur à la nation la plus belliqueuse, aussi voyons nous à cette époque les Israëlites remporter des victoires fréquentes sur les Philistins plus puissans & mieux armés.

Le commerce criminel des Israëlites avec les filles de Midian (*k*) n'étoit pas la seule faute qui leur attira un châtiment aussi sévere, ils se laisserent encore séduire au culte idolâtre de Baal Pehor.

La révelation nous explique les raisons du long séjour des Israëlites dans le désert

---

(*k*) V. p. 119.

(*l*), c'étoit une juste punition de leur révolte, mais qui leur devint salutaire par le loisir qu'ils eurent de s'instruire dans la vraie religion. (*m*)

Les Juifs négligerent d'extirper les Cananéens (*n*) non parce qu'ils étoient eux-mêmes esclaves, comme M. de V... prétend, mais selon le témoignage exprès de l'écriture, parce qu'ils s'amollirent après la réduction de la plus grande partie de la terre promise, ce qui leur fit paroître d'autant plus redoutables les meilleures armes surtout les chariots de guerre des anciens habitans.

Les hommes inspirés de Dieu ne portoient pas seuls & exclusivement le nom de Prophetes (*o*); il y avoit des écoles de Prophetes, dont le but étoit d'expliquer l'écriture sainte, & d'enseigner les vérités de la religion; ce fut le plus souvent dans ces écoles, que le seigneur choisissoit ceux auxquels il vouloit manifester sa volonté plus particulierement.

Plusieurs regardent l'histoire de Balaam

(*l*) p. 220.
(*m*) T. I. p. 247.
(*n*) I. p. 95. II. p. 30.
(*o*) V. p. 129.

(*p*) comme une vision, (*q*) j'avoue cependant que je ne voudrois pas garantir la solidité de cette hypothese; mais le seigneur daigna réveler l'avenir à ce Balaam, & même un avenir si éloigné, que supposé même qu'Esdras fut l'auteur de l'écriture sainte, ce ne feroit pas moins la prédiction d'un événement futur, inattendu & même peu vraisemblable, dont l'accomplissement arriva long-tems après. Il sortira dit Balaam des vaisseaux de Kittim, (Macédoine) que détruiront Assur & Iber, se soumettront les nations de l'orient, ce qui fut accompli par Alexandre cent ans après Esdras.

" Que Dieu s'est exprimé d'une maniere conforme aux préjugés des hommes ,, (*r*). Il est très-vrai, que Dieu n'a point révelé aux auteurs de l'écriture sainte des vérités alors inconnues au monde, qui n'étant que du ressort de la Physique n'avoient aucun rapport avec la religion, seul objet de la révelation divine; il ne fit donc point de miracles pour faire connoître aux hommes avant le tems la structure de l'univers & le mouvement de la terre; mais M. de V... pousse

(*p*) II. p. 180.
(*q*) V. p. 140.
(*r*) V. p. 140. seq.

ce principe trop loin ; (s) l'écriture sainte ne dit nulle part, que les anges se communiquerent aux femmes & engendrerent des enfans. Les abeilles de Samson pouvoient s'établir dans la poitrine d'un lion comme dans le creux d'un arbre, il falloit peu de tems dans un pays aussi chaud & dans la moisson pour faire dessécher les ossemens de cet animal, mais l'écriture sainte ne dit point, que la chair pourrie du lion se soit changée en abeilles.

Moyse ne dit point que le serpent fut un Ange déchu, (t) M. de V... oublie dans cet instant, que son Moyse, celui auquel il attribue les livres de ce législateur est Esdras ; qui a passé une grande partie de sa vie parmi les Perses & les Chaldéens ; si Esdras étoit l'auteur de ces livres, il seroit en effet surprenant, qu'à l'occasion du serpent il n'eût point parlé de Satan, dont cet animal étoit inspiré, parce qu'au tems de ce chef des Israélites les anges & les démons étoient generalement reçus chez les peuples de l'orient. Moyse parle aussi des anges dans d'autres passages ; il faut bien, qu'il ait eu ses raisons pour ne s'être pas expliqué plus clai-

(s) p. 142.

(t) C'est en effet une conjecture assez fondée, quoique Moyse ne le dise pas. T. I. p. 166.

rement au sujet du serpent, qui étoit en effet l'enveloppe ou l'instrument d'un esprit malin, c'est aussi selon M. de V... l'opinion des Indiens; ils avoient donc quelques notions d'Adam; comment cet auteur peut-il donc trouver si évident, que ce ne fut que du tems de la captivité de Babylone que les Juifs puiserent des Perses la doctrine des anges, pendant que leurs historiens en parlent mille ans avant cette époque?

M. de V... cherche encore à prouver que les Juifs ont emprunté bien des choses des autres nations: ces preuves, si évidentes à ses yeux méritent d'être examinées de plus près.

Il soutient d'abord, que Théodote poëte grec, insera dans une de ses tragédies & Theopompe dans son histoire quelques passages de l'écriture sainte; j'en tirerois plutôt une preuve de ce que M. de V... s'obstine par-tout à nier, que les Grecs avoient quelque connoissance des livres sacrés des Hébreux; ce que Platon dit de si sublime de l'être suprême me paroît comme il a paru depuis long-tems à la plupart des savans, tiré des livres de Moyse; le culte des nuées chez Socrate paroît être dans sa source une dérision du culte divin des Juifs, chez lesquels la nuée qu'on voyoit dans le saint des saints étoit le symbole de la divini-

té. “ Que le sénat & l'empereur (*u*) ont reconnu en tout tems un Dieu suprême, & ont toleré toutes les religions. „ (*x*) Quant à la premiere proposition, nous n'en trouvons nulle part le moindre vestige, aussi peu chez un César, qui avoit adopté le systême d'Epicure, que chez Marc-Aurele, auquel personne ne sauroit refuser une piété conforme à ses lumieres; il parle par-tout de Dieu au nombre pluriel sans faire la moindre mention d'un Dieu suprême. Les Grecs & les Romains entendoient sous le nom de dieux des êtres supérieurs & plus puissans, exerçant leur influence sur la façon de penser & les actions des hommes, qui devenoient même souvent pour eux des sujets de discorde, l'idée d'un seul Dieu suprême n'entra que dans la seule tête de Socrate, quoiqu'il n'eut jamais renoncé aux dieux subalternes. Nous avons déja tiré de Dion Cassius les preuves des loix que les Romains publierent plus d'une fois contre les religions étrangeres.

“ Que les annales les plus anciennes de la terre sont celles de la Chine. „ (*y*) Il est

---

(*u*) V. p. 159.
(*x*) v. sur la tolérance des Romains. T. II. p. 44. 99. 312.
(*y*) V. p. 58.

presque superflu de répeter ici, que ces annales ne remontent que 841 ans avant l'ere vulgaire, (z) & se trouvent par conséquent de 150 ans moins anciennes que David & de 600 ans moins anciennes que Moyse. Il est vrai que la Mythologie des Chinois fait remonter l'antiquité de leur empire d'un grand nombre de siecles plus haut, mais leur véritable histoire, la seule qui mérite notre attention commence au regne de Liewang de la dynastie de Han. (a)

Un assaut très-violent contre Moyse publiant sa loi au nom de l'éternel. (b) Ce législateur ne se contenta point de se dire l'envoyé du seigneur, il presenta ses lettres de créance, qui consistoient en un grand nombre de miracles les plus éclatans operés en présence des Egyptiens & des Israëlites, pour le salut de ces derniers. Les tempêtes, qui environnoient la montagne de Sinaï, le tonnerre qui accompagnoit la publication des deux tables de la loi, ne sauroient être l'ouvrage de l'homme, c'étoit la voix du seigneur se manifestant à son peuple.

(z) v. T. I. p. 186. T. II. p. 172. Mignot mémoir. de l'Acad. des inscript. T. XXXVI. Cassini chez la Loubere p. 378.
(a) T. I. p. 65.
(b) V. p. 167.

M. de V... revient à son sujet favori, la Chine. "Que Gaubil examina les éclypses des Chinois, & n'en trouva que deux fausses.,, Gaubil le missionnaire, le mandarin, le favori de l'empereur, n'est pas à nos yeux un témoin tel que nous le désirerions. Nous avons examiné avec attention cette prétendue antiquité. Les instrumens des Chinois étoient encore au dix & septieme siecle si imparfaits, leurs divisions étoient si grossieres si peu déterminées & si incomplettes, qu'il est impossible de faire par leur moyen une seule observation juste; Cassini a déja découvert, que ces dispositions prétendues des astres chez les anciens Chinois sont toutes calculées d'après les tablettes Rodolphines de Ticho Brahé, (c) & que les Chinois eux-mêmes n'ont pas sçu fixer au juste l'époque d'une seule année. (d) Leur phénomene céleste le plus important, la jonction des cinq planetes se trouve de 500 ans moins ancien que les Chinois le prétendent, (e) lorsque les Jésuites parurent à la Chine, tous les savans de l'empire n'étoient pas en état de prédire au juste une seule éclypse, ou de

(c) La Loubere p. 390. tiré de Cassini.
(d) I. p. 1. II. p. 9.
(e) La Loubere p. 385. de Cassini.

faire un almanach passable. (*f*) Fohi & tous les anciens rois se trouvent au-delà des bornes de l'histoire & puisque Hoangti second empereur a déja enseigné d'examiner au juste le mouvement du pouls, & montré aux médecins les vertus des simples, il en resulte clairement, que les progrès de ces sciences ne pouvant être que l'ouvrage d'un tems très-considerable, le siecle de Fohi & de Hoangti ne sauroit être d'une antiquité aussi reculée.

Coster a déja inventé les lettres mobiles (de bois), mais celles de fer jaune furent inventées dans la maison de Guttenberg, il ne se servit point de planches de bois.

Il se peut que l'Inde, pays délicieux, offrant une subsistance aisée à ses habitans, fut peuplé de très-bonne heure. (*g*) Il est à présumer, que les premiers hommes, allant prendre possession d'un pays inculte choisirent de préférence les contrées, qui leur offroient avec le moins de travail la subsistance & les douceurs de la vie. J'ai hazardé ailleurs ma conjecture, que les premiers hommes vécurent de dattes & de fruits de l'espece des concombres.

(*f*) La même p. 378.
(*g*) V. p. 194. 195.

Il échappe à chaque page quelque trait à M. de V... qui mérite d'être repris. L'Indien, qui se contente de moins, n'a pas assez d'un fano (2. S.) de ris pour la subsistance d'un jour, & ne se voit que trop souvent exposé à la famine, suite de la sécheresse ou des pluies trop abondantes ; le ris exige d'ailleurs une culture trop assidue, pour avoir pu servir de subsistance aux premiers hommes ; il faut pour le faire réussir des canaux & des écluses, ouvrages impossibles sans des connoissances supérieures à celles de ce premier âge, des instrumens inconnus alors, & une population suffisante pour des travaux aussi considerables.

Il y a apparence, que les anciens habitans de l'Inde reconnurent l'unité de Dieu aussi bien que les premiers Noachides.

M. de V... cite quelques passages très-beaux de Zenda-vesta, (*b*) mais il auroit pu en citer d'autres, qui ne sont pas moins absurdes, & ce qu'il rapporte sur l'éternuement & sur l'attachement pour les chiens approche pour le moins du ridicule, lorsque nous rencontrons de pareils traits mêlés parmi les préceptes de notre conduite morale.

(*b*) V. p. 208.

Encore un aſſaut contre les Juifs: (*i*) Que toute l'antiquité ne nous offre pas chez cette nation un ſeul exemple d'une action génereuſe, qu'elle ne connoît ni l'hoſpitalité ni la clémence. Cet auteur célebre ſe laiſſe entraîner trop loin par ſa haine. David exerça ſa grandeur d'ame en épargnant deux fois ſon perſécuteur, dont il pouvoit ſe venger, ſa reconnoiſſance à l'égard de Barſillai, & envers Simei, ſa clémence à pardonner les offenſes les plus graves. L'hoſpitalité d'Abraham ne nous laiſſe aucun doute, que cette vertu ne fut déja de ſon tems pratiquée dans toute ſa perfection, & les loix de Moyſe nous ordonnent en plus d'un endroit la charité envers le prochain indigent.

Nous ne trouvons rien d'auſtere dans la religion de Mahomet; les jeûnes ſont bien moins pénibles dans ces climats chauds, & des fanatiques chrétiens & mahométans les ont pouſſé volontairement aux plus grands excès, le vin eſt même trop échauffant pour des déſerts pareils à ceux qui ſe trouvent dans le voiſinage de la Mecque & de Medine.

M. de V... diſculpe Néron au ſujet de l'incendie de Rome; (*k*) qu'on a vu les do-

---

(*i*) V. p. 220.
(*k*) V. p. 236.

ıeſtiques de cet empereur occupés à éten-re les progrès des flammes, mais un prince ui chante un incendie fabuleux, pendant ue ſa capitale eſt la proie des flammes, peut tre ſoupçonné ſans injuſtice d'avoir détruit ne ville antique pour la faire ſortir de ſes endres plus belle & conſtruite ſur un plan lus régulier. Ce ne fut que par degrés, que ; caractere de ce tyran ſe développa.

L'hiſtoire rapporte que Domitien avoit ıit des recherches au ſujet de quelques deſ-endans de David, qui furent même cités à aroître devant lui, mais il leur rendit la berté auſſitôt qu'il apperçut ſur leurs mains :s marques, qui atteſtoient leur état de ultivateurs : ce trait déplait à M. de V... il ; traite d'hiſtoire ridicule, dont il croit ıême la fauſſeté démontrée. Tout l'orient voit cependant adopté l'opinion, que la Pa-:ſtine verra ſortir de ſon ſein un grand mo-arque ; Domitien en avoit ſouvent enten-u parler étant encore Céſar, elle fut même ɔpliquée à Veſpaſien ſon pere, quoique le eſtructeur de la république des Juifs ne put tre en même tems leur Meſſie ; les Juifs ien loin d'abandonner cette eſpérance après ɜ grand déſaſtre arrivé à leur patrie ſe :iſſerent entraîner quarante ans après à une ɛvolte générale, par l'erreur qui leur fit rendre Barcochab pour le fils de David,

pour leur Messie. Nous connoissons par un grand nombre d'exemples la jalouse défiance des empereurs, dont il étoit très aisé de devenir l'objet par le droit le plus éloigné à l'empire, ou en consultant les astrologues sur le successeur du prince régnant, ou en laissant paroître le moindre desir d'une révolution; & les descendans de David n'avoient-ils pas tous des prétentions incontestables sur le trône de la Judée?

M. de V... accuse encore les chretiens, [l] d'avoir exageré le nombre & la violence des persécutions, sans alléguer la moindre raison qui pût nous empecher d'ajouter foi aux plaintes des premiers chretiens, à leurs apologies, leurs histoires des martyrs, leurs catalogues de confesseurs & de saints. Il eut été à la fois bien ridicule & bien téméraire, s'ils avoient osé présenter aux empereurs des apologies, où ils se seroient plaint de persécutions qu'ils n'ont jamais essuyées. Ne connoissons-nous pas incontestablement les noms des premiers chretiens, qui ont perdu la vie dans ces persécutions, de tous les Apôtres excepté St. Jean, d'Ignace, de Polycarpe & d'un grand nombre d'évêques de Rome, qui ne se seroient pas succédé aussi rapidement dans le second & troi-

(l) P. 193.

troisieme siecle s'ils n'avoient pas scellé leur confession de leur sang, se trouvant les premiers exposés aux accès de fureur de ces princes sanguinaires? M. de V... avoue cependant la persécution de Dioclétien, quoiqu'avec beaucoup de restriction, malgré les milliers qui ont péri dans les pays, qui en étoient le théatre.

" Que les livres des Sibylles sont très-difficiles à expliquer. „ (*m*) Ils sont plutôt si clairs, qu'on les a soupçonnés d'avoir été fabriqués par quelque chretien; nous avons cependant des raisons pour croire, que ces livres annonçoient déja avant la naissance de Jesus plusieurs vérités du christianisme; comme l'unité de Dieu, l'enfant dont la naissance devoit être pour toute la terre une source de joie, de félicité & de paix, & produire une nouvelle chaîne d'événemens: comme ce qui nous reste de ces livres n'est ni complet ni autentique, nous ne prétendons en tirer aucun avantage en notre faveur; mais aussi ces livres ne sauroient-ils fournir le moindre argument contre la révelation; leur antiquité est constatée, nous les trouvons cités par des peres assez anciens, pour ne nous laisser aucun doute, que la doctrine enseignée par les chretiens du com-

(*m*) V. p. 27.

mencement du second siecle, ne s'accordât en tout avec celle qui nous est annoncée de nos jours puisque nous la trouvons telle dans les livres des Sybilles.

Contre Eusebe: (n) " qu'il a calomnié les Romains, en disant, qu'ils avoient sacrifié toutes les années une victime humaine.,, Peut-être n'offroient-ils pas ces sacrifices continuellement, mais il n'en est pas moins vrai, qu'ils enterroient vivans dans des tems de calamité un Gaulois & une Gauloise sur le marché aux bœufs, & les combats de gladiateurs le plus cher de leurs amusemens, où ces malheureux tomboient par milliers sous le fer de leur camarades, ne prouvent que trop, combien ce peuple étoit prodigue du sang humain.

M. de V... répete encore que le christianisme causa la chûte de la monarchie romaine, (o) en détournant les esprits des grandes choses pour ne les occuper que de controverses. Je ne vois nulle part, qu'au quatrieme & cinquieme siecle les sénateurs romains se soient divisés pour des questions métaphysiques; il n'y eut que les moines, qui se mêlerent de controverse, mais quelle influence leurs disputes pouvoient-elles avoir

(n) V. p. 249.
(o) V. p. 255.

ſur la diſcipline militaire ? Il eſt vrai que ce fut ſous les Conſtantins, qu'elle tomba en décadence ; l'on déſarma peu-à-peu les légions, elles furent dépouillées de leur cuiraſſes, bientôt toute l'armée ne conſiſta qu'en cavalerie armée d'arcs & de fleches, qui ne ſervoient que dans l'éloignement, & dont on n'avoit armé dans les beaux jours de la république que les troupes auxiliaires les plus mépriſables ; les deſcendans de Conſtantin allerent encore plus loin ; ils mirent les armes entre les mains des Barbares, & ces armées victorieuſes de Juſtinien n'étoient compoſées que de nations étrangeres ; le ſort de la république ne fut confié qu'à leur courage, pendant que les Romains ſe livroient à la molleſſe. Severe adopta déja la fauſſe politique d'exclure les ſénateurs du ſervice militaire, & de mettre à leur place des chefs barbares, parmi leſquels on remarquoit ſur-tout la nation guerriere des Illyriens. L'ancienne nobleſſe romaine avoit déja péri ſous les regnes tyranniques des Tiberes, des Caligulas, des Claudes, des Nérons, des Domitiens. L'empire fut à la vérité mal gouverné par pluſieurs princes chrétiens, mais les empereurs payens, qui les ont précédé, bien loin de gouverner avec plus de ſageſſe, ne differoient des premiers que par des cruautés plus atroces. Les Per-

ſans adonnés au Paganiſme ne furent-ils pas auſſi bien & même plutôt ſubjugués par les Sarraſins, que les empereurs chretiens de Conſtantinople. L'Hiſtoire moderne pourroit d'ailleurs montrer à M. de V... juſqu'où peut aller la valeur des guerriers chretiens, ſupérieure à nos yeux à celle des anciens romains.

Nous ne ſaurions paſſer ſous ſilence, que ce que M. de V... rapporte touchant la prétendue tranſſubſtantiation s'accorde avec la vérité hiſtorique, que ce ne fut qu'au dixiéme ſiecle que Radbert ſoutint le premier cette doctrine contre d'autres ſavans, qui ne vouloient admettre qu'une préſence ſpirituelle.

Il n'eſt pas moins véridique ſur l'origine moderne & l'inutilité du purgatoire (p), de même que ſur la priere pour les morts; c'étoit auſſi un dogme reçu chez des nations payennes & entre autres les Benjanes.

M. de V... revient encore à la terre ſainte, & ſa prétendue ſtérilité; (q) objection que nous avons déja refuté ailleurs. (r) La population de ce petit pays eſt aſſez prouvée par les trente rois & autant de vil-

(p) p. 419.
(q) p. 472.
(r) I. p. 289.

les, où ils résidoient avant l'arrivée des Israëlites; elle l'est encore plus par la nouvelle topographie de la Palestine de Bachienne, qui augmente considérablement le nombre de ces villes, qui ne pouvoient pas être bien petites, puisqu'il sortoit de la seule ville d'Ai 11000 hommes armés; ce qui fait monter le nombre des habitans à 44000. Hérodote compare déja Jérusalem à la grande ville de Sardis. La Palestine n'a pas une étendue moindre à celle du royaume de Naples, où l'on a compté 4300000 habitans.

Le second volume des mélanges philosophiques, littéraires, historiques, qui a paru en 1771 à Geneve in-4to. enferme des petits traités la plupart historiques. Nous voyons par-tout cet auteur célebre & ingénieux animé de la même haine contre la religion: comme nous avons déja refuté la plupart des objections qu'on y trouve répetées, nous ne nous arrêterons qu'à celles auxquelles il a sçu donner une nouvelle tournure.

Contre l'existence de l'ame, (s) que M. de V... croit combattre victorieusement par le sophisme, que les bêtes doivent nécessairement être douées d'une ame, si les

(s) V. p.

hommes le font (*t*). Mais sa principale objection est tirée des polypes ; lorsqu'on coupe le tête à ce petit animal, elle est aussitôt remplacée par une autre, ce qui peut faire naitre la question : s'il existoit plus d'une ame dans la mere-polype, dont chacune n'attendoit pour commencer ses operations, que le moment où elle seroit mise en possession d'une tête, par le retranchement de la tête précedente !

Les deux têtes de polypes ont réellement deux volontés differentes, l'on a vu que l'une arracha la proie des bras de l'autre ; il n'y a pas plus de contradiction à soutenir, qu'une ame entre dans une tête nouvellement formée, que d'admettre la même hypothése dans le cours ordinaire de la génération, où l'ame prend possession de l'homme nouvellement conçu au moment où la premiere irritation cause un battement plus fort dans le cœur de l'animalcule & en fait sortir le suc nourricier, pour le répandre dans le reste du corps. (*u*)

Ce n'est que pour éblouir les hommes incapables de réfléchir, que M. de V.. soutient, que la matiére est indestructible, & que par conséquent l'existence d'une ame

(*t*) I. p. 279. II. p. 226.
(*u*) p. 87.

matérielle dans une vie avenir est aussi possible, que celle d'un esprit immatériel; puisque selon sa propre hypothése l'homme n'est doué d'aucune ame, n'étant qu'une machine qui sent & se meut aussi long-tems que les instrumens vitaux ne se trouvent point dérangés; ils le sont sans doute à sa mort, les parties subsistent toujours, mais leur modification n'est plus la même, aussi peu capable à lui donner une nouvelle vie, que les parties d'une mouche écrasée le sont du moindre mouvement.

Quant à l'ame matérielle de M. de V... nous renvoyons le lecteur à Bayle, auquel notre Poëte donne une place parmi les athées avec Montagne, Descartes & Montesquieu, (*x*) quoiqu'aucun de ces hommes célebres ne justifie cette imputation dans ses ouvrages. Il est vrai que Bayle n'abuse que trop souvent de son esprit, & cherche sur-tout à jetter de l'obscurité sur les dogmes de tous les partis Protestans. Le Négre blanc n'est ni une nation, ni un animal (*y*), c'est un malade attaqué d'une espece de lepre; on en trouve qui naissent en Ethiopie de parens bruns & noirs, il en existe encore dans l'Indostan, dans les isles Moluques &

(*x*) p. 92.
(*y*) p. 250.

même en Savoie; mais le motif, qui fait trouver à M. de V... dans ces malades une espece différente d'hommes, est aisé à deviner; les hommes ne descendroient pas tous d'Adam & Moyse nous en auroit imposé.

Un passage très-violent contre les Juifs (z) dont notre Poëte ne rapporte l'histoire, que pour nous les dépeindre comme un peuple infortuné aussi méprisable par sa foiblesse & sa pauvreté que par ses vices. Nous avons déja refuté ailleurs toutes ces railleries, nous prions seulement le lecteur de suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'il ait lui-même consulté les sources où M. de V... n'a puisé les faits que pour nous les offrir absolument alterés; c'est ainsi que ce dénombrement des écuries de Salomon n'est que de son invention, & le calcul des richesses de ce souverain est très-difficile à déterminer. Les veaux de Sichem sont selon lui des idoles, que les Israëlites emporterent d'Egypte. Les Chérubins placés sur l'arche d'alliance n'étoient point pour les Juifs un objet de culte; ce fut la gloire du Seigneur, qui se manifesta entre ces Chérubins, & tous les Israëlites savoient à ne pas en douter un instant, que la divinité étoit repré-

(z) V. p. 253.

ſentée par cette apparition glorieuſe & non par les Chérubins. La jalouſie des veaux contre les Chérubins ne fut donc point la ſource des guerres qui s'éleverent entre les royaumes d'Iſraël & de Juda.

Nous répetons encore, que les Hébreux poſſédoient des lettres, que Moïſe a écrit la loi & David les Pſeaumes, avant que les Juifs poſtérieurs aient eu le moindre commerce avec les Chaldéens, que ces lettres ſont celles que nous appellons aujourd'hui ſamaritaines, que les Pſeaumes ſont déja mention de Satan, au lieu que le nom d'Aſmodé ne ſe trouve ni dans la Bible ni même dans la langue hébraïque, & qu'enfin les noms de Midian & Gabriel ſont de pur hébreu.

Quelle idée M. de V... ſe forme-t-il de ſon lecteur, (*a*) lorſqu'il oſe nier l'averſion que les Juifs avoient voué à l'idolâtrie? (*b*) Il confond les tems; le penchant de ce peuple à l'idolâtrie n'étoit que trop réel, même aux jours du prophete Ezéchiel, mais les jugemens que le Seigneur exerça ſur eux par la premiere deſtruction de Jéruſalem, les en guérirent pour toujours.

M. de V... excuſe la perſécution de

(*a*) p. 293.
(*b*) I. p. 209. II. p. 52. 203. 104. 135. 205.

Dioclétien, par le motif qui engagea les empereurs de ce tems à ces excès de cruauté, qu'un capitaine chretien avoit déposé ses charges en ouvrant sa ceinture, & qu'un autre chretien avoit arraché un édit impérial. On n'avoit qu'à punir les coupables, sans comprendre tant de milliers d'innocens dans les mêmes arrêts sanguinaires. Les supplices nouveaux & inusités dans lesquels les chretiens accusés de l'incendie de Rome périrent par ordre de Néron, nous font voir, combien l'on avoit peu d'égard dans ces persécutions aux anciennes loix de la république.

Julien ne fit point mourir les Chretiens, (c) mais il permit à ses gouverneurs de les tourmenter autant qu'il étoit possible sans leur arracher la vie, il ferma leurs écoles, & leur ôta tous les moyens d'une bonne éducation, ce qu'il fit dans l'espace de trois ans, lorsque la plus grande partie de l'empire avoit déja embrassé le christianisme, puisqu'après lui le trône ne fut plus occupé par aucun prince payen. M. de V... voudroit encore nous faire croire, que les payens ne croyoient point la pluralité des dieux, puisqu'ils avoient pour la plupart reconnu un Dieu suprême. Ils admettoient

(c) I. p. 37.

cependant plusieurs divinités assez puissantes à leurs yeux pour les récompenser ou les punir, dont ils attendoient la protection, la santé, & le bonheur, semblables dans leur idolâtrie aux Benjanes de nos jours, les uns se prosternoient devant Serapis, pendant que les autres rendoient le même culte à Junon.

Le troisieme volume des mélanges historiques in-4to. Geneve 1741, offre un grand nombre d'articles, qui méritent notre critique. (*d*) Il est étonnant qu'un homme aussi éclairé & aussi ingénieux ne veuille point s'appercevoir, que le meilleur moyen de réparer une faute est de l'avouer. Il ne cesse de charger les Juifs de l'imputation odieuse d'avoir été antropophages; quoique le contraire soit prouvé depuis long-tems de la maniere la plus évidente, & cette imputation ornée de tous les agrémens d'un style ironique, se trouve répétée par-tout.

Il n'est pas étonnant de voir un philosophe moderne se ranger du côté de Collins contre Clarke, qu'il estime d'ailleurs, (*e*) & placer le fatalisme dans la classe des vérités démontrées & la liberté dans celle des êtres de raison.

(*d*) p. 55.
(*e*) p. 93.

M. de V... ne fournit d'autre preuve de l'éternité de la matiere, que son opinion, & cette opinion n'est fondée que sur ce qu'il croit sentir lui-même; mais il ne prouve nulle part que le Tohu & Bohu de Moïse n'ait jamais existé, car il n'est point question ici de celui des Phéniciens. C'étoit l'état de notre globe après qu'il eut été détruit par une catastrophe générale. Ceux qui ont examiné avec attention la structure intérieure de la terre, rencontrent dans bien des endroits les traces les plus évidentes d'une premiere destruction causée par le feu & par-tout les preuves les plus incontestables d'un déluge général, ici des volcans, là des impressions d'animaux marins répandues sur les montagnes; des couches successives d'animaux terrestres & marins, de même que de plantes de l'un & de l'autre de ces deux élemens attestent plusieurs inondations, dans l'intervalle desquelles la terre se trouvoit peuplée derechef d'animaux & de plantes.

Le sentiment de M. de V... (*f*) à l'égard de Spinosa est conforme à la vérité & à la justice, il lui reproche avec raison de sapper tous les principes de moralité; mais ne fait-il pas lui-même autant de mal dans les

(*f*) I. p. 104.

ttres de Memmius & dans la plupart de s autres ouvrages, lorſqu'il met une néceſſté abſolue de nos idées & de nos actions à place de la liberté.

(g) Tout ce que M. de V... dit contre meilleur des mondes, n'eſt comme nous avons déja fait voir ailleurs, qu'une plainte al fondée ſur la mortalité auſſi inévitable u'utile du genre humain. (h) Un corps nſible condamné à la deſtruction, doit éceſſairement ſouffrir dans tous les mones poſſibles.

M. de V... prouve encore à la même age la différence eſſentielle du juſte à l'inuſte par un ſentiment interne & général hez tous les hommes, & immédiatement près il nie, que ce ſentiment général uiſſe ſervir de preuve à cette vérité; il arle bien de la magie, mais nous ne ſçauions ſelon lui fournir aucune preuve de exiſtence d'un Etre ſuprême. Nous nous ontentons de répeter ici que la différence ntre le juſte & l'injuſte ne ſçauroit avoir ieu, dès que nous ôtons à l'homme ſa liberté.

C'eſt avec la même hardieſſe, que M. e V... nie l'exiſtence des Antropophages.

(g) p. 101.
(h) II. p. 96.

(*i*) les Anglois trouverent cependant (usage généralement établi parmi les ha tans de deux grandes Isles de la nouve Zéelande, au point que ces sauvages pr férent les Européens d'assister à ces re horribles; preuve que la haine n'a po été la seule source de cet usage.

Hobbes bon citoyen! l'apologiste despotisme des souverains, qui regardoi pouvoir comme la seule source du droit, dc le systême arme toute la race humaine poignard pour s'entretuer, & détruit fond en comble toute espece de société!

La défence de mon Oncle de l'auteur la philosophie de l'histoire; ouvrage rév tant d'un bout à l'autre.

Le grief formé contre les femmes (Israélites est destitué de tout fondemen le commerce avec les chevres & les bo n'est autre chose que l'adoration des esp malins, auxquels l'imagination des peup de tous les siecles prêtoit la figure de ces a maux; (*k*) la défense d'un crime prouve pas encore qu'il ait fait des prog bien rapides! il peut avoir tellement infe les nations voisines, que le seigneur ju nécessaire d'empêcher qu'il ne se répandît

(*i*) p. 129.
(*k*) II. p. 191.

même chez les Iſraëlites ; l'écriture ne fait mention d'aucun événement qui puiſſe juſtifier l'imputation d'un crime pareil dont l'hiſtoire accuſe les habitans de Mendes en Egypte, qui ſelon toute apparence en a été le berceau, & a fourni aux anciens Grecs l'idée de la fable de Pan.

L'alliance du Seigneur avec les animaux (*l*) n'eſt autre choſe que la promeſſe de ne pas faire périr les hommes & les animaux par un déluge univerſel.

M. de V... revient à la prétendue antiquité des Chinois. (*m*) Il n'y a que peu d'années que l'hiſtorien Mignot a démontré, que la véritable hiſtoire de cette monarchie ne remonte qu'environ deux ſiecles avant l'ere chrétienne, c'eſt auſſi à cette époque que Tſongtu de Canton commence ſon hiſtoire.

L'Egypte n'a jamais été compriſe parmi les pays que le peuple d'Iſraël devoit conquerir ; il n'eſt pas moins vrai, que le pays qui s'étend depuis le fleuve d'Egypte près de Rhinocolura juſqu'à l'Euphrate comprend quatre degrés, & ſurpaſſoit par conſéquent en étendue la juriſdiction de 100 rois de la Grece qui firent le ſiege de Troie.

(*l*) p. 233.
(*m*) p. 241.

M. de V... ne peut ſe réſoudre d'abandonner ſon ſyſtême au ſujet des coquillages ; (*n*) des ſinges & des pélerins ont ſelon lui tranſporté ſur les montagnes ces couches immenſes de coraux & d'animaux marins ; ſelon le même auteur célebre les anguilles, qui peuplent le bled pourri ne ſont point des animaux ; (*o*) n'eſt-ce pas exiger l'impoſſible que de vouloir nous forcer d'adopter aveuglément l'opinion d'un poëte, qui n'a jamais fait ni des coquillages ni des anguilles de bled le ſujet de ſes obſervations ou de ſes expériences, & de rejetter celle des Rofredi, Fontana, Spallanzani, Néedham, qui en ont fait depuis tant d'années l'objet de leurs recherches les plus exactes, ou d'un ſi grand nombre de Savans de toutes les nations, qui ont fait d'auſſi riches collections de coquillages & de pétrifications, (*p*) & ont fait voir de la maniere la plus évidente, que les coquillages & les impreſſions des animaux marins, de même que les impreſſions des plantes des Antilles, ſe trouvent répandues ſur toutes les montagnes de notre globe & même en ſi grande quan-

(*n*) p. 260. I. 45. 103. 195. II. p. 98.
(*o*) p. 261.
(*p*) T. II. p. 99.

quantité, que les forces réunies de tous les hommes n'eussent jamais pu les transporter en ces lieux.

Une satyre contre les Egyptiens dont M. de V... n'estime la plus grande population qu'à 3 ou 4 millions. (*q*) Il y a sans doute de l'exagération dans le recit des historiens qui donnent à l'ancienne Egypte 30000 villes; il n'en est pas moins certain que ce pays étoit aussi fertile que peuplé sous les Pharaons; les ruines magnifiques & innombrables examinées par Pokok, Norden & Lucas en sont la preuve; combien ne falloit-il pas de bras pour construire les édifices immenses de Luxor & les pyramides, ou pour creuser le lac Mœris? Selon le même poëte ce peuple étoit dépourvu de toute espece de talent, parce que les fils exerçoient le métier de leurs peres; (*r*) le peuple inventeur des sciences & des arts, même de la géométrie & de la chymie, chez lequel les Grecs puiserent toutes leurs connoissances, dont les édifices immenses ont plus que ceux de tous les autres peuples survécu aux injures des siecles, étoit un peuple sans talens! Les Chinois & les Benjanes, ces nations si respectables aux yeux de M. de V... ne font-ils

(*q*) T. II. p. 135.
(*r*) T. II. p. 4. 47.

pas aussi exercer aux fils les métiers de leurs peres? ne voyons-nous pas cet usage établi de nos jours par le roi de Sardaigne?

L'anecdote fabuleuse des nez coupés ne doit son origine qu'à une altération manifeste du récit de la retraite de ce peuple, (s) que le ressentiment seul dicta aux Egyptiens; le nom de Rhinocolura ne vient point des Israélites; cette ville étoit située au bord de la Méditerranée, au lieu que la route des Israélites étoit dirigée plus à l'est par le désert.

M. de V... prétend que les Israëlites prouvent par leurs mœurs qu'ils descendent d'une race de voleurs. [t] Nos loix les plus anciennes sont des loix de Moyse du législateur des Israëlites; des loix où tout ami de la vérité trouvera à chaque page des traits qui respirent l'amour de la justice & de l'équité, & même la compassion la plus tendre & la plus généreuse pour les hommes & les animaux.

Aux yeux de cet homme célebre la révélation n'est autre chose que la religion naturelle plus parfaite qu'elle n'étoit dans son origine. [u] Mais quelle différence entre

(s) V. p. 279.
(t) V. p. 281.
(u) p. 287. II. p. 331.

la religion naturelle des Grecs, des Romains & d'autres nations civilisées & notre religion révélée! ce n'est que dans celle-ci que nous puisons la connoissance de l'Etre suprême & de sa relation avec l'homme, d'une vie avenir, du dernier jugement, de la nécessité d'un médiateur, quoique nous trouvions aussi des vestiges de ce dernier dogme dans l'ancienne religion des Persans & des Indiens, qu'ils avoient hérité des Noachides; sans la révélation toute notre morale n'est qu'un systeme chancellant destitué des motifs, les plus propres à nous rendre attentifs à ses préceptes.

C'est sans fondement que M. de V... reproche à Swift de s'être permis des Sarcasmes contre la religion; [x] cet auteur s'exprime de la maniere la plus respectueuse, lorsqu'il parle du Pere & du testament qui est la religion chrétienne; en parlant des trois fils il menage Martin, qui n'est point Luther, mais l'église anglicane; au lieu qu'il blâme l'ambition démesurée de Pierre, & la véhémence de Jean ou des Presbytériens qui dépouillerent trop la religion de ses ornemens extérieurs.

Dénombrement augmenté des esprits

(x) p. 313. T. II. p. 209.

forts ; [y] nous y trouvons Melle. Huber, qui composa en effet un ouvrage sur la religion des déistes. Est-ce injustice ou ingratitude lorsque le déiste rejette une révélation adoptée par tant de millions d'hommes dans laquelle il puise lui même les vérités les plus importantes de son systeme sans vouloir en convenir ? est-ce aux philosophes que nous devons la connoissance d'une vie avenir, heureuse ou malheureuse, de notre relation avec l'Etre suprême de la satisfaction offerte par le divin médiateur qui établit une nouvelle relation entre Dieu & l'homme ? Ne seroit-ce pas une occupation digne de tout être raisonnable que d'examiner les motifs, qui ont engagé l'auteur de toute lumiere à nous communiquer des connoissances supérieures à celles que nous puisons dans la religion naturelle ?

Il est vrai qu'on ne sauroit reprocher de l'enthousiasme au déiste ; mais aussi la froideur que ce systeme inspire à l'homme envers son créateur, l'incertitude touchant son sort avenir, les fausses idées de sa propre justice ou du mérite de ses bonnes œuvres le rendent-elles absolument incapable des efforts qu'exige le combat de nos desirs déréglés.

(y) T. II. p. 209.

M. de V... revient au P. Freret & fait remonter l'hiſtoire de Jeſus aux jours de Jean Hirçan; [z] il ajoute, que les évangiles ne furent compoſés que ſous les Antonins; autant d'aſſertions, qui ne méritent pas d'être refutées; les auteurs payens & même les ennemis de Jeſus ſe réuniſſent à placer ſa mort ſous le regne de Tibere; le martyre de l'apôtre Jaques atteſté par l'hiſtorien Joſephe ne peut qu'avoir ſuivi de près la mort du divin rédemteur; Ignace & Clémens qui vivoient ſur la fin du premier ſiecle étoient contemporains des apôtres, & par conſéquent peu éloignés des jours où Jeſus accomplit ſon ſacrifice pour les péchés du monde; cependant ils citent des paſſages ſans nombre de nos évangiles; je les ai devant mes yeux; ils inſerent même dans leurs écrits dont l'antiquité n'a jamais été revoquée en doute pluſieurs centaines de ces paſſages ou de mot en mot ou du moins revêtus d'autres expreſſions; Suétone & Tacite ſe trouvent parfaitement d'accord avec les auteurs chrétiens; même Pline le jeune s'exprime au commencement du ſecond ſiecle au ſujet des chrétiens en des termes, qui ne s'accordent pas moins avec les mœurs & les préceptes des tems apoſto-

(z) P. 330.

liques; l'objection à laquelle M. de V... revient, que des sectaires supposerent de faux évangiles, & que par conséquent les chrétiens qui scellerent de leur sang la confession du nom de Jesus, ne sauroient être des témoins de la vérité, se réfute d'elle-même.

Nous concevons aisément, qu'un prêtre rebuté des fausses légendes & des artifices d'une hiérarchie puissante peut se laisser entraîner par sonindignation jusqu'à vouer une haine irréconciliable au christianisme en général; c'est qu'il ne connoît point la vraie religion, qu'il confond avec les abus dont il se plaint.

Ce n'est plus chez les Juifs qu'il faut chercher l'explication des passages difficiles; (a) ils ne possedent qu'un seul livre, qui ne sauroit suffire pour acquérir une connoissance solide de la langue hébraïque, au lieu que la langue riche d'une nation voisine a jetté des lumieres sur bien des passages inexplicables aux yeux des rabbins. Selon M. de V... Toldot Jeschu est plus ancien que les évangiles, parce qu'il ne les cite point, maniere de conclure assez familiere à cet auteur célebre. Nous avons parlé ailleurs du

(a) P. 340.

droit du glaive, dont les Juifs jouissoient encore sous le regne de Hircan. [b]

Les Israëlites n'ignoroient point les menaces que le Seigneur avoit prononcées contre eux, au cas qu'ils ne rendissent point hommage au prophete promis pareil à Moyse; [c] les prophéties les instruisoient de même des souffrances du Messie; Esaïe s'explique là-dessus de la maniere la plus positive; le sens de ces prophéties n'avoit point échappé aux commentateurs Juifs les plus anciens; [d] cette nation est aussi divisée en sectes qui s'entrehaissent & se condamnent réciproquement, des Talmudistes, des Karaïtes, des Samaritains.

[e] Il est ridicule de soutenir, que Spinoza fit le premier la découverte, que le mot de *Ruach* signifie vent, [f] l'écriture-sainte se sert très-fréquemment de ce mot pour exprimer l'air, le vent ou la respiration, & cette interprétation se trouvoit dans tous les dictionnaires, avant que Spinoza existât.

L'expression, que les déistes ne croient point la religion des Ravaillac, des Damien,

(b) T. II. p. 215. V. p. 119.
(c) Deut. 18. 19.
(d) P. 53.
(e) p. 310.
(f) V. p. 310.

des Malagrida, est dure; les autres religions n'ont-elles pas aussi eu leurs Nérons, leurs Tscheu? où étoit-ce pour s'acquitter d'un devoir du christianisme, que Ravaillac assassina Henri IV, qui venoit d'embrasser la religion catholique? Nous avons démontré plusieurs fois que la philosophie n'est point la mere de la tolérance, [g] & que les philosophes, même le prédicateur de la tolérance, M. de V... ne sont rien moins que tolérans eux-même; la haine du poete contre un Chaumaix, Nonotte & d'autres adversaires ne paroît pas moins à travers les éloges qu'il fait de cette vertu.

Au sujet du veau d'or M. de V... prétend que deux millions & demi d'hommes regretterent l'or, qu'ils venoient de fournir pour fondre une idole, laquelle à l'exemple d'Apis répresentoit la divinité; ce sont de pareilles difficultés qu'on ose opposer aux témoignages les plus positifs de Moyse! comment ce législateur eut-il osé accuser les Juifs de crimes pareils, s'il n'avoit pas été guidé par la vérité?

Nous ignorons selon M. de V... ce que le souverain pontife entendoit par Fils de Dieu, [h] expression qui peut aussi être

(g) V. p. 389.
(h) V. p. 451.

rendue par homme juſte. Mais le ſouverain pontife comprit très-bien le ſens des paroles de Jeſus, & déchira ſes vêtemens, ſous prétexte d'avoir entendu un blaſpheme.

Une priere de M. de V... Ne ſe rapelle-t-il plus de quel ridicule il a couvert ce devoir de notre religion? [*i*]

Nous trouvons encore dans le quatrieme volume parmi les homélies, [prononcées à ce que l'auteur prétend à Londres] quelques paſſages dignes de nos remarques; [*k*] les premieres ſe liſent avec plaiſir; M. de V... ſe trompe à ſon ordinaire au ſujet de l'influence du mal ſur une ame ſenſible. Il rejette abſolument le meilleur des mondes, de même que la puiſſance malfaiſante de Manes; il avoue cependant, & c'eſt un aveu très-important à nos yeux, que l'Etre ſuprême ne peut ſe diſpenſer de récompenſer & de punir, ſans ceſſer d'être Dieu, & que ſans cette juſtice vindicative les hommes s'abondonneroient aux excès les plus affreux ſans être arrêtés par aucun frein, il n'attribue même la méchanceté d'un Néron & d'autres tyrans qu'à l'oubli de cette importante vérité, oubli que Rome dût à Epicure ce philoſophe tant célébré par M. de V...

(*i*) T. I. p. 233. 263. T. II. p. 100.
(*k*) V. p. 80.

Sur les conseils que David donna en mourant au sujet de Joab & de Siméi. Le roi mourant avoit de très-bonnes raisons d'avertir son successeur ; il connoissoit le caractere de Joab ; un général aussi puissant, qui avoit plus d'une foi sacrifié à son ambition démesurée les droits de l'humanité, ne pouvoit être que très-dangereux à la cour du jeune roi ; aussi le pressentiment de David roi ne tarda-t-il pas à se vérifier ; il vivoit encore, lorsque Joab se déclara en faveur d'Adonia contre les intentions connues de son souverain ; David craignoit dans la personne du violent Siméi la vengeance de la famille de Saül, qui formoit encore un parti puissant dans la tribu de Benjamin.

Nous croyons tous un Dieu, c'étoit aussi le fondement de la religion des Noachides. [*l*] Lorsqu'Abraham parut comme adorateur d'un seul Dieu, l'idolâtrie avoit fait de grands progrès dans le pays qui avoit été le berceau du genre humain ; c'est en vain que M. de V... veut frustrer les Israëlites de la gloire d'avoir adoré un seul vrai Dieu, pendant que l'idolâtrie s'étoit déja répandue parmi la plupart des autres nations ; du tems de Moyse les Egyptiens étoient le peuple le plus idolâtre de la terre ;

(*l*) II. p. 5.

les veaux d'or sont apparemment une imitation d'Apis, & l'idolâtrie eut été un crime inconnu aux Israélites, s'ils n'avoient pas vu les idoles d'Egypte.

La superstition la plus pernicieuse selon M. de V... est celle qui nous fait envisager l'Etre suprême comme un tyran; (*m*) d'autres passages du même auteur nous laissent aisément déviner le but de ce reproche. Cet auteur célebre oublie trop tôt, que peu de pages plus haut il avoue lui-même que l'Etre suprême est obligé de récompenser & de punir, & le Dieu des Juifs n'est autre chose que l'Eternel punissant le crime.

Objections contre l'histoire de Moïse; (*n*) qu'Adam ne mourut point d'après la menace du Seigneur le jour de sa chute; mais dès ce jour il fut condamné à la mort, & cet arrêt devint irrévocable pour toute la race humaine.

Le prétendu pardon accordé à Caïn ne paroît ni dans les paroles de l'Ecriture, ni dans la corruption générale de ses descendans; (*o*) la seule grace que le Seigneur accorda à Caïn, étoit de defendre qu'on n'attentât à sa vie.

(*m*) V. p. 79. T. I. p. 174. 201. T. II. p. 107. 331.

(*n*) V. p. 103.

Objection redoutable ! Que la pluie la plus abondante ne peut hausser les eaux que de trente pouces, ce qui prouve que le déluge n'est qu'une fable. (*p*) Le contraire de cette assertion est démontré par l'expérience ; il y a des pays & des saisons où la pluie éleve les eaux jusqu'a 70 pouces. Il n'y a pas encore 30 ans que dans l'espace de quinze jours les eaux de la pluie s'éleverent dans les environs d'Odern & Coblence jusqu'à 54 pouces ; encore ne prétendons-nous point expliquer le déluge d'après le cours ordinaire de la nature. Moyse dit que les écluses du ciel & les abymes de la terre s'ouvrirent ; le déluge doit donc être attribué à des causes surnaturelles. Mais il ne s'agit point ici de donner effort à nos conjectures ; (*q*) il suffit que la terre ait été peuplée avant cette catastrophe d'animaux & de plantes comme elle l'est à présent qu'aux sommets près de nos Alpes les plus élevés ce déluge ait été universel, & qu'après cet événement nous trouvions les mêmes animaux, dont les débris se sont conservés dans des rochers ; les pierres n'ont point perdu les traces reconnoissables des insectes ; il a donc existé un moyen de

---

(*p*) p. 107. T. I. p. 114.
(*q*) T. II. p. 132.

ſauver du déſaſtre général une partie des animaux du premier monde, & d'en conſerver les eſpeces après ce terrible événement; ce n'eſt point Moyſe ſeul qui nous indique l'arche comme ce moyen, ſon recit eſt encore confirmé par l'hiſtoire chaldéenne de Xiſutrus, par les médailles d'aiman & les traditions d'autres peuples; il ſeroit en effet très-difficile de s'imaginer un autre moyen; or dès qu'une hiſtoire eſt certaine & prouvée par toute la nature, il faut bien qu'elle ſoit auſſi poſſible, de même que les moyens dont la providence ſuprême s'eſt ſervie, quand-même nous ſerions hors d'état de lever les difficultés qui ſe préſentent au ſujet de ces moyens.

J'avoue que jai héſité juſqu'à préſent de me ſervir de la médaille d'Apamée, pour prouver que la tradition de l'arche avoit paſſé chez les Grecs; mais l'apologie de Briant & les objections formées contre l'autenticité de cette médaille ſervent également à me convaincre que cette médaille eſt une preuve ſans replique, que les Grecs adopterent dans leurs monumens publics l'hiſtoire du déluge, telle que Moyſe la raconte; nous trouvons ſur la médaille l'arche, le pigeon, la branche d'olivier, & même le nom de Noé, qui ſeul fut l'objet des objections des adverſaires de Briant, qui ne doutoient nul-

lement de l'authenticité de la médaille, ils attachoient seulement un autre sens aux lettres, qui composoient le nom de Noé; mais le rapport est trop visible entre ce nom & les figures qui l'accompagnent ne nous laisse aucun doute que l'histoire de l'arche, telle que nous la trouvons dans la Bible, n'ait été reçue de la nation chez laquelle cette médaille a été frappée; le surnom de *Kibotos* qu'on donnoit à la ville d'Apamée n'étoit pas moins fondée sur ce grand événement.

Je ne vois rien d'absurde, quand même nous admettrions qu'Abraham s'occupa à fabriquer des ouvrages de terre, (*l*) que le même patriarche sortit de sa patrie pour se rendre avec ses troupeaux nombreux dans une contrée dont une partie considérable étoit inhabitée, que personne ne possedoit à titre de propriété, & qui ne fournissoit pas moins des pâturages & de l'eau en abondance, qu'il vécut de même que son fils & son petit-fils comme un prince indépendant, administrant la justice, prononçant des sentences de mort & faisant la guerre; ne voyons-nous pas de nos jours les émirs Arabes errer avec leurs troupeaux de pâturages en pâturages depuis l'Egypte

(*r*) V. p. 109.

jusqu'au pied du Libanon ? (s) Abraham n'étoit autre chose qu'un émir pareil, riche & puissant, capable de former une petite armée des gens attachés à sa maison.

Nous admettons volontiers qu'un grand nombre d'événemens rapportés dans l'écriture-sainte est susceptible d'un sens moral; (t) mais il n'en est pas moins certain qu'un plus grand nombre encore des événemens qui y sont rapportés est arrivé au pied de la lettre, & que ces mêmes événemens se trouvent en connexion avec d'autres, dont il est impossible de faire des allégories, comme la liaison d'Abraham avec le roi des Philistins, les fontaines creusées, l'achat du champ pour ensévelir Sara, &c.

Lorsque les incrédules attaquent le côté foible d'une secte, & font semblant de croire d'avoir dressé leur batterie contre la religion en général, nous n'y voyons qu'une ruse très-ancienne. (u) Est-ce Jesus qui nous ordonne de donner à ses apôtres le titre de hauts & puissans seigneurs ? ne leur defénd-il pas plutôt de s'arroger le titre de

(s) Voyage au mont Libanon auprès du grand émir par Arvieux.

(t) V. p. 117.

(u) V. p. 117.

maitre (x) avec ordre de recevoir de ceux auxquels ils annonçoient l'évangile les choses nécessaires à la vie, mais de se contenter de ce qu'on leur offroit? Nous avons examiné ailleurs la question, si Jesus n'a jamais pris le nom de Dieu. (y) Il est certain que le Seigneur nous interdit de la maniere la plus positive l'adoration des créatures, & que de l'autre côté tous les auteurs sacrés du nouveau Testament s'accordent à nous représenter Jesus comme un Etre, devant lequel les hommes & les anges doivent se prosterner.

M. de V... fait imprimer une collection de faux évangiles. (z) Les évangiles authentiques perdront-ils leurs caracteres d'authenticité, parce que des hérétiques & des ennemis du christianisme ont forgé de faux évangiles? Parce que les médailles de Padoue sont supposées, s'en suivra-t-il qu'il n'en existe point du regne d'Otto? Les faux évangiles servent plutôt de preuve, que les chrétiens étoient en possession des livres sacrés

(x) Nos premiers docteurs du tems de la réformation ne voulurent pas même recevoir le titre de docteur.

(y) V. p. 129. T. I. p. 132. 229. 231. 280. 318.

(z) V. p. 130.

ſacrés authentiques, ſur le modele deſquels ces faux évangiles ont été compoſés.

Il ſeroit impoſſible de nous arretêr à tous les paſſages dignes de notre critique & repandus dans un ſi grand nombre de volumes ; auſſi les fréquentes répétitions que cet homme célebre ſe permet nous diſpenſent-elles d'une tache auſſi pénible.

Au XVIIme volume, édition in-4to. (*a*) nous nous arrêterons d'abord à tous ces pourquoi, par leſquels notre poëte exhale ſes plaintes ſur les prétendus défauts de la création. Pourquoi l'Afrique & l'Amérique produiſent-elles un ſi grand nombre de plantes vénimeuſes ? (*b*) Pourquoi éprouvons-nous dès années ſteriles ? Pourquoi le nombre des inſectes ſurpaſſe-t-il celui des hommes ? Pourquoi le mal exiſte-t-il ſur la terre, quoiqu'elle ſoit l'ouvrage du Seigneur, dont nous célébrons la bonté infinie ? Pourquoi la pluie tombe-t-elle dans la mer, pendant que la ſécheresse cauſe la ſtérilité dans un ſi grand nombre de déſerts ?

Il ſeroit aſſez ſuperflu de répondre à la plûpart de ces griefs ; je m'y arrêterai cependent un inſtant. Les plantes qui croiſſent en Afrique, en Amérique & dans tous

(*a*) p. 180.
(*b*) p. 53.

les pays ſitués ſous la zone torride ſont généralement plus fortes pour l'odorat & pour le gout ; c'eſt l'effet de la chaleur ; il en reſulte que lorſqu'une plante européenne pique la langue, la même plante, qui croît en Afrique nous bleſſe ; ſi la piqûure d'un ſcorpion d'Europe ou d'une vipere d'Italie nous cauſe une douleur ſenſible, celle du ſcorpion de l'Afrique devient mortelle ; il en eſt de même de la morſure de différentes eſpeces de ſerpens ; c'eſt ainſi que l'aconit de l'Afrique produit des effets plus terribles que celle de l'Europe.

Les pays ſitués entre le trentieme degré & le pôle n'ont point de vent réglé, point de ſaiſon fixe pour la pluie & le beau tems ; un vent qui ſe ſoutient pendant quelque tems par des cauſes inconnues, deſſéchera un pays, pendant qu'il portera dans un autre les vapeurs en ſi grande abondance, que les pluies y cauſeront des inondations, c'eſt ſans doute un mal pour l'un & l'autre de ces pays ; ce n'eſt que ſous les tropiques que les vents ſuivent une regle conſtante, & qu'on peut compter ſur des ſaiſons fixes.

Un inſecte ne conſomme pour ſa nourriture que trois grains par an, pendant qu'il faut dix quintaux à l'homme ; la nourriture d'un ſeul homme ſuffit pour faire

vivre 7680000 insectes. (*c*) Qu'arriveroit-il donc si le nombre des hommes étoit égal à celui des insectes?

Les vapeurs s'élevent en plus grande quantité de la mer que de la terre; une partie retombe nécessairement dans la mer, au lieu que les vapeurs sont très-rares dans le désert où les étoiles paroissent avec tout leur éclat, mais aussi le désert destitué de vapeurs, ne peut-il recevoir la pluie qui en est l'effet.

XVIII[me]. vol. Fanatisme poëme; (*d*) qu'on est moins coupable en niant l'existence d'un Etre suprême, qu'en le représentant comme un Etre dur, jaloux & injuste, comme font les Juifs & les chrétiens. (*e*) Les livres sacrés des Juifs & des chrétiens offrent cependant à chaque page les assurances les plus formelles de la miséricorde infinie du Seigneur, qui se manifeste encore d'une maniere si admirable dans la satisfaction de notre divin rédemteur, qu'on ne sauroit sans la calomnie la plus évidente accuser les chrétiens de se former de l'Etre souverain des idées aussi contraires à ses perfections infinies; c'est la punition des

(*c*) T. II. p. 32.
(*d*) V. p. 316.
(*e*) II. p. 107.

méchans, qui arrache ces plaintes à M. de V... mais le juste juge peut-il accorder au crime la couronne, qu'il ne promet qu'à la vertu ?

M. de V... se glorifie (*f*) d'avoir fait adorer Dieu, parce qu'il avoit surmonté le diable, qu'il avoit fait plus que Luther & Calvin, qui ne remplacerent les abus que par d'autres abus & les scandales par d'autres scandales, qui répandirent pendant un grand nombre d'années la désolation par toute l'Europe.

Toutes ces imputations sont également destituées de fondement. Les hommes n'adorerent donc point Dieu avant M. de V... ! l'homme, qui arracheroit à l'Eternel sa toute-puissance, si des perfections infinies pouvoient souffrir des efforts d'un foible mortel, (*g*) qui croit le monde éternel comme son créateur, qui désapprouve la priere, (*h*) auroit fait plus que ceux qui ouvrirent les yeux des hommes sur la doctrine pure de notre salut, & les rappellerent de l'aveugle confiance qu'ils avoient accordé, à des pratiques superstitieuses, & qui, (ce que M. de V... devroit juger digne de sa

(*f*) p. 406. J'ai fait adorer Dieu.
(*g*) I. p. 235.
(*h*) I. p. 233. 262.

reconnoiſſance) rendirent la liberté de penſer aux hommes, qui avant cette heureuſe époque n'oſoient étendre leurs connoiſſances au-delà des bornes étroites, qu'une égliſe puiſſante leur avoit preſcrites.

Calvin, Luther & leurs adhérens furent perſécutés; pluſieurs ſcellerent leur foi de leur ſang; mais ont-ils perſécuté à leur tour? Lorſque des conjurés eurent pris toutes les meſures pour faire ſauter en l'air un roi foible avec tout ſon parlement, fit-on ſouffrir à un ſeul catholique, au-delà de la peine, à laquelle les loix ou ſon propre aveu le condamnoient? trouve-t-on chez les proteſtans des maſſacres pareilles à ceux de la St. Barthelémi, de la Valteline, d'Irlande, de Cabriere & de Merindol? Où ſont leurs inquiſitions, leurs buchers, leurs galeres chargées de gentils-hommes catholiques? La philoſophie tant célébrée par ſes adhérens comme un moyen plus ſûr pour rendre les hommes meilleurs que ne l'eſt à leurs yeux la religion, étoit bien loin de produire cet effet dans le cœur de l'homme célebre que nous réfutons & de le ramener à l'amour de la vérité ou à des ſentimens de juſtice & d'équité, le chriſtianiſme en reſſent plutôt les effets funeſtes par les perſécutions qu'il en éprouve.

Après le XVIIIme volume ſuit l'édition

des nouveaux mélanges in octavo. Deux volumes ne font qu'historiques, & nous croyons pouvoir nous dispenser de nous y arrêter, quoique la plume de l'auteur soit par-tout guidée de la haine contre la religion, mais le XVIIme volume des nouveaux mélanges enferme sur-tout un très-grand nombre de traits qui exigent notre critique.

M. de V... s'exprime très- durement : « que les Romains toléroient les infames „ superstitions des Juifs. „ La seule superstition, qu'on ait pu reprocher à ce peuple, étoit le trop grand attachement pour les traditions minutieuses de leurs savans ; mais toute leur constitution civile & religieuse s'accordoit parfaitement avec les regles de la vertu & de la piété.

Le traité « de la paix perpétuelle „ se ressent par-tout de la haine que cet homme célebre a voué à notre divin rédemteur ; parmi les prétendues prostituées il n'y a pas une qui méritât une épithete aussi infame, Bathseba étoit une épouse infidelle, mais point une prostituée. C'est avec si peu de succès, qu'on à cherché à ternir la réputation de Ruth, que Boas la traite comme une femme d'une vertu connue, le malheur de Thamar peut être excusé par le desir général à cet âge de se marier & d'avoir des enfans ; nous avons parlé ailleurs de Rahab.

« Dieu ayant été pendu „ & d'autres ſarcaſmes ſur les prophéties d'Eſaïe & de Jacob. (*i*) Quiconque lit l'Ecriture-ſainte avec quelqu'attention ſait que Jacob parle du ſceptre ou de la conſtitution politique, qui demeura entre les mains des Aſmonéens, juſqu'à ce qu'un Iduméen gouverna la Paleſtine comme tributaire de Rome, qui reduiſit après ſa mort tout le pays en province en étant aux Juifs la plus grande partie de leurs privileges juſqu'au droit du glaive.

M. de V... place le principal objet de la prophétie d'Eſaïe dans l'époque de ſon accompliſſement, (*k*) mais c'eſt l'enfant qui doit porter le nom de prince de paix, d'admirable, de pere d'éternité, attributs qui ne conviennent à aucune créature.

Dieu n'a jamais changé la religion ; il ſe manifeſta plus clairement aux hommes à meſure qu'ils s'approchoient des jours du Meſſie, ſe ſervant de Moyſe pour leur déclarer ſa volonté par une loi poſitive, & dans la ſuite de ſon fils unique pour enſeigner aux hommes les grandes vérités de la rédemtion, de l'immortalité de l'ame, de la vie avenir, de la juſtice divine, &c.

(*i*) V p. 161.
(*k*) V. p. 162. II. p. 132. 296.

M. de V... s'exprime en termes très-révoltans au sujet des miracles & des prophéties ; celles-ci parurent incontestablement plusieurs siecles avant leur accomplissement ; nous ne nous arrêterons qu'à une seule ; St. Paul prédit l'usurpation du trône de l'Eternel par un homme qui interdira à ses semblables le mariage & l'usage des biens que le grand créateur nous à accordé pour notre nourriture ; comment St. Paul auroit-il pu avec les bornes étroites de ses connoissances prévoir l'assemblage de tant d'erreurs essentielles dans un seul homme, & que cet homme ne réussiroit pas moins à établir son trône au milieu de ses semblables ?

Le sens des prophéties les plus obscures se développe de la maniere la plus évidente dès le moment qu'elles s'accomplissent ; (*l*) nous en voyons un exemple dans le contraste inconcevable d'une gloire suprême & de l'humiliation la plus profonde, que Jesus réunit en sa personne, dans l'accomplissement des menaces prononcées contre les sept églises de l'Asie mineure, & des prophéties au sujet de l'état des Juifs, des Arabes & d'autres peuples dans les siecles postérieurs, au lieu qu'un nuage épais couvre d'autres prophéties dont nous attendons encore l'accom-

---

(*l*) V. p. 167.

plissement; les prophéties qui ont notre divin rédemteur pour objet ne sont pas à beaucoup près aussi inintelligibles que M. de V... prétend; Onkelofs & tous les anciens commentateurs en ont saisi le sens aussi bien que nous, quoiqu'ils n'en eussent pas fait le même usage.

M. de V... a raison de dire, qu'il n'appartenoit pas à tout le monde de s'élever contre les vices & les abus, auxquels les chefs du clergé de Jérusalem s'étoient abandonnés; (*m*) mais l'homme, qui prouva par des miracles sa mission divine, étoit en droit de s'acquitter d'un devoir que les prophetes ses prédécesseurs avoient rempli avec bien plus de sévérité que lui; un des premiers motifs de sa mission étant de ramener les hommes de la fausse confiance en des œuvres extérieures à la véritable sanctification, pouvoit-il se dispenser d'adresser ses exhortations les plus séveres aux prêtres de la synagogue, qui n'attendoient leur salut que de la pratique des traditions humaines & de leur attachement à l'église extérieure; personne n'ignore l'erreur où les Juifs étoient au sujet de leur temple devenu la proie des flammes, que même dans ses ruines il avoit encore été si cher au Seigneur, qu'il s'étoit

(*m*) V. p. 70.

répenti amérement d'en avoir permis la destruction.

M de V... revient aux Platoniciens; (*n*) où étoient-ils lorsque St. Pierre convertit peu de tems après la mort de Jesus plusieurs milliers par un seul discours, lorsque St. Paul fit retentir l'Italie la Grece & l'Asie de la prédication de l'évangile, établissant des évèques dans toutes les grandes villes? C'est sans s'appuier sur la moindre preuve que M. de V... parle de la fameuse école d'Alexandrie, dont notre histoire d'église du premier siecle ne fait nulle mention, & dont nous n'entendons parler qu'au second, lorsque le christianisme étoit déjà dans plusieurs provinces la religion dominante; Marcus est le premier que nous trouvons à la tête de cette école, dont l'établissement ne remonte qu'au milieu du second siecle. Quel apôtre convertit plus de monde au christianisme que St. Paul, quoiqu'ennemi déclaré de la philosophie, dont les adhérens ne se distinguerent jamais ni par leur nombre ni par leur zèle.

La controverse entre les orthodoxes & les Ariens n'étoit ni frivole ni l'effet d'une diphtongue comme M. de V... prétend; (*o*)

(*n*) V. p. 170.
(*o*) p. 176.

c'eſt qu'il n'entend point l'*os* dans *homoyouſios*. Il importe donc peu de reconnoître Jeſus comme le vrai Dieu & de lui rendre l'honneur qui n'appartient qu'à cet Etre ſuprême! un Dieu ſubalterne eſt une contradiction, & ſi Jeſus n'eſt pas Dieu, il n'a nul droit aux hommages que l'Ecriture-ſainte lui rend à chaque page, que les premiers chrétiens regardoient comme la partie la plus eſſentielle du culte divin, dont les apôtres & les diſciples de Jeſus nous donnent l'exemple, & que les anges & les bienheureux lui rendront dans la vie avenir: “ Que la „ gloire ſoit rendue à l'Eternel & à l'agneau!„ Je ne place point l'Arianiſme dans la même claſſe avec la doctrine des Sociniens, qui adoptant l'Ecriture-ſainte en apparence la rejettent quant à ſes dogmes les plus eſſentiels, au lieu que les Ariens ne s'égarerent que dans un ſeul myſtere, ſéduits par quelques paſſages, qui repréſentent Jeſus dans ſon état d'humiliation; cependant les conſéquences de leur ſyſteme ne laiſſent pas de mériter notre attention; car ſi Jeſus n'eſt pas Dieu, nous ne pouvons lui rendre les honneurs divins ſans devenir coupables d'idolatrie, & s'il eſt Dieu, les chrétiens ne ſauroient ſans l'offenſer de la maniere la plus grave lui refuſer dans les prieres, qu'ils lui adreſſent, l'honneur, qui appartient à l'Etre ſuprême.

Pour & *contre* eſt le ſujet de la lettre à Uranie; (*p*) les objections les plus triviales embellies des charmes de la poéſie; contre le déluge, que M. de V... ne regarde point comme une punition; les inondations & les tremblemens de terre ne feront plus des châtimens exercés ſur des nations entieres, qui entraînent dans la même ruine l'innocent & le coupable! pourquoi vouloir réfuter par des argumens la vérité d'un fait, dont la providence à répandu les preuves les plus évidentes ſur toute la ſurface de notre globe? Il ſe peut, qu'il y eut pluſieurs inondations conſidérables, qui ſubmergerent des diſtricts d'une grande étendue, & que le feu produiſit dans d'autres endroits des cataſtrophes terribles, mais le déluge général n'en eſt pas moins un fait indubitable; tout le globe excepté un petit nombre de pointes les plus élevées ſe trouva couvert d'eau, qui en changea toute la ſurface & fit périr tous les animaux. Aveu des incrédules digne de notre attention; (*q*) ils prétendent que quand même Jeſus auroit établi ſa doctrine ſur l'impoſture, nous ne devrions pas moins regarder comme un très-grand bonheur d'être induits en erreur

---

(*p*) V. p. 240.
(*q*) V. p. 242.

par lui plutôt que par un autre. L'homme qui s'est toujours montré supérieur aux attraits de l'ambition & de la volupté, qui prévoyant sa mort bien loin de l'éviter la savoure d'avance & marche d'un front intrépide à sa rencontre, rend tous les habitans de la Judée témoins de miracles, qui ne sauroient être l'effet d'une puissance bornée, un homme pareil auroit fondé sa doctrine sur l'imposture sans s'être proposé d'autre but, que de voir sa tête exposée à un supplice inévitable prévu & annoncé par lui-même!

M. de V... soutient encore dans un discours qu'il appelle un sermon, (r) que Jesus fut élevé au ciel lentement & en présence de tous les Romains, sans que personne n'aie parlé de cet événement extraordinaire; l'Ecriture-sainte ne cite que ses disciples comme témoins de son ascension, & nous avons déjà remarqué plusieurs fois, que les événemens qui se passoient dans une province méprisée ne pouvoient faire qu'une impression très-foible sur l'esprit des Romains. Il y a apparence que M. de V... n'a point réfléchi, que si Jesus est resté dans le sein de la terre, si le récit de son ascension n'a été qu'une fable, il eut

(r) V. p. 249.

éćé hors du pouvoir des apôtres d'établir une religion nouvelle sur une imposture reconnue telle par eux-même, qui auroit eu à combattre la puissance & la haine de toutes les nations, mais sur-tout le cri de leurs propres consciences ; notre imagination ne nous laisse pas même concevoir une perversité aussi absurde, & la fermeté inébranlable avec laquelle les apôtres annonçoient le Sauveur du monde immédiatement après sa résurrection exclud jusqu'au soupçon, que l'ascension, dont ils se déclaroient témoins oculaires, dont ils étoient sans cesse prêts à sceller la vérité de leur sang, put être une invention humaine.

Non, « les chrétiens ne se bornerent pas » à adorer Dieu par Jesus. » (s) Ils adoroient le Sauveur comme Dieu ; Pline le jeune l'atteste en termes clairs, Julien se sert même des expressions de St. Jean, & l'Ecriture-sainte le répete à chaque page.

Jesus n'a pas proféré une syllabe de ce que M. de V... lui fait dire, (t) ses paroles sont : je meurs pour les péchés du monde ; il ne se contente pas de dire « bienheureux » sont ceux qui aiment Dieu & leur prochain, » mais il éxige encore comme une

(s) V. p. 251.
(t) V. p. 252.

condition de notre salut, que nous le reconnoissions comme notre rédemteur.

On a refuté mille fois les conséquences du « contrains-le d'entrer » (*u*) du glaive, que Jesus dit avoir apporté & d'autres imputations de notre poëte. Nous trouvons le meilleur commentaire de ces paroles dans les exhortations de ce divin rédemteur à opposer une patience inébranlable aux injustices des hommes & à renoncer à tout desir de nous en venger, sur-tout dans l'exemple qu'il nous en donne lui-même ; aussi les apôtres & les autres confesseurs du nom de Jesus étoient-ils également éloignés d'adopter une interprétation aussi peu conforme à la charité de leur maître.

Dans quelle source M. de V... a-t-il puisé que le figuier maudit appartenoit à un homme pauvre, dont cet événement à lézé la propriété ? cet arbre se trouvoit au bord d'un chemin, & n'appartenoit à personne, la malédiction prononcée contre lui devoit avertir les hommes de la necessité d'être bons sans se contenter de le paroître.

Il est vrai que rien ne vient de rien, (*x*) mais cet axiome ne se laisse point appliquer à l'éternité du monde ; s'il a été

(*u*) V. p. 155.
(*x*) V. p. 257.

crée, il ne doit point son existence au néant, mais à la parole toute puissante de l'Eternel.

M. de V... nie derechef l'existence de l'ame, & appuie sa these de l'argument rédoutable, que si l'homme crée le mouvement ou des idées, il est un Dieu doué de volonté & de la puissance créatrice, ce qui seroit une contradiction. Ce n'est pas la premiere fois que cet auteur prétend réfuter des faits par des argumens; " nous ne saurions „ vouloir, ni nous remuer, ni penser, sans „ être des dieux; „ mais l'existence de ces facultés est fondée sur l'expérience, au lieu que la conséquence que M. de V... en tire est susceptible de modification; Dieu peut nous avoir doué de ces facultés en leur prescrivant les bornes qui font le partage de l'humanité, & nous pouvons en faire usage sans être des dieux, bien plus nous ne créons aucun mouvement; notre ame veut qu'un bras se leve, mais ce n'est pas elle qui lui donne la force ou la faculté de se remuer; c'est le créateur qui a placé cette force dans nos muscles; nous ne créons point nos idées, nous ne faisons que comparer celles que nous recevons par le moyen des sens.

M. de V... établit le fatalisme le plus rigoureux; selon lui nous ne sommes que des machines qui se laissent entraîner d'une maniere irrésistible par les impressions des sens;

fins; selon lui un sort inévitable est la loi universelle de la nature. Je doute que notre illustre poete ait réfléchi sur les conséquences de ce systeme, par lequel Dieu devient l'auteur du péché, qui anéantit toute différence entre le bien & le mal, qui ensévelit sous la même ruine & le fruit de nos bonnes actions & l'imputation du crime.

Toutes ces conséquences, qui nous font frémir, ont leur source dans l'obscurité impénétrable qui enveloppe à nos yeux la doctrine de la liberté, nous ne saurions réfléchir là-dessus sans être portés à croire que nos actions doivent nécessairement avoir une cause, que cette cause dépend des circonstances où nous nous trouvons, & que par conséquent nous ne sommes point libres; cependant nous sentons au-dedans de nous le contraire de tout ce raisonnement; nous nous répentons de nos fautes; sentiment, qui même aux yeux de M. de V... est une punition de nos égaremens; eh pourquoi nous répenterions-nous d'une action à laquelle une nécessité absolue nous entraîne? mais ce n'est point ainsi que l'homme raisonne; il sent très-bien ses fautes, & il ne sauroit s'en accuser sans avouer en même tems qu'il dépendoit de lui de ne pas les commettre.

Quelqu'obscures que soient nos idées

ſur un ſujet auſſi difficile nous ne trouvons pas moins dans notre expérience la conviction qu'il eſt en notre pouvoir de réſiſter aux penchans que les ſens excitent dans notre ame ; les penchans à la colere & à la volupté, qui ſont nos paſſions les plus violentes, n'acquierent point tout d'un coup une force irréſiſtible ; nous les ſurmonterons en les combattant dès que nous commençons à nous en appercevoir, en oppoſant la conſidération de l'avenir à la ſenſation préſente, la connoiſſance du mal moral aux attraits d'un bien qui frappe nos ſens, au lieu que le torrent nous entraînera dès que nous laiſſons échapper cet inſtant déciſif qui ſeul pouvoit empêcher la foible étincelle de faire des progrès auſſi rapides que funeſtes, c'eſt un fait dont la preuve ne ſe trouve que trop fréquemment dans ma propre expérience.

M. de V... revient à ſes anciennes objections contre le meilleur des mondes ; (y) il interprete trop durement le ſyſteme de Leibnitz & de Pope ; le crime que Tarquin commit en forçant Lucrece à ſe ſoumettre à ſes deſirs déréglés, étoit ſans doute un mal réel, mais par une direction de la ſageſſe ſuprême ce mal devint la ſource d'un plus grand bien ; il en ſortit une république qui

---

(y) V. p. 305.

produisît une foule de grands hommes dans tous les genres. La douleur est de même un mal réel pour celui qui souffre, mais elle nous avertit salutairement du dérangement de notre corps, & nous fait prendre les mesures pour en prévenir la destruction; c'est ainsi que sans la faim le travail si nécessaire à notre conservation n'auroit plus d'attraits pour nous.

La permission du mal est encore un mystere à nos esprits bornés, mais une foible lumiere dissipe une partie de ces obscurités, si nous réfléchissons à l'harmonie admirable, qu'une attention soutenue nous fait apercevoir entre la justice suprême dans la punition du péché, la bonté qui se manifeste dans l'exercice de la miséricorde, & la sagesse infinie que nous découvrons dans la direction du mal pour produire un bien infiniment plus grand.

M. de V... n'auroit pas dû nous citer comme une preuve le témoignage que Mahomet rendit lui-même de sa prétendue mission divine & de la vérité de sa doctrine; (z) il n'est pas moins répréhensible lorsqu'il établit la bravoure & l'intelligence de ce faux prophete comme la preuve d'une morale supérieure, puisque la vertu n'est

(z) V. p. 324.

autre chose que le desir efficace de contribuer au bonheur d'autrui, au lieu que la bravoure, sur-tout celle d'un Mahomet, qui n'agissoit qu'offensivement tend plutôt à la destruction qu'au bien-être du genre humain.

Nous ne nous arrêtons point à l'apologie peu décente des mœurs des Otahitiens, ni à l'éloge d'un excès de lubricité. (*a*) Il est vrai que la sagesse souveraine joignit à ce vice un bien réel, la naissance d'un homme; mais cet événement n'étant pas le but du coupable ne sauroit en excuser la faute; cependant l'assouvissement des desirs les plus déréglés n'en est pas moins aux yeux de notre philosophe le culte le plus agréable à l'Etre suprême & la philosophie la plus ancienne !

Le XVIII. Vol. des nouveaux mélanges commence par la prétendue traduction de l'histoire de Jenni, dont la lecture m'a fait plaisir; l'auteur y expose les suites morales de l'incrédulité dans tout-leur jour; selon lui l'athéisme étoit général en Italie dans le quinzieme siecle, mais aussi produisit-il une foule d'exemples d'assassinats & d'empoisonnemens.

Le plaisir que je goûtai à cette lecture fut bientôt suivi d'une sensation bien oppo-

---

(*a*) V. p. 354.

sée, en m'arrêtant à la traduction de l'examen important de M. Bollingbroke, qui se trouve dans le même volume, & aux remarques de M. de V... qui ne sont rien moins qu'une critique des paradoxes de l'auteur Anglois; ce traité est tout ce qui a été écrit de plus hardi & de plus révoltant contre la révélation, chaque expression de l'auteur respire la haine contre la religion; mais toutes ses objections à un très-petit nombre près sont les mêmes que M. de V... a repété mille fois dans ses ouvrages, & qui ont été autant de fois réfutées.

„ Si le culte que l'Ecriture-sainte nous „ prescrit étoit agréable a Dieu, (*b*) il „ nous auroit instruit de sa volonté suprême „ d'une manire aussi claire qu'il nous instruit de notre existence. " Le philosophe anglois voudroit donc que l'Eternel se manifestât à chaque individu par une apparition immédiate & visible, que l'Etre suprême accordât cette faveur à l'homme souillé de crimes, aux imbécilles, aux enfans! la révélation accordée à une nation entiere de la maniere la plus solemnelle, accompagnée de miracles aussi visibles qu'innombrables, étoit infiniment plus conforme à la sagesse souveraine que l'expédient du

(*b*) p. 137.

Lord, dont l'exécution étoit en grande partie aussi impossible que peu digne de la majesté de cet Etre suprême.

Et quel culte le Seigneur exige-t-il de sa créature? c'est de l'aimer par-dessus toutes choses, & d'aimer notre prochain comme nous-même; c'est la loi de Moyse & des prophetes, dont la justice s'offre aussi clairement à notre raison, toutes les fois que nos passions n'en interrompent pas l'usage, qu'un axiome d'arithmétique; les fidelles de la nouvelle alliance sont dispensés d'un culte cérémoniel.

Mais l'homme doit croire en Jesus; il falloit bien que Dieu nous fit connoître d'une maniere positive cette condition de notre bonheur, cependant Socrate qui n'avoit d'autre guide que la raison espéroit une voie surnaturelle qui éclaireroit un jour les hommes sur les moyens de leur salut; il y a même apparence que cette importante vérité passa par tradition des Noachides chez les peuples les plus anciens de la terre; on n'a qu'à lire la collection que Ramsay fit des passages des anciens pour être convaincu que les Indiens, les Persans & même d'autres nations moins civilisées croyoient un médiateur ou rédemteur, tel que les évangiles nous le représentent, après qu'il eut accompli par son apparition les espérances des fidelles.

Nous savons encore avec l'évidence la plus parfaite l'événement aussi extraordinaire qu'essentiel au bonheur du genre humain, la naissance de ce divin Sauveur & son séjour sur la terre annoncés à tous les hommes par la parole émanée de l'Eternel, que ce Dieu-homme a vécu au milieu de ses freres, & les a préparé par la sainteté de sa doctrine & de sa vie, & par des miracles innombrables à ne chercher leur salut qu'auprès de lui; ce n'étoit pas assez que ce grand événement fut annoncé, il falloit encore qu'il arrivât au pied de la lettre; mais il étoit impossible que tous les peuples de la terre & de tous les siecles fussent témoins oculaires de l'apparition du Messie dès que la sagesse suprême à fixé les regnes d'Auguste & de Tibere pour être l'époque de sa naissance & de son séjour sur la terre, il n'étoit pas possible de rendre les hommes vivans au dix-huitieme siecle témoins de cet événement.

C'étoit donc la seule voie propre à nous guider à notre salut, la seule choisie par la source de toute sagesse; l'Eternel permit la mort du souverain sacrificateur, & fit perpétuer ensuite le souvenir de cet événement extraordinaire en guidant la plume des témoins irréprochables chargés d'en instruire la postérité; par ce moyen plusieurs mil-

lions d'hommes se virent éclairés de la lumiere de l'évangile, & invités par la grace divine à examiner eux-mêmes les motifs qui doivent les conduire à une véritable foi. Le médiateur des Benjanes n'est à la vérité qu'un ange, mais ils le représentent d'ailleurs en tout semblable à celui qui a paru au milieu de nous, revêtu de la nature humaine & chargé de l'instruction de ses freres.

Meslier. (c) Soit que Bollingbroke ait connu cet homme, ou que cette citation ne soit que le prétexte d'une glose. Lorsqu'un homme s'est vu dans la nécessité d'enseigner au peuple des miracles suspects & d'en faire l'objet de son culte, de croire des choses impossibles démenties par le témoignage le plus évident de ses sens, lorsqu'il voit enfin toute l'hiérarchie ecclésiastique établie sur des dogmes & des regles d'invention humaine, ne soyons point surpris de voir cet homme qui n'a jamais été éclairé sur la nature d'un culte pur & salutaire, mais entraîné comme tant d'autres dans une erreur directement opposée, séduit à rejetter la vérité avec les erreurs d'une église particuliere.

Nous avons plus d'une fois examiné les objections des incrédules contre les livres

(c) p. 138.

de Moyſe ; il ne nous reſte qu'à fixer l'attention du lecteur ſur les petites ruſes , par leſquelles ces philoſophes peu ſcrupuleux ſur la vérité de leurs aſſertions cherchent à donner du poids à leurs argumens. Il eſt certain que l'entrepriſe de graver ſur la pierre toute la loi de Moyſe eut été auſſi pénible que ſujette à de grandes difficultés, mais malheureuſement pour ces philoſophes l'Ecriture-ſainte ne parle que du décalogue gravé ſur la pierre ; c'étoit un objet d'environ vingt lignes, dont un chef qui avoit 600000 h. à ſes ordres pouvoit ſe charger ſans crainte d'échouer. Cet art alors très-commun en Egypte peut très-bien avoir occupé un grand nombre d'Iſraëlites pendant leur ſéjour dans ce pays.

Mallet ſe ſert d'un argument aſſez plaiſant pour prouver que les livres de Moyſe furent compoſés du tems des rois, (*d*) parce que le livre de Jeſchurun eſt cité auſſi bien dans le livre des rois que dans celui de Joſué ; c'eſt ainſi que les ouvrages de Plato ſont une compoſition de notre ſiecle parce que Voltaire & Loke citent ce philoſophe auſſi bien que Cicero.

Il ſe peut que des Juifs idolâtres aient

(*d*) p. 172.

adoré Remphan ou les astres ; (*e*) Moyse leur fait même le reproche d'avoir sacrifié aux démons ; mais c'est sans la moindre preuve que Mylord soutint que Remphan n'a été autre chose qu'une pierre placée dans l'arche. N'étoit-ce pas un reproche général des payens que les Juifs n'avoient dans leur temple aucune image visible de leur divinité, & que les nuées étoient le seul objet de leur culte ?

„ Le grand-seigneur n'a jamais mis une „ armée de 600000 h. sur pied, il est en- „ core moins vraisemblable que Josué eut „ été en état de rassembler une armée aussi „ formidable. " Ce nombre quoique très-considérable ne paroîtra plus si extraordinaire si nous réfléchissons que la sortie du peuple d'Israël du pays d'Egypte n'avoit point pour objet une expédition purement militaire, mais son établissement dans une nouvelle patrie.

„ Que le bon roi David fit assassiner „ Mephiboseth fils de son bienfaiteur Jona- „ than. " (*f*) Calomnie que M. de V... traduit d'après Bollingbroke, contre le témoignage le plus positif & réiteré de l'Ecriture, qui nous apprend que David épar-

(*e*) P. 156.
(*f*) P. 167.

gna Mephibofeth, l'admit à fa table, & le laiffa en poffeffion de la moitié de fes biens, après qu'on eut rendu fa fidélité fufpecte à fes yeux. (*g*)

Contre les prophetes. (*h*) „ Que tous „ les fiecles ont produit de pareils impof- „ teurs. " C'eft ainfi que l'aftronomie eft une fcience fauffe, parce que les aftrologues fe font fignalés par mille traits d'extravagance. Les caracteres de la vérité paroiffent ici avec la plus grande évidence. Le prophete dont la prédiction eft fuivie de fon accompliffement que la fcience ou la pénétration humaines ne pouvoient prévoir eft un vrai prophete, telles font les prophéties de Bileam, du patriarche mourant, la bénédiction d'Ifaac, la prophétie de St. Paul, qui annonce le fils du péché, & celle de St. Jean fur les fept évêques de l'Afie mineure.

Traité fur le fens du mot oint ou Meffie, (*i*) qui fignifie à la vérité un roi couronné d'après les ufages des orientaux, titre qui appartient à Jefus dans toute l'étendue de fa fignification, & auquel David avoit déja attaché le même fens dans fes prophéties.

(*g*) 2. Sam. 29. 25.
(*h*) p. 176.
(*i*) p. 177.

Origene, qui à déja refuté d'une maniere victorieuse les calomnies de Celsus contre Jesus, a fait voir combien il eut été contraire à la sagesse de l'Etre suprême d'accompagner la naissance de ce divin Sauveur de ce restaurateur sublime de la saine morale, de circonstances peu dignes de sa mission divine ; si Jesus livré aux souverains sacrificateurs avoit eu recours aux larmes pour émouvoir leur compassion, s'il s'étoit même avili jusqu'à leur demander pardon des discours qu'il leur avoit adressé, quelle apparence que les apôtres trompés dans leur attente fussent demeurés fidelles à leurs engagemens, & eussent scellé de leur sang le témoignage de sa vie & de sa mort, de ses œuvres & de sa doctrine ?

Le récit des miracles de Jesus que l'auteur tourne en ridicule a plutôt l'air d'être sorti de la plume du poëte de Ferney que de celle du Lord ; il en est de même des plaisanteries qu'il se permet au sujet des marchands chassés du temple ; Jesus en jugea différemment que ne font les incrédules de nos jours ; il ne put voir sans indignation qu'on abusât de la maison de son pere pour en faire un lieu de trafic ; aussi les marchands ne furent-ils dociles à sa voix, que parce qu'ils voyoient dans le zele du Seigneur l'expression de la volonté suprême.

M. de V... appelle dans ſes remarques le ſtyle de St. Paul un galimatias abominable; (*k*) le ſtyle de cet apôtre eſt en général clair & même éloquent, & ce qui plus eſt conçu d'après les regles de la prudence humaine, l'obſcurité de quelques paſſages ne provient que des parentheſes que nous rencontrons de tems en tems, & des alluſions à des uſages & cérémonies des Hébreux qui n'arrêtoient point les chrétiens de ſon tems, mais dont la connoiſſance s'eſt perdue au bout de dix & ſept ſiecle, leur obſervation ayant ceſſée après la deſtruction du temple & de la république des Juifs.

Le ſilence du fameux railleur (*l*) Lucien, qui n'eut pas manqué de déploier ſon eſprit ſatirique au dépens du chriſtianiſme que Peregrin venoit d'embraſſer, prouve aſſez combien cette ſecte étoit exemte de reproche. Ce paſſage ne nous laiſſe aucun doute que cet auteur n'aie lu les mêmes épîtres aux Corinthiens que nous poſſedons; il ne trouve au grand apôtre St. Paul d'autre défaut qu'un extérieur peu favoriſé de la nature, & rend même juſtice à la bienfaiſance des chrétiens envers leurs freres.

Bolingbroke moins indulgent que l'au-

(*k*) V. p. 208.
(*l*) V. p. 189.

teur Grec (*m*), s'arrête à des objets que celui-ci n'eut pas jugé dignes de son attention. Quoique la modestie que notre siecle civilisé exige puisse être regardée comme un effet du christianisme, les hommes du tems de St. Paul s'en formoient une idée bien différente; les hommes d'état, les héros & même les fidelles parloient sans reserve de leurs bonnes actions; la maniere avantageuse dont St. Paul parle du témoignage de sa conscience ne choquoit personne; c'étoit d'ailleurs dans des circonstances qui eussent forcé l'homme le plûs modeste à faire valoir son mérite qui ne pouvoit être méconnu dans cet instant sans porter un préjudice considérable au christianisme. Le séjour de cet apôtre au fond de la mer n'est autre chose, que le danger qu'il courut lorsqu'il fut assailli par une tempête de vingt-quatre heures; la main que les autres apôtres lui donnerent en signe de fraternité, & la déférence avec laquelle St. Pierre écouta des reproches aussi séveres qu'indispensables, prouvent assez qu'il ne s'étoit point emparé de sa charge par intrusion; il y a même grande apparence que sans lui le christianisme seroit encore une branche de l'église judaïque & soumise aux regles arbitraires des docteurs de la sy-

(*m*) V. p. 190. 194.

agogue dont Jeſus avoit promis à ſes diſ-
iples de les affranchir ; de ce nombre étoit
ı loi inhumaine d'éviter tout eſpece de
ommerce avec les payens dont la loi divine
e fait nulle mention.

Jeſus apparut au perſécuteur Paul non
our détourner les perſécutions du chriſtia-
iſme, (*n*) mais pour graver ſi bien dans le
œur de cet apôtre la conviction de ſa miſ-
on divine qu'il devint un inſtrument pro-
re à étendre l'empire de la vérité ; auſſi le
oyons-nous remplir les vues du Seigneur
vec un ſuccès ſi étonnant que peu d'an-
ées après pluſieurs milliers de chrétiens
cellerent de leur ſang la doctrine qu'il ve-
oit de leur annoncer.

L'évangile de St. Mathieu fut ſelon toute
pparence écrit en langue hébraïque ; (*o*)
e traducteur inconnu ſe ſervit du mot *Ec-
leſia*, pour rendre une expreſſion qui dans
luſieurs paſſages des livres moſaïques ſigni-
ie *aſſemblée du peuple*.

Quoique le chriſtianiſme ſoit de plu-
ieurs ſiecles poſtérieur aux prédictions des
ybilles, elles ont un rapport ſi viſible avec
es prophéties de l'ancien Teſtament & les
aracteres du Meſſie, qu'il n'eſt pas poſſible

(*n*) p. 193.
(*o*) V. p. 97.

d'en chercher l'accompliſſement ailleurs ; la quatrieme Eclogue de Virgile en eſt une preuve ; quel autre enfant a produit par ſa naiſſance une nouvelle chaîne d'événemens, ramené les jours heureux du ſiecle d'or & une paix générale entre toutes les créatures ? il ſe peut que les auteurs des poéſies poſtérieures des Sybilles ſe ſervirent des anciennes, connues à Rome dans les premiers ſiecles de cette république, comme d'un fondement ſur lequel ils établirent en forme de prophéties le récit des faits, arrivés ou de leurs jours ou peu de tems avant eux ; il ſe peut encore, que leur deſſein étoit plutôt de laiſſer un monument de leur joie ſur la naiſſance du Meſſie & les vérités de ce grand événement, que d'en impoſer à l'univers, comme Virgile ne s'étoit propoſé d'autre but que de faire de ces anciennes prophéties le ſujet d'un de ſes poëmes des plus admirables.

Il étoit un tems ou l'orgueilleuſe Rome ne faiſoit pas grande attention au troupeau des fidelles qui faiſoit dans l'obſcurité les progrès les plus rapides ; (*p*) on n'y connoiſſoit pas mieux les Juifs quoiqu'ils fuſſent en plus grand nombre ; mais cette indifférence du gouvernement ne fut pas de longue

(*p*) V. p. 280.

longue durée ; déjà ſous le regne de Néron les chrétiens formoient un corps ſéparé de toutes les autres religions, également haïs & des payens dont ils ne vouloient adopter l'idolâtrie, & des Juifs qui ne pouvoient leur perdonner d'avoir abandonné le culte moſaïque. Ces chrétiens s'étoient déjà ſelon le témoignage de Pline accrûs au ſecond ſiecle à un nombre très-conſidérable même dans les provinces les plus éloignées de la Judée. Le ſilence de quelques auteurs du paganiſme ne prouve rien ; chaqu'un écrivoit d'après des vues particulieres qui n'avoient rien de commun avec un peuple chargé de la haine de l'univers.

Une des aſſertions des plus hardies de Milord eſt de regarder le livre d'Enoch comme le fondement du chriſtianiſme. Il n'y avoit donc point de chriſtianiſme avant que l'apôtre St. Jude écrivît ſon épître ! combien de fois l'Ecriture ne fait-elle pas mention des eſprits malins, de leurs efforts à ſéduire les hommes au péché, & à les accabler de maladies ; c'étoit avant le ſiecle de Job le même ennemi du genre humain, qui avoit déjà entraîné Adam dans ſa chûte. Les circonſtances de la révolte des anges ne ſont point parvenues juſqu'à nous ; mais ce que l'apôtre St. Jude en dit étoit ſelon toute apparence connu de ſon tems par tradition ;

l'arrêt prononcé contre le ſerpent paroît même avoir quelque rapport avec cet événement.

Rejetterions-nous toute vérité hiſtorique parce que Varillas défigura ſon hiſtoire par de fauſſes anecdotes! (*q*) cette logique eſt très-familiere à l'auteur anglois de même qu'à ſon traducteur. Que prouveront les faux évangiles contre l'authenticité de ceux que nous poſſedons? Nous ne pouvons les juger que d'après leurs propres caracteres & non d'après les défauts d'autres ouvrages.

Bolingbroke ne fait pas grace aux peres d'égliſe les plus anciens. (*r*) Il ne put cependant ſe diſpenſer de convenir ſur un paſſage de Tertullien, que les chrétiens prioient pour les empereurs & rempliſſoient les devoirs de ſujets fidelles; auſſi ne ſe permirent-ils pendant deux ſiecles aucune réſiſtence malgré les perſécutions terribles, dont ils étoient ſans ceſſe les victimes. Trajan ne donna ordre de les punir que lorſqu'ils avoueroient leur attachement au chriſtianiſme.

L'auteur anglois prétend que nous ne devons point regarder les fictions des poë-

(*q*) V. p. 229.
(*r*) V. p. 234. &c.

tes comme la religion des Romains ; (*s*) elles étoient cependant la religion des Grecs, dont les Romains adopterent la plus grande partie ; ils offroient leurs ſacrifices aux mêmes divinités, & nous voyons par les faſtes d'Ovide que leur mythologie ne fourmilloit pas moins de fables auſſi ridicules que contraires aux bonnes mœurs.

Un argument foible dont le bon Irenée ſe ſervit ne ſauroit jetter le moindre doute ſur l'hiſtoire de Jeſus. (*t*) L'expreſſion des Juifs, que Jeſus n'avoit pas encore cinquante ans, étoit ſelon toute apparence fondée ſur la figure de ce divin médiateur, que les veilles, les jeûnes, & ſur-tout le ſentiment du fardeau dont il s'étoit chargé volontairement avoient rendue maigre & décharnée.

Origène réuniſſoit beaucoup d'eſprit à des connoiſſances très-étendues, ſa réfutation de Celſus, qui décèle un goût exquis & une grande pénétration, eſt encore eſtimée de nos jours.

Bollingbroke oſe appeller le ſyſteme le plus monſtrueux qui aie jamais déshonoré la raiſon, (*u*) le chriſtianiſme qui établit

(*s*) p. 241.
(*t*) V. p. 249.
(*u*) V. p. 251.

nos devoirs envers Dieu, notre prochain & nous-même sur les motifs les plus propres à nous en faire sentir la nécessité indispensable.

Les martirs ne furent point punis comme des rebelles, (x) ou des infracteurs des loix établies, mais comme des gens qui refusoient d'adhérer à la religion dominante; les édits des empereus ne citent point d'autre motif de leurs supplices; le zele indiscret de quelques-uns ne devoit point être imputé au grand nombre qui ne s'en étoit point rendu coupable; & ce zele n'avoit d'autre objet que le culte des idoles, puisque Pline les reconnoît à tous autres égards pour des citoyens paisibles & soumis.

Bolingbroke soutient au sujet de la persécution de Dioclétien, (y) qu'on avoit accusé les chrétiens d'avoir mis le feu au palais du César Galere; ce fut Néro, qui les accusa d'un crime qu'il avoit commis lui-même; mais on n'en a jamais fourni la moindre preuve; Tacite les disculpe même d'une action dont tout le monde connoissoit l'auteur. C'étoit pour le moins une injustice atroce de punir les chrétiens d'Espagne de l'embrasement de Nicomédie.

(x) V. p. 253.
(y) V. p. 273.

Sur la désunion des chrétiens, (z) Ce n'est que pour exagerer le nombre des sectes que Bollingbroke place des hérétiques, des demi-Juifs & des demi-payens dans la même classe avec un Hermès, Justin, Tertullien & Origène. Cette prétendue désunion des chrétiens n'étoit pas considérable, c'étoit une suite nécessaire de la réunion des Juifs & des payens dans le sein du christianisme.

Aux yeux de Bolingbroke le christianisme n'est qu'un monstre, (a) quoiqu'il n'enseigne selon lui ni la divinité du médiateur ni la Trinité, les seuls mysteres qui selon d'autres incrédules choquent la saine raison.

Eloge de Julien, (b) Nous avons fait voir ailleurs & la foiblesse de cet empereur & les persécutions qu'il fit essuyer aux chrétiens; s'il affecta devant le peuple d'ajouter foi aux augures & de se rendre les dieux propices par le sang des victimes, il ne mérite pas encore le nom d'un témoin de la vérité, & s'il fut superstitieux de bonne foi, le paganisme n'a pas gagné un grand appui dans l'approbation d'un souverain dont les foiblesses n'étoient que trop connues.

(z) V. p. 279.
(a) V. p. 281.
(b) V. p. 291.

La punition d'une révolte ne devoit point attirer à Théodose l'épithete d'un tyran (c) ni le confondre avec les monstres qui désolerent l'empire Romain; le nom de tyran ne peut être appliqué qu'à des souverains dont le gouvernement est une suite d'action cruelles.

L'éditeur & le prétendu auteur des remarques affecte de croire qu'il n'est pas possible de réfuter les argumens de Bollingbroke; les exemples d'un Grotius & d'un Pascal ont déjà prouvé le contraire; avouons cependant que les défenseurs du christianisme étoient des hommes bien ignorans & bien bornés, comme ce Grotius, dont le savoir est cité comme un prodige qui fournit presque seul la source dont les jurisconsultes ont tiré le droit des gens; & ce Pascal, le génie le plus étonnant, qui sans savoir le nom d'une ligne ou d'un angle, résolut sans maître tous les problemes d'Euclide.

Traité sous le nom feint de Sorances, contre l'existence de l'ame qui ne contient que des argumens qui ont déjà été réfutés ailleurs. „ Qu'on ne sauroit admettre l'exis„ tence d'un Etre suprême sans y trouver „ en même tems la source du mal. „ (d)

(c) V. P. 301.
(d) T. I. p. 237. 277.

Cet aveu mérite notre attention; il prouve du moins que le déiste rencontre les mêmes difficultés dans la solution de ce probleme que le chrétien, & que ce sujet ne sauroit plus servir d'objection contre le christianisme; le vrai nœud de la question se trouve dans l'obscurité qui environne la doctrine de notre liberté.

M. de V... ressemble dans le dix & neuvieme volume de ses mélanges tout ce qui a été dit contre la religion depuis Celsus jusqu'à lui; les réfutations solides de tous ces argumens ne le découragent point; il ne conclud pas moins avec un air triomphant que puisque les incrédules osent toujours revenir à la charge, ils n'ont jamais été combattus avec des armes victorieuses; ne serions-nous pas plutôt en droit de conclure que les objections réiterées des incrédules ont leur suorce dans leur opiniâtreté à répéter des argumens réfutés mille fois avec la même hardiesse que s'ils ne l'avoient jamais été.

Cette considération fournit en même tems un nouveau motif au zele des défenseurs du christianisme. Presque tous les incrédules, sur-tout notre illustre poëte, savent donner à leurs objections un air de nouveauté par une tournure variée que leur fournissent des traits d'esprit, les agrémens

du ſtyle & ſur-tout ce ton de confiance toujours dangereux pour ceux que la jeuneſſe ou le défaut d'expérience empêchent d'approfondir les choſes, ou qui ne veulent pas ſe donner la peine de découvrir le côté foible par l'étude de l'antiquité & ſur-tout de l'Ecriture-ſainte.

Je ne doute pas que d'autres n'aient mieux traité ce ſujet que mes occupations multipliées me l'ont permis, mais j'eſpere du moins que cet ouvrage pourra convaincre les incrédules ou les ſpectateurs chancellans de nos combats, qu'on peut ſans être théologien de profeſſion réfuter les objections des ennemis du chriſtianiſme par la ſeule Ecriture aidée de l'uſage de la raiſon.

Nous ne ſaurions aſſez répéter que ce fut dans les premiers ſiecles qu'on traduiſit les évangiles dans pluſieurs langues & qu'on en fit la lecture tous les dimanches dans les temples, pendant que les originaux étoient gardés très-ſoigneuſement par les égliſes, auxquelles ils étoient adreſſés, autant de circonſtances, qui n'admettent aucun doute ſur leur authenticité; on demeura à la vérité pendant quelque tems dans l'incertitude au ſujet de quelques paſſages qui ne furent adoptés dans la ſuite qu'après une mûre délibération, quoique pour les vérités

essentielles le christianisme n'eut souffert aucun préjudice, quand même nous ne possidérions que les parties dont l'authenticité a de tout tems été reconnue.

Nous voyons par l'exemple de Celsus, que les incrédules des premiers siecles attribuerent aux chrétiens les mêmes dogmes que l'Ecriture nous enseigne encore aujourd'hui comme le fondement de notre religion. Pline le jeune peut nous servir de témoin, qu'immédiatement après la mort de l'apôtre St. Jean le plus grand mystere des chrétiens, qui est le Sauveur, crucifié & rétabli dans sa gloire, fut déjà le principal objet du culte des chrétiens. Nous défions les incrédules de citer un seul passage des peres du second & troisieme siecle qui ne se trouve parfaitement d'accord, soit pour l'expression soit pour le sens, avec les vérités que l'Ecriture-sainte nous enseigne encore de nos jours; que M. de V... nous fasse voir une seule parole depuis Clément jusqu'à Eusebe, qui put servir d'exception à cette regle; c'est donc sans le moindre fondement qu'il ose soutenir que ce ne fut qu'au quatrieme siecle que les chrétiens choisirent nos quatre évangiles, puisqu'on les lisoit déjà publiquement dans les temples dans le premier & second siecle, & que les peres qui succéderent immédiatement aux apôtres les citent sans cesse.

Les Juifs & les payens conjurés contre le christianisme par la haine la plus opiniâtre, ne reconnurent pas moins les miracles de Jesus comme tels, dès qu'ils furent opérés à leurs yeux; ces mêmes miracles étoient la source puissante de la fermeté inébranlable des apôtres & des martirs & de l'enthousiasme avec lequel ils répandirent par toute la terre la doctrine du salut, quoiqu'elle ne leur offrit dans cette vie d'autre récompense que la couronne du martire précedée des privations les plus pénibles & de souffrances inouies; d'où vient donc que les payens que M de V... fait parler opposent à ces miracles d'autres miracles opérés parmi eux? ce qui est formellement démenti par l'histoire, puisque du tems de Cicero les payens ne croyoient pas plus ces fables que nous croyons les contes des Fées, puisque le même orateur qui ressentit une joie si puérile lorsqu'il fut adopté dans le college des augures, ne peut s'empècher d'avouer qu'il n'est pas possible qu'un augure puisse regarder son collégue en face sans éclater de rire de toutes ces folies autorisées par les loix de l'Etat.

„ Qu'on reproche aux apôtres (*e*) qui
„ parloient des langues étrangeres de s'être
„ enivrés, ce qui ne feroit point arrivé

(*e*) P. 261.

„ ſi l'on eut compris leurs diſcours. „ Il n'eſt point extraordinaire que les Juifs de Jéruſalem qui firent ce reproche aux apôtres ne les ayent ſoupçonné de bonne foi de cette foibleſſe lorſqu'ils les entendoient parler des langues qui ne leur offroient que des ſons inintelligibles.

M. de V... reproche encore au chriſtianiſme d'avoir perverti les hommes (*f*) ce qui ne peut être appliqué qu'à une égliſe puiſſante qui étend ſa domination par le feu & le fer. Il eſt vrai qu'un hôte ne réuſſiroit pas à nous faire croire qu'il a changé l'eau en vin ; mais nous le croyons au Meſſie annoncé depuis tant de ſiecles, qui accomplit l'attente des fidelles dans le tems fixé par les prophetes, qui rendit aux aveugles, aux ſourds & aux muets l'uſage de leurs ſens, qui étonna enfin les mortels par l'exemple de la vertu la plus ſublime & la plus déſintéreſſée.

Le chriſtianiſme n'eſt banni ni de l'Aſie ni de l'Afrique ; il n'eſt pas plus dans l'eſclavage dans la Grece, dans l'Illirie, dans la Mœſie & dans la Thrace, qu'il l'étoit du tems de ſa fondation ; quoique ſa puiſſance viſible ne ſoit point une preuve de ſa vérité, il n'eſt pas moins avec tous les défauts inſéparables

---

(*f*) V. p. 269.

de la foiblesse humaine la religion dominante dans toute l'Europe & dans la plus grande partie de l'Amérique habitée. Les chrétiens se trouvent encore en très-grand nombre dans l'empire Ottoman, ils se sont répandus jusqu'à l'extrémité des Indes & de l'Afrique beaucoup au-delà du monde connu du tems des Romains.

Nous avons remarqué ailleurs au sujet du miracle opéré à Gibeon, que nous ne croyons point que la terre se soit arretée dans sa course, quoique le Tout-puissant qui appelle du néant la terre & le soleil, aux ordres duquel les astres occupent leur place au firmament & disparoissent, n'eut pas moins eu le pouvoir d'arrèter le cours de la terre, si sa sagesse suprême avoit jugé ce miracle nécessaire.

Si nous avions une histoire de l'Egypte qui put nous fournir une suite non interrompue des Pharaons & des événemens arrivés sous leurs regnes, nous serions en droit de demander : pourquoi cette histoire ne fait-elle point mention de la défaite de Pharaon dans la mer Rouge? Mais tout ce que nous connoissons de l'histoire de ce royaume se borne à un petit nombre de passages cités par quelques Grecs de plusieurs siecles postérieurs, qui n'avoient nulle connoissance de la langue sacrée des Egyptiens, ni des

livres que les prêtres avoient le plus grand ſoin de dérober aux yeux des profanes & des étrangers. Nous trouvons dans le petit nombre de fragmens, qui ne rempliroient que très-peu de feuilles, quoiqu'ils comprennent tout le tems qui s'eſt écoulé depuis la création juſqu'au ſiecle de Moyſe, pluſieurs veſtiges des événemens rapportés dans l'Ecriture-ſainte, comme la ſortie des Juifs d'Egypte ſous la conduite de Moyſe, ils parlent encore d'une fontaine découverte par un moyen extraordinaire, & en dérivent le motif d'un culte particulier; nous y trouvons l'hiſtoire de Sénacherib & à quelques changemens près celle des rois d'Ethiopie, qui ſelon l'Ecriture étoient auſſi maîtres de l'Egypte, & enfin différens traits qui ont rapport aux rits & uſages des payens.

La ſortie de Moyſe du pays d'Egypte n'étoit point la fuite d'un lâche, (*g*) mais la marche d'un chef guidé par la main du Seigneur; ce fut la lâcheté du peuple qui l'empêcha de prendre poſſeſſion de la terre de Canaan que les patriarches avoient déjà poſſédée.

M. de V... ne veut reconnoître un livre comme authentique, (*h*) „ qu'après qu'il

(*g*) V. p. 280.
(*h*) V. p. 282.

„ aura ſoutenu l'examen du magiſtrat, „ quoique cet uſage ne ſoit reçu que depuis environ deux ſiecles; „ qu'il n'ait été dé„ poſé dans les archives. „ On avoit dépoſé la loi de Moyſe dans le ſaint des ſaints. „ Qu'il ſoit enfin exemt de contradictions „ dans les plus petites circonſtances. „ C'eſt-à-dire, qu'il n'arrive pas la moindre altération dans un chifre au bout de trois mille ans & parmi des nations qui n'avoient nulle connoiſſance de la langue de l'original.

Qu'on nous montre un ſeul livre qui puiſſe ſoutenir toutes ces épreuves : d'après ces regles que deviendroient les nombreux ouvrages de notre illuſtre poëte ? L'authenticité des livres de Moyſe eſt appuyée ſur des preuves ſupérieures à celles que notre adverſaire exige; ils ſont le code de la loi & le dépôt de la religion d'une nation puiſſante; ils enferment un grand nombre de prophéties de pluſieurs ſiecles antérieures à leur accompliſſement, comme l'indépendance & la vie errante des Arabes, peuple qui ſe trouve depuis tant de ſiecles & ſans la moindre interruption en poſſeſſion d'un pays que le Seigneur avoit accordé à ſes ancêtres, les événemens arrivés aux Juifs juſqu'à leur diſperſion, l'apparition du prophete ſemblable à Moyſe, l'arrivée de la flotte d'Alexandre de Macédoine, &

la révolution qui rendit ce prince maître de l'Asie.

Ce n'est pas encore une contradiction, lorsqu'un évangeliste rapporte un plus grand nombre d'événemens qu'un autre; (*i*) un évangeliste ne se rendroit suspect qu'en racontant un événement d'une maniere différente que les autres.

Dans quelle source M. de V... a-t-il puisé que l'évangeliste St. Jean donne seul trois années de ministere à Jesus, pendant que les autres évangelistes ne lui donnent que trois mois? Comme il ne cite jamais les passages qui lui fournissent ses objections, nous ignorons sur quel fondement il établit celle-ci, c'est peut-être parce que St. Jean s'explique plus clairement sur les trois fêtes de Pâques que les autres, quoiqu'une attention légere puisse nous convaincre qu'aucun des quatre évangelistes enferme dans un espace si court le tems que Jesus emploie à éclairer la terre de sa lumiere céleste. Il se fait baptiser par St. Jean Baptiste, de-là il passe quarante jour au désert; St. Jean quoique confiné dans une prison par Hérode n'a pas encore perdu toute influence sur les actions de ce roi impie, qui lui fait enfin trancher la tête, & croit ce

(*i*) V. p. 282.

prophete resuscité, lorsque le bruit des miracles de Jesus se répandit à sa cour. Trois mois ne sauroient suffire pour un si grand nombre d'événemens. Jesus prêche ensuite en Galilée, appelle deux disciples Pierre & André; ses miracles attirent de Jérusalem, de la Galilée, de Tyr & de Sidon un peuple innombrable qui implore la guérison de ses malades; il appelle Mathieu & d'autres disciples, parmi lesquels il choisit douze apôtres, qui envoyés par toute la Judée le rejoignent après avoir opéré un grand nombre de miracles; il envoie encore 70 autres disciples, qui reviennent de même, après avoir rempli le but de leur mission; & tous ces événemens se seroient passés dans l'espace de trois mois!

St. Luc parle du second Sabbat après la grande fête de Pâques, & distingue ces Pâques très-clairement de celles qui furent l'époque des souffrances de Jesus. (*k*) Whiston à déjà prouvé que si Jesus n'avoit consacré qu'un tems aussi court à son ministere, il eut été obligé de faire 50 milles par jour.

Pourquoi les chrétiens sortirent-ils de l'église judaïque? (*l*) C'est parce qu'ils en

(*k*) Luc. 6. 1.
(*l*) V. p. 219.

en furent expulsés ; il eut d'ailleurs été bien extraordinaire, que les apôtres eussent forcés les payens innombrables, qui embrassèrent le christianisme, de se faire admettre dans une communion, qui non contente de bannir de la synagogue les confesseurs du nom de Jesus, sévit contre eux autant que les bornes de son pouvoir le lui permirent.

M. de V... prétend encore que le christianisme fut plutôt l'ouvrage des conciles que de notre divin Rédempteur. (*m*) Notre poëte fait sans doute allusion à quelques mots scientifiques inventés par les conciles pour prévenir des erreurs ; mais le protestant ne reconnoît d'autre christianisme que celui que Jesus & ses apôtres enseignent dans le nouveau Testament, invariable dans tous les siecles renfermé dans la parole révélée du Seigneur, il ne fut jamais en proie aux altérations & changemens qu'éprouvent les ouvrages des hommes.

Rien de plus injuste que le reproche que M. de V... fait au christianisme d'être la source de tous les crimes commis en tout tems par les chrétiens ; (*n*) ne fait-il pas aussi bien que nous que tous ces traits de

(*m*) V. p. 290.
(*n*) V. p. 295.

barbarie ne ſont pas moins oppoſés à l'eſprit du chriſtianiſme qu'aux ordres les plus formels de ſon divin fondateur qui atteſte partout qu'il eſt venu au monde pour être l'organe de la vérité, mais que ſon royaume n'eſt point de ce monde, qui s'oppoſa même à la punition de ceux qui l'avoient offenſé, parce que le ſouverain Créateur avoit défendu d'arracher l'yvraie qui croît avec le bon bled.

Jeſus ſavoit très-bien que le devoir d'aimer Dieu eſt un ancien précepte de Moyſe; ne fit-il pas répéter deux fois ce paſſage par le jeune homme qui ne put ſe réſoudre d'être ſon diſciple? En appellant l'amour du prochain un précepte nouveau, il nous fait conſidérer ce devoir comme un précepte recommandé derechef de la maniere la plus preſſante par le Meſſie mourant.

M. de V... traite les événemens rapportés par l'Ecriture comme un objet très-indifférent, qui n'a nulle influence ſur la véritable piété. (o) La vérité de l'hiſtoire ſacrée eſt le fondement ſur lequel nous établiſſons l'authenticité de l'Ecriture, la certitude que Jeſus eſt le prophete envoyé pour nous enſeigner la doctrine du ſalut, & l'obligation de nous conformer à ſa ſainte volonté. Il

(o) V. p. 297.

falloit encore que l'histoire du peuple d'Iſraël fût compoſée par des hommes divinement inſpirés, parce que l'ancien Teſtament, qui la renferme, eſt à la fois le code de loi & de police, de la morale, de la religion & de tout ce que ce peuple devoit ſavoir non-ſeulement pour ſon ſalut, mais encore pour ſon bien-être temporel; l'hiſtoire ſacrée devoit en même tems nous rendre attentifs à l'accompliſſement des prophéties dans la perſonne du Meſſie.

L'événement des 5000 h. raſſaſiés n'eſt impoſſible qu'aux yeux de M. de V... (*p*) Celui dont la main toute-puiſſante fait éclore toutes les plantes qui couvrent la ſurface de la terre, que nous reconnoiſſons tous comme l'auteur de notre vie, n'a pas moins le pouvoir de raſſaſier 5000 h. avec un petit nombre de pains, ou de multiplier le nombre de ces pains par une nouvelle création.

Nous ne nous arrètons point aux anguilles de Needham, (*q*) ſujet que M. de V... n'a pas aſſez approfondi; quand même ces épis produiroient des anguilles vivantes, Néedham n'en ſeroit pas encore le créateur, ce phénomene ſeroit plutôt l'effet d'une loi du grand Créateur & de la nature, qui ap-

(*p*) V. p. 301.
(*q*) V. p. 305.

pelle à la vie des corpuſcules deſtinés à la claſſe des végétaux ; le merveilleux de cette expérience conſiſte dans le rappel de ces animalcules à la vie après un long aſſoupiſſement ; ce phénomene inconnu ci-devant eſt démontré de nos jours par des expériences faites ſur l'animal à roues, ſur le pareſſeux & d'autres ; les exemples des plantes rappellés à la vie ſont encore plus fréquens.

M. de V... ſoutient qu'il n'y a point de prêtres à Philadelphie. (*r*) Il ſe trompe ; on trouve dans cette ville des temples & des prêtres de toutes les religions ; notre poete croit apparemment qu'elle n'eſt peuplée que de Quakers ; quand même cela ſeroit, les Quakers n'en auroient pas moins leur culte divin & leurs prédicateurs, du nombre deſquels eſt le célebre médecin Fotherguill.

Il n'eſt pas moins dans l'erreur, s'il croit que les Américains n'ont point de barbe, (*s*) ce que ne conviendroit pas mal à ſon ſyſteme favori ſur les différentes races des hommes ; mais ils ont tous de la barbe, les uns la laiſſent croître, d'autres l'arrachent dans leur jeuneſſe pour ne point s'écarter d'un ancien uſage.

Quand même il y auroit quelque erreur dans la ſupputation d'Eſdras, la ſeule conclu-

---

(*r*) V. p. 337.
(*s*) V. p. 169.

ſion qu'on pourroit en tirer ſeroit que l'Eternel ne multiplie point le nombre des miracles ſans une néceſſité indiſpenſable, en conduiſant dans des choſes aſſez indifférentes la plume de tant de milliers de copiſtes pour les empêcher de ſe tromper d'un point. Mais l'objection de M. de V... n'eſt pas énoncée aſſez clairement; les calculs d'Eſdras & de Néhémie s'accordent parfaitement pour le nombre 42360; (t) M. de V... ſoutient ſeulement que le calcul d'Eſdras conſidéré en détail ne s'accorde point avec le nombre total, ce qui provient ſelon toute apparence de ce que les Iſraëlites, qui ne ſont point compris dans le premier calcul, avoient perdu leurs tables généalogiques, & ſe trouverent par conſéquent exclus du droit de manger des choſes offertes en ſacrifice; ils ſont bien compris avec les 7377 perſonnes employées au ſervice dans le grand dénombrement ſans l'être avec les membres de la communauté qui étoient inſcrits ſéparément.

M. de V... ne dit point pourquoi il ne donne que 6 ans à Dina, & 13 & 12 à Simeon & à Lévi dans le tems du maſſacre de Sichem,(u) ce qui n'eſt fondé ſur aucun paſſage de l'Ecriture, un coup d'œil jetté ſur la chronologie de l'hiſtoire de Jacob nous fait voir

(t) Eſdr. II. 67. Néhém. VII. 66.
(u) p. 207. 370.

tout le contraire ; ce patriarche avoit employé vingt années au service de son beau-pere Laban ; Simeon étoit son second & Lévi son troisieme fils, quand même il y auroit deux années de distance d'un des fils de Léa à l'autre, Simeon seroit au retour de son pere dans sa patrie âgé de 16 & Lévi de 14 ans ; cet événement étoit de long-tems antérieur au massacre de Sichem, puisque dans l'intervalle Jacob avoit eu une entrevue avec son frère Esau, avoit établi se demeure à Succoth où il avoit bâti une maison ; il avoit quitté ensuite Succoth pour se rendre à Sichem, ses deux fils étoient donc alors en âge à pouvoir commettre cet acte de barbarie.

Nous passons sur un grand nombre d'expressions lubriques & peu décentes, qui échappent presque à chaque page à M. de V... & qui ne nous donnent pas une idée bien haute de la morale d'un homme qui prétend nous enseigner une religion supérieure à celle de Moyse & de Jesus ; de même que la haine qu'il voue à quiconque ose critiquer ses ouvrages ou entreprendre la défense du christianisme nous dispense de préférer ses préceptes à ceux de notre charitable Sauveur.

Fin du Tome second.



